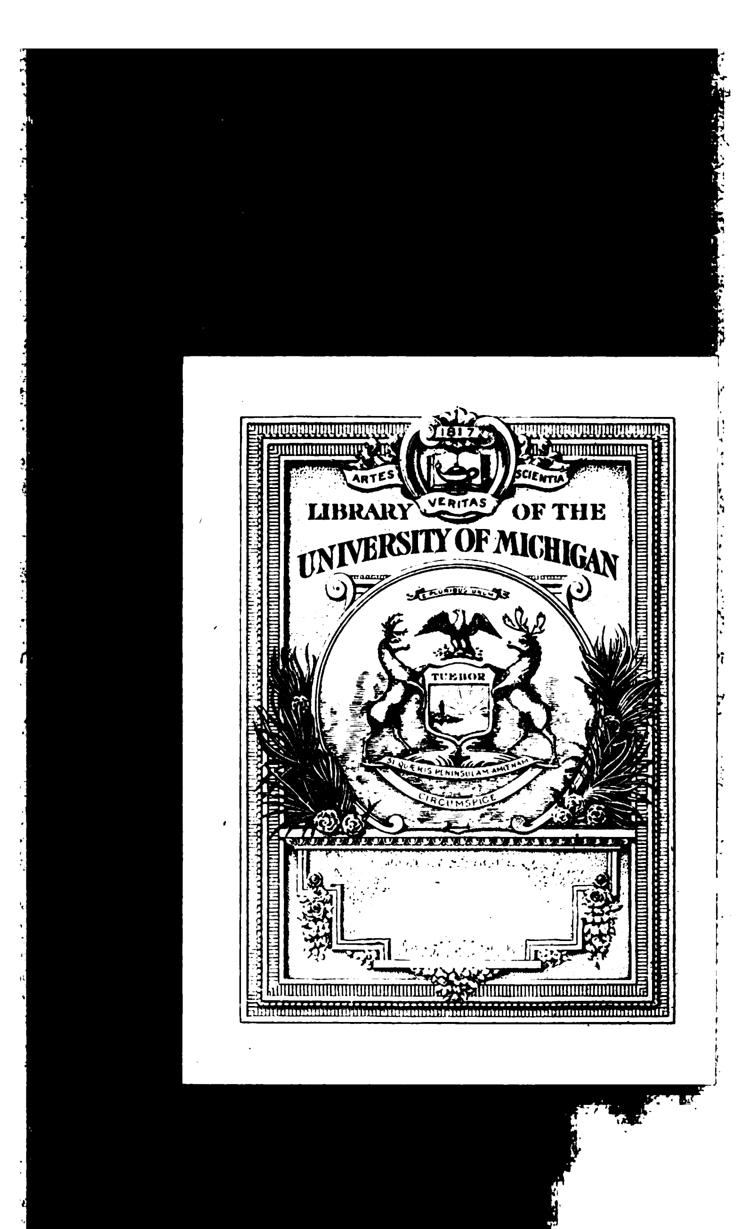
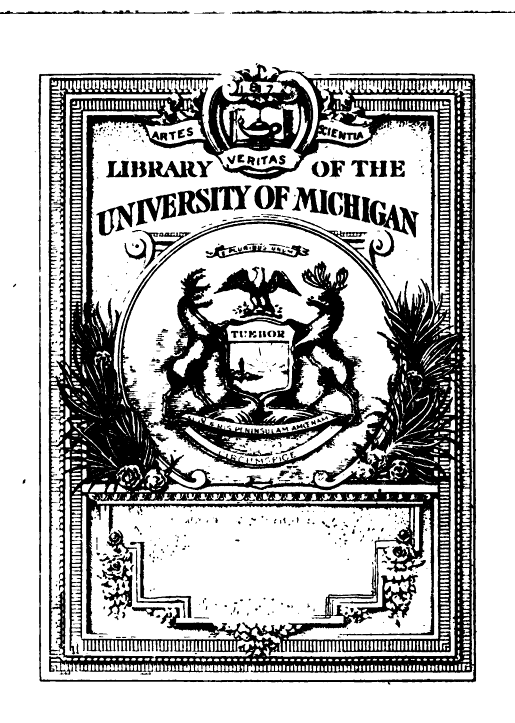

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR





COLLECTION

DES POETES FRANÇAIS DU MOYEN AGE

MESSIRE GAUVAIN

POEME DE LA TABLE RONDE

TIRE A 350 EXEMPLAIRES :

50 sur papier vergé ;
300 sur papier vélin.

IMPRIME CHEZ GOUSSIAUME DE LAPORTE, A CAEN.

MESSIRE GAUVAIN

OU

LA VENGEANCE DE RAGUIDEL

POEME DE LA TABLE RONDE

PAR

LE TROUVÈRE RAOUL le Houdenc

PUBLIE ET PRECEDE D'UNE INTRODUCTION

PAR C. HIPPEAU

PROFESSEUR A LA FACULTE DES LETTRES DE CAEN



PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIETE DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS

RUE DAUPHINE 16

M. D. CCC. LXII



INTRODUCTION.

Le poëme que nous publions aujourd'hui fait partie du manuscrit dans lequel se trouve le *Bel Inconnu*, formant un des volumes de cette collection. *Messire Gauvain ou la Vengeance de Raguidel* appartient, ainsi que le précédent, à la série des romans de la *Table-Ronde*. Le nom de ce héros, neveu du roi Arthur, figure avec honneur dans presque tous le poëmes de ce cycle. C'est à lui et à la fée aux Blanches-Mains qu'a dû le jour ce fameux Giglain, « le Beau Desconnu, » dont nous avons raconté la poétique histoire (1).

(1) *Le* Bel Inconnu, *ou Giglain, fils de messire Gauvain et de la fée aux Blanches-Mains.* par Renauld de Beaujeu. Paris, Aug. Aubry, 1860.

Célébré par les anciennes légendes, dont il existe une traduction au British Museum (1), il a été en France l'objet de plusieurs compositions, dont on retrouve des traductions ou des imitations dans quelques-unes des bibliothèques de l'Europe. M. Geffroy cite un poëme de *Gawian*, parmi les ouvrages en vers suédois, faisant partie de la collection de la reine Euphémie (2). Sir Frédéric Madden a réuni les versions anglaises et écossaises des chants français relatifs au même chevalier (3); et il existe en langue allemande « Une belle et délectable histoire du noble chevalier Gauvain et de ses chastes amours, depuis qu'en costume de moine il délivra une duchesse, jusqu'à ce qu'il fut proclamé duc de Bretagne (4). »

L'histoire de la *Vengeance de Raguidel* est un des principaux épisodes de sa vie. Le trouvère

(1) *De ortu Walwani, nepotis Arthuri.* — Faust., B. 6, col. 28, verso (Hersart de la Villemarqué, *Romans de la Table-Ronde*).

(2) Rapport de M. A. Geffroy, dans le IV[e] volume des *Archives des Missions scientifiques*, p. 225.

(3) Syr Gavayne, a collection of ancient romance poems, by scotish and english authors, relating to that celebrated knight of the Round Table, with an introduction, notes, and Glossary. London, 1839.

(4) Imprimé à Strasbourg en 1540. Petit in-4°, fig. en bois. Livre rare vendu 28 fr. 50 c. — Brunet (*Manuel du Libraire*, t. II, p. 15, 2[e] édition).

Raoul, qui la raconte, y a rattaché plusieurs autres aventures attribuées par lui à notre illustre paladin. Dans les poëmes de la Table-Ronde, c'est ordinairement par la sagesse de ses conseils que brille le neveu du roi Arthur; ici, c'est par son intrépidité à toute épreuve et par son empressement à se jeter au-devant du péril et à prendre en main la défense des belles dames, plus disposées à profiter de ses services qu'à s'en montrer reconnaissantes.

On en pourra juger d'après les sommaires que nous avons ajoutés au texte et qui présentent une analyse complète du poëme :

Le roi Arthur assemble sa cour à Carléon. Selon son habitude, il y attend une aventure. Rien ne se présente. Il en ressent une grande tristesse (pages 1—5).

Il voit de sa fenêtre arriver un vaisseau qui se dirige vers le rivage : il y court et trouve dans le vaisseau un chevalier dont le corps a été traversé par une lance et ayant cinq anneaux dans les doigts (pages 5—7).

Des lettres trouvées dans le vaisseau par le roi et lues par son chapelain demandent, sans aucune autre explication, que la mort du che-

valier soit vengée par un des guerriers de la Table-Ronde (pages 7—9).

Keus, le sénéchal, demande à être chargé de cette vengeance. Il essaie inutilement de tirer du corps du chevalier la lance qui y est enfoncée. Les plus vaillants chevaliers échouent comme lui. Gauvain seul réussit à retirer le tronçon de la lance sans laquelle on ne pourrait tuer le meurtrier. Mais il ne peut arracher les cinq anneaux que porte dans ses doigts le chevalier occis (pages 9—12).

Quelque temps après, un inconnu, plus vigoureux et plus adroit, enlève les cinq anneaux. Un valet du roi Arthur l'aperçoit et en avertit Keus. Celui-ci lui impose silence, se fait armer et sort sans rien dire du palais (pages 12—15).

Il rencontre sur sa route un chevalier à qui il offre sa protection, ce qui n'empêche pas celui-ci d'être vaincu et tué par un guerrier qui fait vider aussi les arçons à maître Keus (pages 15—20).

Gauvain part tout armé pour aller chercher le meurtrier du chevalier trouvé dans le vaisseau. Il voudrait rencontrer aussi le compagnon sans l'aide duquel il ne pourra réussir dans son entreprise.

Il trouve sur son chemin un paysan qui le conduit au château *du Noir Chevalier* (pages 20—26).

Gauvain entre dans le château, malgré les conseils du paysan, qui lui a fait une peinture terrible de la force et de la cruauté du maître de la maison. Il trouve une grande salle dans laquelle est dressée une table toute servie. Il se désarme et se met à manger (pages 26—29).

Il est assailli par le *Noir Chevalier* avec lequel il engage une bataille mortelle. Récit du combat. Gauvain est vainqueur. Quand il tient sous lui son adversaire, il le force à raconter son histoire (pages 29—44).

Récit du Noir Chevalier. Il a juré de combattre et de tuer tous ceux qui entreront dans son château, jusqu'à ce qu'il ait rencontré Gauvain, qui l'a vaincu dans un tournoi et lui a enlevé le cœur de la dame de *Gautdestroit* (pages 44—51).

Gauvain, sans se faire connaître du Noir Chevalier, lui accorde la vie, lui fait jurer qu'il ne tuera plus personne, et reçoit de lui foi et hommage (pages 51—55).

Gauvain quitte le château, avec le Noir Chevalier. Tous deux rencontrent des chasseurs envoyés par la dame de Gautdestroit à la poursuite d'un cerf blanc, appartenant au Noir Chevalier lui-

même. Celui-ci veut les tuer. Gauvain l'en empêche (pages 55—61).

Description du château de Gautdestroit. La dame y tient en sa prison Gahariet, frère de Gauvain. Énumération des métiers qui sont en vigueur dans la ville et des marchandises qui s'y vendent (pages 61—66).

Gauvain est reçu, sous le nom de Keus le Sénéchal, dans le château de la dame de Gautdestroit. On l'a engagé à ne pas se faire connaître de cette dame, qui est son ennemie mortelle (pages 66—74).

La dame de Gautdestroit explique comment elle veut se venger de Gauvain, qui a dédaigné son amour. Si jamais il vient dans son château, elle le tuera et se tuera après lui (pages 74—81).

La dame de Gautdestroit explique pourquoi elle retient en prison le frère de Gauvain, Gahariet, qu'elle fait chaque jour battre de verges. Gauvain cache la douleur qu'il éprouve, et la dame de Gautdestroit croit toujours avoir affaire à Keus le Sénéchal (pages 81—87).

Au point du jour, Gauvain se sauve du château, après avoir délivré Gahariet. Les deux frères arrivent tous deux au château du Noir Chevalier (pages 87—93).

Le Noir Chevalier reçoit Gauvain. Bientôt les

gens de la dame de Gautdestroit viennent les assiéger (pages 93—104).

Gauvain fait une sortie avec Gahariet. Il tue un grand nombre d'assiégeants. Il part pour aller demander du secours à son oncle, le roi Arthur (pages 104—116).

Raoul, auteur du poëme, se nomme en reprenant ici son récit. Il raconte comment Gauvain délivre, chemin faisant, la belle Ydain des mains d'un chevalier félon (pages 116—124).

Ydain, pleine de reconnaissance, conduit dans son château Gauvain qui s'éprend pour elle d'un violent amour. Il la détermine à l'accompagner à la Cour d'Arthur (pages 123—128).

La dame de Gautdestroit apprend que Gauvain a quitté le château du Noir Chevalier. Elle lève aussitôt le siége (pages 128—132).

Gauvain, Ydain et Gahariet, rencontrent un valet qui leur donne des nouvelles du roi Arthur, auprès duquel ils se rendent. Histoire du manteau mal taillé (pages 132—138).

Les trois voyageurs, arrivés à la cour, y sont accueillis avec empressement. Mauvaises plaisanteries et fâcheux pronostics du sénéchal Keus (pages 138—145).

Arrivée de Druidain. Le roi osera-t-il lui accor-

der la première chose qu'il demandera, quelle qu'elle soit? Arthur s'y engage. Eh bien! laisse-moi, dit le chevalier, emmener la belle Ydain. Gauvain, irrité, s'oppose au départ de sa maîtresse; mais il consent à aller la disputer dans un tournoi que prépare le roi BAUDEMAGU (pages 145—152).

Départ de Gauvain, en compagnie d'Ydain, dont un chevalier lui dispute la possession. Gauvain consent à ce qu'elle appartienne à celui des deux chevaliers qu'elle choisira. Ydain quitte Gauvain pour suivre le nouveau venu (pages 152—158).

Désespoir de Gauvain. Ydain voyant qu'il emmène deux lévriers qui lui appartiennent, force le chevalier à aller les demander à Gauvain, qui le défie et le tue (pages 158—164).

Ydain prétend qu'elle n'a quitté Gauvain que pour éprouver s'il l'aimait réellement. Gauvain n'est pas dupe de ses serments. Ils arrivent à la cour du roi Baudemagu. Préparatifs du combat (pages 164—166).

Gauvain combat Druidain, le force à demander merci et lui cède la belle Ydain, en souhaitant qu'elle lui soit plus fidèle qu'elle ne l'a été à lui-même (pages 166—168).

Gauvain trouve au bord de la mer la nef qui avait

amené à Carléon le chevalier dont il doit venger la mort. Il rencontre aussi une dame qui portait tous ses vêtements à l'envers (pages 168—173).

La dame lui apprend qu'elle a fait vœu de porter ainsi tous ses vêtements, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré Gauvain, destiné à venger la mort de son amant le chevalier RAGUIDEL, tué par Guengasouin (pages 173—179).

La dame ajoute à son récit que Guengasouin a une fille aimée par le chevalier Yder, lequel, en se joignant à Gauvain, doit venger la mort de Raguidel (pages 179—184).

Gauvain se décide aussitôt à aller attaquer Guengasouin. Plusieurs indices apprennent à Yder la venue du vaillant chevalier. Lui aussi, de son côté, se prépare au combat (pages 184—187).

Gauvain rencontre Guengasouin. Il le défie. Il se sert d'abord de ses armes ordinaires et ne peut triompher de son adversaire qui se rit de ses efforts. Il est plus heureux avec le tronçon de la lance de Raguidel. Guengasouin a peur et s'enfuit (pages 187—192).

Yder, à son tour, se présente au combat. L'ours qui accompagne Guengasouin défend son maître et est tué par Yder (pages 192—195).

Guengasouin demande à renouveler le combat

avec Gauvain, en présence de tous ses barons. On leur donne des armes nouvelles. Guengasouin est vaincu, refuse de demander merci et Gauvain le tue. Ainsi est vengée la mort de Raguidel (pages 195—202).

La fille de Guengasouin doit être le prix du vainqueur. Ses vassaux viennent l'offrir à Gauvain. Yder, qui l'aime, se jette aux pieds de Gauvain pour qu'il la lui cède (pages 202—205).

Gauvain consulte les barons et la demoiselle elle-même, et, en vainqueur généreux il fait le sacrifice de sa conquête (pages 205-209).

Les barons et les vavasseurs témoignent à Gauvain leur admiration et leur reconnaissance. Arthur fait à son neveu une réception magnifique. Toute la cour le félicite d'avoir vengé la mort de Raguidel (page 209).

Nous chercherions en vain parmi les légendes consacrées au célèbre neveu du roi Arthur, le point de départ des récits versifiés par notre Trouvère. Son œuvre appartient à une époque où l'on ne songe nullement à se renfermer dans les données primitives qui ont servi de fondement aux romans de la Table-Ronde. Le Gauvain des Bardes galliques, désigné dans les *Triades* sous le

nom de *Gwalch'mai, fils de Gwiar*, est un chef à la parole éloquente, ou un guerrier plein de courtoisie à l'égard des étrangers. Dans le livre de Geoffroy de Montmouth, terminé vers l'an 1138, Gauvain, *Walwanus*, est le fils aîné de Loth, souverain de la province de Lothian, et d'Anna, sœur d'Arthur, nommée *Belisent*, dans le poëme anglais *Arthour and Merlin*, et *Margawse*, dans la *Mort d'Arthus*, de Malory. D'après Geoffroy de Montmouth, Gauvain est envoyé à Rome, dès l'âge de 12 ans, par son oncle, et confié aux soins du pape Sulpicius, qui lui confère la chevalerie. Il accompage Arthur en France dans son expédition contre les Romains. Chargé de conclure un traité avec l'empereur Tibère, il tue, dans un combat, le neveu de ce prince. Dans la bataille décisive qui se livre quelques temps après à Langres, il commande avec Hoël une division de l'armée d'Arthur et contribue puissamment à la victoire. Il se bat contre l'empereur, qui est tué dans la mêlée; cette bataille est suivie de la trahison de Mordred, du retour d'Arthur et de la destruction de la Table-Ronde.

Malgré les changements que les traducteurs de Geoffroy ont fait subir à son livre, le fonds du récit est conservé. Wace représente, dans le *Brut*

d'Angleterre, Gauvain comme un chevalier valeureux et courtois, comme l'égal pour le moins de Lancelot et de Tristan.

Dans les traductions en prose des légendes de la Table-Ronde, les exploits de Gauvain sont racontés d'une manière moins simple et l'imagination des conteurs commence à s'y donner carrière, pour lui attribuer des aventures plus surprenantes. « Ce fut, est-il dit dans *le roman de Merlin*, composé par Robert de Borron, le plus saige chevalier en toutes choses qui fust au siècle, et le mieux apprins et le plus courtois et le moins mesdisant d'aultruy. » Merlin prédit à Arthur que Gauvain sera le plus brave et le plus loyal des chevaliers du monde ; c'est lui qui va dans la forêt du Brocéliande à la recherche du célèbre devin. Pour la première fois, il est question, dans le même ouvrage, de sa force surnaturelle qui s'accroissait ou diminuait aux différentes heures de la journée. « Quant il se levoit au matin, il avoit la force al millor chevalier del monde ; et quant vint à heure de prime, si li doubloit, et à eure de tierce aussi ; et quant ce vint à eure de midi, si revenoit à sa première force où il avoit esté au matin ; et quant vint à eure de nonne et à toutes les eures de la

nuit estoit-il toudis en sa première force (1). »

Le *Lancelot du Lac*, de Gautier Map, nous introduit au milieu d'une autre race de héros et dans une nouvelle série d'aventures. Bien que le premier rang appartienne à Lancelot, l'amant favorisé de la reine Genièvre, Gauvain y remplit un rôle important. C'est le meilleur ami de Lancelot jusqu'au jour où celui-ci, aveuglé par la fureur, tue ses trois frères : de là cette guerre entreprise par Arthur contre le chevalier *de la Joyeuse Garde*, et terminée par la déconfiture et par la mort de Gauvain.

C'est dans le même ouvrage que se racontent les merveilles du *Château magique*, où est gardé le vase sacré et celles du *Lit aventureux* dans lequel repose Gauvain (2). Attaqué par dix-huit chevaliers dans la chambre où il repose près de sa *mie*, la fille du roi de Galles, Gauvain, par sa force et son adresse, échappe à ses assaillants. L'auteur représente ainsi le vaillant Paladin : « Messire G. avoit la chère simple et debonaire et la regardure

(1) Ms. du British Museum, mss. add., 10, 292, f. 113 bis. Le même détail se retrouve dans le *Roman de Lancelot*, le *Roman de Perçeval* et la *Mort d'Arthur*.

(1) Les mêmes circonstances se retrouvent avec des variantes dans le *Roman de Perceval*.

pitouse. E il fust voirs que messire G. estoit le plus beus de tous ses frères en graundure du cors. Il est voirs que messire G. fuist li mieldres de tous ses freres et fuist beu chevalier de son tans et bien taillés de totes ses membres; ne se fu trop grant ne trop petis, mes de bele stature, etc. »

Les hauts faits de Gauvain dans la *Quête du Saint-Graal*, du même auteur, portent encore le caractère de la générosité, de la courtoisie et d'une valeur à toute épreuve. Ces qualités brillent de tout leur éclat à l'occasion d'un tournoi contre Nabigan de la Roche. Pour accomplir la promesse qu'il a faite, il se comporte le premier jour, dans la lice, de manière à s'attirer les huées de l'assemblée entière. Mais il prend sa revanche le lendemain, et c'est lui qui obtient le prix du combat.

La Mort d'Arthur termine les récits de Gauthier Map. Les derniers instants et la mort de Gauvain y sont retracés d'une manière fort pathétique (1).

Trahi par Mordred, Arthur arrive à Douvres avec sa flotte; il y trouve Gauvain mortellement blessé par Lancelot: « Sire, lui dit le chevalier, je vous prie au nom de Dieu de ne pas engager

(1) Ms. du British Museum cité par M. Fréd. Madden, royal librairy, 19 b., VII f. 246.

de combat contre Mordred; car je vous le dis en vérité, cet homme sera cause de votre mort. » Puis il ajoute : « Je vous prie et requiers, Sire, de me faire enterrer à Kamalot avec mes frères; faites ouvrir la tombe de mon frère Gaheriet, que j'aimais tant, afin que je repose auprès de lui. On y placera cette inscription : « Cy gisent les deux frères Gaheriet et Gauvain, que Lancelot occist par l'oultraige Gauvain. » « Et atant se teust messire G. que plus ne parla, fois au derrenier, qu'il dist: Jesu Crist, père debonnaire ne me juge pas selon mes mesfaitz ! » « Ha ! ha ! s'écrie Arthur, mort villaine, comment as-tu esté si hardye d'assaillir ung tel homme comme estoit mon nepveu, qui de bonté passoit tout le monde ! »

Les romanciers de la Table-Ronde ne sont pas d'accord sur le lieu de sa sépulture. Wace se contente d'avouer qu'il n'en sait rien :

Grans fu li dols de son neveu,
Le cors fist metre ne sai ù.

Les *Aventures de Tristan*, racontées d'abord par Luces de Gast, au temps de Henri II, et par Hélie de Borron, sous le règne de Henri III, éclipsèrent par leur éclat dans toute l'Europe les exploits des

premiers compagnons d'Arthur. Gauvain y est fort mal traité. On y a supposé des inimitiés entre les fils de Loth et ceux du roi Pellinor ; et un rôle inférieur y est assigné au chevalier Gauvain. Le roman de *Gyron le Courtois*, composé aussi par Hélie de Borron, n'est pas plus favorable à notre héros. Rusticien de Pise abrégea les récits qui précèdent, et, dans les siècles suivants, les Trouvères y puisèrent les sujets de nombreux poëmes.

M. Fréd. Madden, dans son introduction à la collection des anciens poëmes consacrés à messire Gauvain, a pris soin de mentionner les diverses compositions dans lesquelles il est question de notre héros, soit par occasion, soit d'une manière spéciale. Il donne l'analyse d'une légende ayant pour titre : *De ortu Walwani*, *nepotis Arturi*, qu'il représente comme un tissu de fictions romanesques embellies de toutes les fleurs de la rhétorique. Longue serait l'énumération des chansons, des contes, des ballades dans lesquelles figure son nom, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France.

Un passage curieux de Skelton (*Little boke of Shillip sparow*) nous apprend que sous le règne de Henri VIII, les poëmes chevaleresques le plus en vogue étaient : *Tristan*, *Lancelot*, *messire Gauvain*

et *Libius Dioscomus* (notre *Bel Inconnu*), son fils. Nous sommes heureux d'avoir pu commencer notre collection par la publication de ces deux derniers ouvrages.

Les charmants récits de notre poëte Chrestien de Troyes nous montreront sous les plus aimables couleurs, ce bon messire Gauvain, dont les médisances d'Hélie de Borron et de Rusticien de Pise n'ont pu obscurcir la renommée. Nous le trouverons dans *le Perceval, le Chevalier au Lion*, *Erec et Enide*, *le Roman de la Charrette* et *Cligès*.

L'auteur du *Chevalier à l'Epée* (1), dont Gauvain est le héros, reproche à Chrestien de Troyes de n'avoir pas consacré spécialement à *messire Gauvain* tout un poëme.

C'est vraisemblablement pour répondre à cet appel, et pour suivre cet exemple, que le Trouvère Raoul a composé l'ouvrage intéressant que nous publions aujourd'hui. A l'exemple de ses devanciers, qui s'étaient contentés de choisir pour les développer des épisodes de Merlin, de Perceval ou de Lancelot, Raoul a pris pour texte de son poëme la *Vengeance de Raguidel*, et autour de ce fait principal il a groupé divers récits d'aventures

(1) Ce poëme est imprimé dans le *Recueil des Fabliaux de Méon*, t. I, p. 127.

imaginées par lui ou empruntées à d'autres compositions avec un sans gêne dont les Trouvères du moyen-âge nous offrent de nombreux exemples.

Grâce à cette liberté laissée à nos auteurs, messire Gauvain n'a plus guère que le nom de commun avec le Gauvain des légendes du cycle d'Arthur.

Il est aisé de voir, en lisant notre poëme, que si la société pour laquelle il a été composé se plaisait encore aux récits des tournois et des brillants faits d'armes (ce qui charmera dans tous les temps une nation essentiellement militaire), elle ne paraissait pas tenir beaucoup à y retrouver cette simplicité primitive et cette candeur qui distinguèrent dans l'origine les héros de la chevalerie. C'est que cette institution qui, nous le craignons bien, n'exista jamais avec toute sa pureté que dans les fictions de nos poëtes, avait reçu déjà de profondes atteintes. Les légendes empruntées aux Bretons de France et à leurs frères du pays de Galles, avaient introduit de bonne heure un élément nouveau dans le monde féodal, qui, admirateur de la gloire militaire, n'avait connu jusqu'alors que les *Chansons de Geste*, composées en l'honneur de Charlemagne et de ses douze pairs.

Les savantes et ingénieuses recherches de

M. Hersart de la Villemarqué ont prouvé que ces légendes se rattachent intimement aux plus antiques traditions de la race celtique, conservées dans les souvenirs des diverses familles qui la représentent encore aujourd'hui en France, en Irlande, en Écosse et dans le comté de Galles. Elles tombèrent au XIe siècle entre les mains des conquérants de l'Angleterre. C'est ainsi que les Trouvères normands traduisirent pour l'Europe *ces Histoires de Bretagne*, une des branches les plus fécondes de notre épopée nationale.

Ce fait important, de la vulgarisation des fictions du génie celtique par les Anglo-Normands, avait été déjà mis en lumière par un savant de Caen, M. l'abbé De La Rue. Je suis heureux de pouvoir lui rendre ici une justice qui lui a été plus d'une fois refusée, non pas seulement par ses compatriotes (ainsi le voulait un proverbe d'une vérité éternelle), mais par des écrivains étrangers à la Normandie, habiles à profiter de ses travaux en en disant, comme c'est l'usage, beaucoup de mal. L'abbé De La Rue avait cependant eu raison d'affirmer que c'était sous l'inspiration de Robert, comte de Creully, et plus tard par les soins du roi Henri II, qu'avaient été faites en langue latine ou en prose française les traductions des légendes

recueillies dans la Bretagne et la Cambrie, par Gautier Calenus et Geoffroy de Montmouth. Plus tard mises en vers français, par Marie de France et ensuite par maître Wace de Jersey, chanoine de Bayeux et clerc lisant à Caen, elles avaient produit tout un cycle poétique, celui des poëmes chevaleresques de la Table-Ronde. Il avait eu raison aussi de recommander l'étude de ces poëmes du XIIe et du XIIIe siècle, comme ouvrant de nouveaux aperçus à la philologie, occupée de rechercher les origines et de suivre les développements de notre langue française.

Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'il y a dans ces récits de nos Trouvères tout autre chose que des aventures galantes et des récits de batailles, entourés d'un merveilleux plus ou moins ingénieux; c'est que les noms d'Arthur et de sa femme Genièvre, ceux de Tristan et d'Yseult aux blanches mains, de Lancelot du lac, et la fée Morgane, de Perceval le Gallois, d'Yvain, de Gauvain, de Merlin, avant de désigner des héros courant à la recherche d'aventures, avaient été pendant plusieurs siècles célèbres à des titres bien différents. On retrouve dans les chants des Bardes du VIe siècle, ces mêmes noms donnés par eux aux chefs intrépides qui prirent part aux luttes

de la nation galloise contre les Saxons envahisseurs de la Grande-Bretagne. Ces Bardes eux-mêmes auraient été bien étonnés d'apprendre que sous ces noms s'étaient illustrés des héros qui figuraient dès la plus haute antiquité, dans les traditions religieuses des Druides. Ils n'auraient pas été moins surpris de retrouver dans les cérémonies du culte druidique, l'origine de ces fées, de ces nains, de ces géants, de ces forêts enchantées, de ces fontaines bouillonnantes, de ces bassins magiques, qui occupent dans nos poésies une place importante, et qui constituent le merveilleux des romans de la Table-Ronde.

On conçoit quel intérêt présente une étude qui fait retrouver dans telle croyance, vivante encore parmi les habitants des campagnes, dans tel conte ayant charmé notre première enfance, un souvenir, un écho affaibli, non-seulement de ces histoires romanesques, si chères aux hommes du moyen-âge, mais des plus lointaines traditions du génie national. C'est à M. de la Villemarqué, nous aimons à le redire, que sera dû l'honneur d'avoir mis hors de doute ces nombreuses analogies, et montré dans leurs évolutions successives ces piquantes métamorphoses.

Elles sont singulières : Nous ne citerons ici

pour exemples que celles qui se rapportent au fondateur de la Table-Ronde, à ce fameux Arthur, dont il est rare que l'on sépare son neveu Gauvain, et à cet enchanteur Merlin sur lequel une nouvelle publication de M. de la Villemarqué vient de rappeler l'attention (1).

Tous les Trouvères sont d'accord sur les principaux événements de l'histoire d'Arthur. Fils d'Uter, à la tête de Dragon, roi de la Cambrie, et d'une princesse bretonne, ayant épousé plus tard un autre roi nommé *Gorloes*, en la personne duquel Uter se transforma, Arthur est un grand conquérant. Sa cour est dans le pays de Galles, à Carléon, où se réunissent le plus ordinairement : Keus son sénéchal, Béduier, Lancelot, Gauvain, Hoël roi des bretons armoricains, tous membres de la confrérie chevaleresque de la Table-Ronde. Trahi par sa femme Genièvre, et par son neveu Mordred, il disparaît au milieu d'une bataille, et les fées le transportent dans l'île d'Avalon, d'où il doit revenir un jour.

Les Bardes Cambriens du VIe au Xe siècle avaient déjà composé des mêmes faits la légende d'Arthur. Thaliesin parle de lui comme d'un

(1) MYRDHINN OU L'ENCHANTEUR MERLIN, son histoire, ses œuvres, son influence. Paris, 1851, in-8°.

personnage mythologique, engendré d'une nuée, en gallois *Gorlais*, dont les romanciers ont fait un nom d'homme. Il est armé d'une grande épée enchantée, appelée *Calibourne*. Il est trompé par sa femme Gwennivar et par son neveu Medrod. Tué à la bataille de Camlan, il est transporté par Merlin dans un astre qui porte son nom.

Les mêmes détails se trouvent dans les *Triades*, collection du moine de Lancarvan, mort vers 1150; dans les *Contes populaires des anciens bretons*, rédigés au XII[e] siècle par un barde de Glamorgan, à la prière du chef Griffiz ap Conan; et enfin dans les *Chants populaires de l'Armorique*, qui prédisent le retour d'Arthur, enlevé par la fée Morgane et transporté dans l'île d'Avalon, d'où il reviendra fort et puissant, pour gouverner les bretons.

Quant à la *Table-Ronde* dont il est question à toutes les époques, cette institution se rattache à celles des tournois. *Ludus militaris*, a dit Mathieu Paris, *qui mensa rotunda dicitur*. Faut-il pour trouver une origine à ces joûtes et à cette table, à laquelle viennent s'asseoir les compagnons d'Arthur, remonter jusqu'aux anciens repas des Gaulois, signalés par Posidonius d'Apamée, qui visita la Gaule avant l'ère chrétienne?

Pourquoi ne le ferions-nous pas ? Ces chefs gaulois, que Posidonius vit assis autour d'une Table-Ronde, « tous égaux, tous à chef, » se livrant, après leurs joyeux repas, à des combats simulés, dans lesquels ils font briller leur force et leur courage, n'offrent-ils pas l'image anticipée de nos chevaliers du moyen âge ? Ne peut-on pas considérer comme une preuve de l'origine bretonne de la chevalerie elle-même. cette institution de la *Table-Ronde*, symbole de l'égalité chevaleresque, opposée aux repas des Francs, dans lesquels régnait la hiérarchie féodale ?

D'après *Le Brut* de Wace, le poëme de Merlin, œuvre d'un français anonyme du XIIIe siècle, conservé à la bibliothèque royale de Londres, et le récit en prose de Robert de Borron, cet enchanteur avait reçu le jour en Galles, d'une vestale et d'un démon. Le roi Wortigern veut l'immoler sur les fondements d'une citadelle dont il ne peut asseoir les bases. Merlin confond la science des devins qui ont conseillé au roi de le sacrifier, en leur révélant que les eaux d'un étang, au fond duquel dorment deux dragons, l'un rouge, image des Bretons, l'autre blanc, symbole des Saxons, minent les fondements de la citadelle. Puis, il fait à Wortingern des prédictions mena-

çantes et adresse au peuple de consolantes promesses. Séduit plus tard par la beauté d'une fée des bois nommée Viviane, il fuit dans la solitude, où il vit en sauvage. Il est ramené à la Cour, et enfin la fée Viviane le retient ensorcelé, dans une prison magique construite par elle sous un buisson d'aubépine, au milieu d'une forêt. Les chevaliers de la Table-Ronde vont à sa recherche. Gauvain seul pénètre jusqu'à sa rétraite, reconnaît sa voix, mais ne peut le voir ni rompre le charme qui le retient.

Le type du sorcier romanesque amoureux se trouve dans les *Poëmes bardiques*, dans les *Triades*, et dans les *Contes populaires* du pays de Galles. Rien de plus curieux que l'étude des changements que subissent les fictions dont Merlin est l'objet, pour arriver à leur dernière forme. Sa naissance d'abord est conforme aux traditions religieuses des anciens Gaulois qui prétendaient qu'il existe certains démons dont la passion favorite est de s'unir aux femmes de la terre. La fable de l'holocauste jugé nécessaire par les devins pour asseoir les fondements de la forteresse royale, rappelle les sacrifices humains offerts à leurs dieux par les druides. Quant à cette prison de verre où Merlin est retenu par la fée Viviane,

à l'amour de laquelle il a sacrifié chevaleresquement sa liberté, c'est une interprétation poétique donnée par l'imagination de nos Trouvères aux fictions des anciens Bardes. Dans un de leurs poëmes, Merlin parle tantôt d'une jeune fille qu'il aime et qu'il nomme sa sœur ; tantôt d'une nymphe des bois, compagne de sa solitude et profondément versée dans les sciences magiques. Il l'appelle *Vivlian*, nom gallois que les romanciers ont changé en celui de *Viviane*, dont il font l'amante de Merlin. Il est raconté dans les *Triades* que Merlin, après avoir fait élever par ordre du roi un monument funèbre aux guerriers bretons morts pour la patrie, disparut subitement et qu'il entra dans *la maison flottante de Crystal*. Cette *maison de Crystal,* dans le langage mystique des Bardes, signifie tout simplement la mort. Les trouvères en ont fait une prison réelle où le retient un enchantement éternel.

La chevalerie, comme tout ce qui a occupé une grande place dans l'histoire de l'humanité, avait, on le voit, dans le passé de puissantes racines, et ses rameaux vigoureux devaient s'étendre au loin dans l'avenir. Née de ce sentiment d'amour et de charité que la Providence a mis dans le cœur des hommes de tous les temps, elle avait essayé de tempérer la

férocité de mœurs et les instincts farouches, que des habitudes essentiellement guerrières avaient développés chez les peuples qui se partagèrent au ve siècle les dépouilles de l'Empire romain. Une tendre pitié pour tout ce qui souffre, pour tout ce qui est faible, pour les opprimés, pour les vieillards, pour les enfants, pour les femmes, suscita cette admirable milice dont le nom a le privilége d'éveiller encore aujourd'hui les sympathies populaires.

Elle devait naître au sein d'une race dans laquelle s'étaient, dès la plus haute antiquité, manifestées des tendances inconnues aux autres nations, et qui, pour arriver à leur complet épanouissement, n'attendaient plus que la lumière pure et vivifiante de l'Evangile et l'influence de l'enseignement chrétien.

Les maximes qui servirent de point de départ à la chevalerie, étaient depuis longtemps mises en pratiques par les héros que célébraient les légendes bretonnes. Elles assignent un rôle supérieur aux femmes, si maltraitées dans les Codes barbares de l'aristocratie féodale. Dans les poésies galliques, ce sont les mères qui, en vertu du droit que leur donne la nature, sont les institutrices de leurs fils: ce sont elles qui les initient à la connaissance des devoirs chevaleresques. C'est pour

se rendre digne de l'amour d'une femme, que tout vrai chevalier devra rechercher la gloire des combats. La religion présidera aux solennités dans lesquelles le défenseur de la veuve et de l'orphelin recevra l'initiation définitive et promettra d'être fidèle à son Dieu, à son souverain et à sa dame.

Ce n'est pas dans un poëme écrit à la fin du XIIIe siècle, que l'on doit s'attendre à trouver l'idéal chevaleresque dans sa pureté et sa grandeur morale. Interprètes des traditions bretonnes, les Poëtes anglo-normands, ne trouvaient plus, hélas! dans la société de leur époque, cette fidélité à la foi jurée, cette simplicité, cet amour mêlé de respect pour les dames, qui servaient de mobiles aux actions éclatantes des preux chevaliers des temps primitifs.

On voit bien qu'ils ont déjà le sourire sur les lèvres, lorsqu'ils entament leurs interminables récits. Les Bretons avaient composé leurs légendes avec une bonne foi naïve, attestant qu'ils croyaient à des vertus dont ils se sentaient capables. La sincérité et la constance dans les affections, leur paraissaient choses très-naturelles. Les Trouvères anglo-normands sont moins crédules. Ils seraient bien fâchés d'être pris pour dupes. Ils insistent peu sur les qualités morales qui pourraient re-

commander leurs héros et surtout leurs héroïnes. Ils se font au contraire un malin plaisir de charger le tableau de leurs tendres faiblesses. Ces chevaliers errants, ces coureurs d'aventures, ces belles dames qui président aux tournois et dont les mains délicates ont brodé les écharpes aux brillantes couleurs dont les guerriers aiment à se parer, ne paraissent pas exciter chez eux de bien vifs sentiments de vénération. Ils savent déjà par cœur, ces fabliaux railleurs, dans lesquels d'autres poëtes, interprètes des sentiments populaires, se moquent, sans scrupule, longtemps avant l'Arioste et Cervantes, de toutes les prouesses chevaleresques.

C'est dans notre poëme que se trouve cet épisode, dont les conteurs du moyen-âge se sont plus d'une fois emparés, et qui consiste à opposer la fidélité de deux levrettes à l'ingratitude de ces beautés trop légères pour lesquelles les chevaliers de la Table-Ronde n'hésitaient pas à affronter les plus grands dangers. Le bon et intrépide Gauvain, après avoir, au péril de sa vie, délivré la belle Ydain des mains de ses ravisseurs, la conduit à la cour du roi Arthur. Eperdûment épris de ses charmes, il lui demande sa main, qu'elle accorde avec les plus vifs transports de reconnaissance et

d'amour. Mais Druidain, fils du roi Druilas, vient troubler son bonheur et lui disputer la possession de sa maîtresse.—S'il l'aime et s'il en est aimé, comme il le prétend, il ne refusera pas de se battre pour elle.—Non, certes, s'écrie Gauvain ; et il promet que dans huit jours il ira conduire à la cour du roi Baudemagu celle qui doit être le prix du combat. Il se met en effet en route ; Ydain l'accompagne, suivie de deux levrettes et caracollant joyeusement sur un élégant destrier. Ils sont sur le point d'arriver au terme de leur voyage, lorsqu'un autre chevalier se présente et prétend lui enlever la jeune damoiselle. — « Dan chevalier, dit-il à Gauvain, vous ne voudriez pas devoir seulement aux chances d'un combat la main de votre compagne. Eloignons-nous d'elle, chacun de notre côté, et que celui vers lequel elle portera ses pas, soit son époux ! » Gauvain y consent, et c'est vers le nouveau venu que la belle Ydain se dirige aussitôt, abandonnant son valeureux libérateur. Le noble chevalier, cruellement déçu, s'éloigne suivi par les deux levrettes. Mais, poussée par un autre caprice, Ydain ordonne à son chevalier de retourner sur ses pas pour réclamer de messire Gauvain ses levrettes, et les conquérir, s'il le faut, les armes à la main. Dans les récits versifiés par

la plupart des conteurs et reproduits par le spirituel Creuzé de Lesser (1), Gauvain exige à son tour que l'on soumette les levrettes à l'épreuve déjà imposée à Ydain; et, cette fois, l'épreuve est en sa faveur: plus fidèles que leur maîtresse, les gracieux animaux s'élancent à la suite de Gauvain.

Raoul, l'auteur de notre poëme, y met moins de délicatesse et trouve le moyen d'aggraver encore la faute d'Ydain, aussi perfide et aussi astucieuse qu'elle est inconstante et légère. Dans son récit, Gauvain n'accepte pas la proposition qui lui est faite. Il défie son adversaire auquel, après un combat très-court, il fait mordre la poussière. Et aussitôt Ydain, de battre des mains, d'accourir vers le vainqueur et de lui témoigner toute sa joie! Elle a voulu éprouver le chevalier : elle savait bien qu'il sortirait vainqueur de la lutte dans laquelle il s'engagerait pour la défendre. Malgré toute la simplicité de son cœur, Gauvain ne se laisse pas tromper par toutes ces protestations. Le temps était passé où l'on s'en rapportait à la parole des dames. Il lui répond ironiquement qu'elle n'a pas besoin de se justifier. Il sait que dans tout ce qui

(1) Creuzé de Lesser. *La Chevalerie ou les Histoires du moyen-âge* composées de la Table-Ronde, Amadis et Roland, poëmes sur les trois grandes familles de la chevalerie romanesque. Paris, 1839, gr. in-18.

s'est passé elle n'a rien fait « que pour son bien. »

Raoul, dans un autre passage, se montre plus irrévérencieux encore à l'égard des dames. Il fait raconter à Gauvain l'histoire du *Manteau mal taillé*. Je ne sais quel enchanteur a envoyé au roi Arthur un manteau de soie, en le priant de le faire essayer aux dames de sa cour. Mais le prince est prévenu que le vêtement magique conservera toute son ampleur si la dame qui s'en revêt a été fidèle à la foi jurée, et qu'au contraire il se raccourcira aussitôt qu'il aura été placé sur le corps d'une dame ayant sur ce point quelque reproche à se faire. Le roi invite toutes les dames, sans en excepter la reine Genièvre, à tenter la redoutable épreuve. Toutes, moins une seule, sont convaincues d'inconstance par le vêtement accusateur ! Le manteau se raccourcit surtout d'une façon désespérante lorsqu'il est essayé par la reine et par la femme de Keus, le sénéchal.

Ce sont là de ces exagérations poétiques qui, même appliquées à la société du XIIIe siècle, ne doivent être considérées que comme un jeu d'esprit. Appliquées à la société de notre temps, elles seraient heureusement, nous en sommes convaincus, une odieuse calomnie. Mais le poëte qui

transforme ainsi en un fabliau satirique des légendes si respectueuses pour la plus belle moitié du genre humain, subit, sans le savoir, la nécessité qui force tout écrivain à teindre ses récits des couleurs de son époque. Ce dévouement aux dames, ce respect pour la beauté, dont la chevalerie avait essayé de faire une sorte de culte, n'avaient fait que favoriser le développement du plus dangereux et du plus irrésistible des sentiments humains. Corriger la passion par la passion même, comme l'avait essayé la chevalerie, était une entreprise périlleuse. L'on ne gagne jamais rien, nous le savons, à conspirer avec la foudre. Il y avait certainement quelque chose de séduisant dans une institution qui mettait le devoir, l'honneur et le patriotisme sous la sauvegarde de l'amour pur et désintéressé. Mais, quand bien même l'histoire ne nous attesterait pas que la faiblesse humaine n'a jamais réalisé l'idéal proposé à la chevalerie, nous en trouverions une preuve éclatante dans les poëmes que les Trouvères prétendaient ne composer que pour célébrer ses hauts faits et rendre hommage à ses vertus.

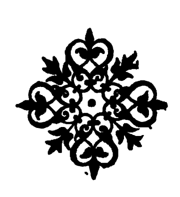
Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'insister sur tout le parti que l'on peut tirer de la lecture de nos poëmes du moyen âge. Ce n'est pas pour



procurer une lecture plus ou moins amusante que les éditeurs vont chercher dans les diverses bibliothèques de l'Europe les manuscrits où ils sont conservés. Ces publications, on le sait, sont destinées à enrichir le domaine de l'érudition, aussi bien que celui de la littérature. La philologie et l'histoire y trouvent une foule de renseignements utiles; car ce n'est jamais sans profit que l'on recueille quelques-uns des nombreux anneaux de la chaîne qui permet de suivre à travers les âges toutes les transformations que subissent les mots d'une langue et les idées d'un peuple.

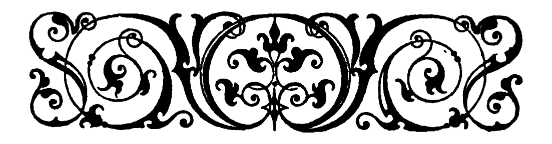
Caen, 8 avril 1862.

C. HIPPEAU.



MESSIRE GAUVAIN





MESSIRE GAUVAIN

OU

LA VENGEANCE DE RAGUIDEL

Le roi Arthur assemble sa cour à Carléon. Selon son habitude, il y attend une aventure. Rien ne se présente. Il en ressent une grande tristesse.

Ce fu au tans noviel d'esté,
Que li rois Artus ot esté
Tot le Quaresme à Rouvelent.
Et vint, à grant plenté de gent,
A Pasques, por sa cort tenir,
A Carlion; car maintenir
Vout li rois la costume lors.
O lui fu li rois Enguenors,
Si i fust li rois Aguissait.
Mais ja, de prince qu'il i ait,

Ne vos tendrai, en cest plait, conte.
Issi con la matiere conte,
Li rois tint cort à Carlion.
Tuit li prince et tuit li baron
Furent à la cort asanblé,
Si qu'à plus de gent a sanblé,
Qu'ainc mais n'i ot tant chevaliers.
  Li rois Artus ert costumiers
Que ja à feste ne mangast,
Devant ce qu'en sa cort entrast
Novele daraine aventure.
Tel fu lors la mesaventure,
Que li jors passe et la nuit vint,
C'onques nule rien i avint.
S'en fu la cors torble et oscure.
Tant atendirent l'aventure,
Que l'ore del mangier passa.
Li rois fu mus et si pensa
A ce qu'aventure ne vint.
Dedens son cuer cest corols tint,
Que peu s'en faut qu'il ne muert d'ire.
Et li baron li vienent dire :
« Sire, por Diu, laissiés ester;
« Vos n'i poés rien conquester
« En dol faire : venés mangier.
« Véés que vostre chevalier
« Vont esbahi, ça .x., ça .xx. »
— « Onques, dist li rois, ne m'avint
« A si haut jor, nen avenra,
« Que je manjuce, anceis venra

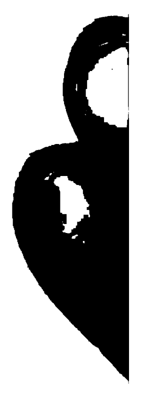
« Aventure d'aucune part !
« Dius, qui tos biens done et depart,
« M'a le costume maintenue.
« S'or ne vieut que plus soit tenue,
« Donques per je ma dignité ;
« Et si m'en a deserité.
« Bien vuel morir, puisque le pert.
« Ce vos di je tot en apert. »
Quant li baron ço entendirent,
Après ce, grant pièche atendirent,
Savoir s'aventure venroit.
Quant li rois voit que ne venoit
Aventure, si a tel duel,
Que il morust iluec, son vuel,
Tant li poise de ço qu'il voit.
« Faites, fait il, metre orendroit
« Les tables, si alés mangier. »
— « Sire, dient li chevalier,
« Qu'avés vos dit que ferons nos ?
« Jà certes, se Diu plaist, sans vos
« Ne mangerons à ceste fois. »
— « Signor, dist li rois, si ferois ;
« Car je l'vuel et si vos en pri. »
Et mesire Gauvain issi
D'une cambre, et vint là tot droit.
Quant ses oncles li rois le voit,
Se li a dit : « Beaus niés, alés,
« Por cele foi que me devés,
« Mangier o cele conpaignie. »
Mesire Gauvains a oïe

La parole que li rois dist.
Onques de rien ne l'contredist
Ains dist : « Sire, mult volentiers. »
Mesire Gauvains, tos primiers,
S'asist as tables por mangier;
Et tuit li autre chevalier
S'asisent, qui mangier voloient.
Mais li pluisor si s'asseoient
Envis, si vos dirai por coi.
Il vinrent environ le roi.
Si mangierent mult poi et burent;
Servi furent si com il durent
Des mès, car asés en avoient.
Mais saciés qui lor desplaisoient
Ço que li rois o els n'estoit
Au mangier, si com il soloit.
Cascuns le cuer dolent en a.
  Li rois fu mus et si monta
En une canbre lès la tor.
Ilueques pensa tote jor.
Quant il fu nuis, si se couça;
Onques la nuis ne reposa ;
Sor costé s'atorne et à dens;
Tant le tormente cil talens
Que il n'a bien, ne bas, ne haut;
Dormir cuide, mais ne li vaut.
Ne dormist par nule aventure.
De piés boute la coverture;
Si s'est drechiés ens en estant,
Vest sa chemise et cauce errant

Uns saulliers, et prent .i. sorcot,
Au plus isnel le mit qu'il pot.
Est alés à .i. fenestre ;
Son cief met fors por véir l'estre.

Il voit de sa fenêtre arriver un vaisseau qui se dirige vers le rivage : il y court et trouve dans le vaisseau un chevalier dont le corps a été traversé par une lance et ayant cinq anneaux dans les doigts.

Li rois garde aval vers la mer ;
Vit .i. nef vers lui sigler,
Qui forment s'aproce de lui,
Et si ne voit dedens nului.
Qui le maint, ne qui le conduie ;
Et li vens le fiert à tel bruie,
En la voile, que li mas plée :
Par tel aïr est arivée,
Ele hurte delès .i. perron
Qu'ele le fiert dusqu'el sablon.
Quant li rois vit la gent venir,
Ne se péust mie tenir
Que il n'alast la nef véoir ;
Lors va la vérité savoir.
Tos sels, sans poi de conpagnie,
Va là ù la nef a coisie.
Quant il i fu, dedens entra.
En mi liu de la nef trova
Un car à .iiii. roes grant.
Por mius véoir ala avant,



Si a dedens le car véu
Un chevalier, sor son escu,
Qui ert feru d'un glave el cors,
Si qu'en paroit del tronçon fors
Plus d'une toise mesurée.
Cele mervelle a esgardée
Li rois. Rice çainture avoit
Çainte li mors ; si i pendoit
Une aumosniere bien ouvrée.
Li rois l'a senprés desferrée
Si a pris .I. letres ens.
Lors avoit dit entre ses dens :
« Dius m'a aventure envoié
« Dont ma cors ert joians et lié ;
« Et j'en sui liés, si doi je estre. »
Après ce, voit à sa main destre
.V. anials ens es quatre dois.
Tos .v. por plus de .IIII. fois
Les a tirés et tornoiés
Nes pot avoir, les a laissiés.
A tant est li rois retornés
Et vint là dont il ert tornés,
En la canbre de sous la tor
Qui mult estoit de rice ator.
Li chanbellent furent levé ;
Si n'orent pas le roi trové
El lit ù il l'orent couchié ;
Si en furent mult corechié,
Et entrepris et esbahi.
Par la chambre ont levé le cri ;

Atant i est li rois venus;
Ne sevent qu'il est devenus.
Si lor dist : « Biaus signors, tassiés ;
« Faites joie, le dol laissiés,
« Et escoutés une novele
« Qui mult est avenans et bele.
« Là fors a une nef venue
« Ainc tant bele ne fu véue.
« N'i a homme de mere né,
« Fors un cors, que j'i ai trové,
« Qui gist en son escu ocis.
« Dedens .I. car est li cors mis ;
« Mult est li cars bien fais et bials.
« Li chevaliers a .V. anials
« En ses dois, si nes puis avoir,
« Ne por force, ne por pooir,
« Que je face en une maniere.
« Mais j'ai trovée, en s'aumosniere,
« Ces lettres, qui sont en ma main ;
« Apelés moi mon capelain. »

Des lettres trouvées sur le chevalier par le roi et lues par son chapelain demandent, sans aucune autre explication, que la mort du chevalier soit vengée par un des chevaliers de la Table-Ronde.

TOST vint, quant li rois l'ot mandé;
Et li rois li a comandé :
« Dites nos tost que ces briés dist. »
— « Sire, fait il, sans contredist



« Vos en dirai le mien avis.
« Li chevaliers qui est ochis
« Vient à vos, por venger sa mort.
« Por che qu'il est ochis à tort,
« Vos a esté ci envoiés.
« Mais ja ne serrés avisiés
« Dont il est et qui l'a ocis ;
« Ne nonme soi, ne son païs.
« Ce dist li briés au chevalier
« Qu'à celui le covient vengier
« Qui li ostera le tronchon
« Qu'il a el cors. Nus se cil non
« N'en poroit prendre la vengance ;
« Et del tron qu'on arche li lance
« Qu'il a el cors ; l'estuet vengier
« Celui qui li pora sacier.
« Et cil qui ostera la lance
« N'en porroit prendre la vengeance
« Qu'il n'ait .I. autre homme avec lui,
« Et par l'aïde de chelui
« Ki les anials li ostera
« La mort de cestui vengera.
« Car sans l'aïde au chevalier
« Qui les anials pora sacier,
« N'en porroit pas prendre vengance
« Qui le tros aura de la lance.
« Sire, fait il, el briés n'a plus »
— « Dont comman ge, ce dist Artus,
« Que viegne o moi ma baronnie. »

Keus, le sénéchal, demande à être chargé de cette vengeance. Il essaie inutilement de tirer du corps du chevalier la lance qui y est enfoncée. Les plus vaillants chevaliers échouent comme lui. Gauvain seul réussit à retirer le tronçon de la lance sans laquelle on ne pourrait tuer le meurtrier. Mais il ne peut arracher les cinq anneaux que porte dans ses doigts le chevalier occis.

QUANT KEX a la novele oïe,
Si est venu devant le roi :
« Sire, fait il, donés le moi
« La vengeance. Por mon service,
« Tos jors m'avés honor promisse ;
« Se vos de ceste m'escondites,
« Totes les autres vos claim quites.
« Bons rois, or me donnés le don,
« Que voisse erracher le tronçon
« Qui est el cors au chevalier.
« Si l'irai de celui vengier
« Qui l'a ocis en traïson ! »
Et li rois l'en donne le don.
Puis li dist : « Sire senescals,
« Mult estes hardis et vasals,
« Qui demandé m'avés tel don :
« N'a chevalier en ma maison
« Si preu, qui ne fust enconbrés
« De ço que demandé m'avés.
« Traiés li le tronçon del cors. »
Tost maintenant ist li rois fors
De la sale et ses gens o lui.
En la nef vont véoir celui



Qui ert venus el car ocis.
Primiers a Kex le tronçon pris
Si l'a par grant aïr sachié,
Mais il ne l'a mie esrachié.
Quant il vit que ne l'pot avoir
Le pié a mis sus, por savoir
S'il l'en poroit sachier à force.
Tant a tiré et tant s'esforce,
Qu'il li a fait le sanc del cors
En mi la plaie salir fors.
« Dans seneschaus, ce dist li rois,
« Ne faites mie que cortois;
« Gardés qu'ensi ne tirés plus!
« Fuiés, metés vostre pié jus :
« Car grant honte vos avés fait! »
Atant mesire Kex s'en vait,
Mult coreciés et esbahis.
Atant vint Bliobliéris,
Un compains mon signor Gauvain.
Le tronçon a pris en sa main;
Durement l'a à lui sachié;
Ne l'pot avoir, si l'a laissié.
Lanselos dou Lac vint après,
Le tronchon prent, de grant eslès,
Tir a et ne le pot avoir.
— « Grant mervele pot on véoir! »
Ce dist tote la baronnie,
« Lansselos dou Lac n'en a mie! »
Mult en furent tot esbahi,
Quant Lancelos i ot failli;

Et maint bon autre chevalier
Après lui vienent asaier.
Tristrans, cil qui onques ne rist
A ses .II. mains le tronçon prist,
Ne l'pot avoir en nule guise.
La vengance i fu bien assise,
Car mult estoit bons chevaliers;
Mais aussi fers com li mostiers
Se tenoit li tronçons el cors,
Que nul ne l'pooit traire fors.
Ne vos ferai de plus long conte;
En la cort n'ot ne roi, ne conte,
Qui ne s'i venist asaier;
Mais onques n'i ot chevalier
Qui péust traire, tant fust fors;
Si i missent maint lors effors,
Tant que trestous li daerains
Est venus mesire Gavains.
Le tronçon prist mult docement,
Ne sacha pas si durement,
Comme li autre orent sachié;
A lui le traist; mult en sont lié
Tuit si ami qui ont véu
Que il a le tronçon éu.
Puis vont as anials asaier
Trestuit vallet et chevalier:
Il ne peut .I. homme trover
Qui ne s'i venist esprover,
As anials, por hors esrachier;
Mais nus des dois ne l'pot sachier;



Cascuns par soi i a failli.
Li rois se tint à mal bailli ;
A ses hommes a commandé
Que il n'i ait plus demouré
Que fors de la nef ne soit mis
Li chevaliers qui est ocis.
A tot son car, enmi la voie,
Le metent que nus hon ne l'voie
Qui ne s'asait as anials traire.
Son comandement covint faire,
Et il si l'ont maintenant fait.
Li rois s'en part, atant s'en vait
En la sale sous le castel ;
Mangier i ot et rice et bel,
Es chuisines apareillie.
L'eve aportent sus espanchie
Vallet, si donent à laver.
Li rois ert asis al dignier
Et tuit li chevalier après,
Grant joie mainent el palès.
Asés orent de rices mès.
De venison et poissons frès
Orent li grant et li petit.

Quelque temps après, un chevalier inconnu, plus vigoureux ou plus adroit, enlève les cinq anneaux. Un valet du roi Artur l'aperçoit et en avertit Keus. Celui-ci lui impose silence, se fait armer et sort sans rien dire du palais.

A .I. vallet a li rois dit
Que il voist l'entremès haster.
Ne vuelt mie le tans gaster

A seoir iluec tote jor.
Et li vallet, sans nul sejor,
S'en vait corant en la cuissine.
Mais la fumée et li kaline
Li est ferue en mi le vis ;
Et li vallès, ce m'est à vis,
Est alés vers une fenestre
Por che que il ne pot plus estre
En la fumiere qui l'greva.
Por la froidor son cief bouta
En la fenestre ; .I. chevalier
Voit jus aval sor son destrier,
Qui mult ert acesmés et bials ;
Et avoit ja tos les anials
Ostés al chevalier ocis;
Et li vallès, ce m'est à vis ;
S'est de la fenestre levés ;
Corant s'en vient, tos effréés,
Al roi. Jà li éust conté
Se il n'éust Kai encuntré
Qui li a dist : « Gars, ù vas tu ?
— « Sire, mervelles ai éu ! »
Et li a dit : « Li damoisials,
« Cil del car, n'a nul des anials ;
« Car trestos li a jà ostés
« Cil chevaliers que là véés
« Armés sur ce ceval gascoing. »
Li senescal hauce le puing
Si l'en a .I. grant cop feru,
Fiert et refiert ; bien l'a batu.



Et li vallès merchi li crie ;
Et Kex li dist, se il n'afie
Que ja au roi n'en parlera,
Mors est ; ja n'en echapera !
Li vallès qui forment le doute
Sa volenté creante toute.
« Sire, fait il, por Diu, merchi ! »
Kex li dist : « Ne te muef de chi,
« Devant que li rois ait maugié. »
— « Sire, fait il, non ferai gié. »
Kex s'en vait à l'ostel armer,
Son hauberc a fait aporter;
Devant lui ot un escuier ;
Mult se painne d'aparillier,
Que tost ot ses cauces cauchies ;
En poi d'ore les ot lachies ;
Après a le hauberc vestu,
Puis çaint l'espée, et prent l'escu.
Quant il ot le hialme lacié,
Ceval a bien aparillié ;
En la place fu amenés ;
Li senescals i est montés,
L'escu au col, la grince al puing ;
Ses elmes avoit mult cuing
A .I. chercle d'or esmeré.
Bel chevalier i ot armé.
Et mult sist bien sor son cheval,
Parmi la rue contreval,
S'en vint et trespasse la porte ;
Après celui vait qui enporte

Les anials au mort chevalier,
Que mesire Gauvains vengier
Devoit, qui li osta sa lance,
Et Kex vait faire la vengance
Sans le comandement le roi.
Ensi chevauce Kex par soi
Onques au roi ne quist congié.

Il rencontre sur sa route un chevalier à qui il offre sa protection, ce qui n'empêche pas celui-ci d'être vaincu et tué par un guerrier qui fait vider aussi les arçons à maître Keus.

TANT a erré et chevaucié
Qu'il a une forest véue;
A mains de lui quis ars ne rue.
Et vit venir un chevalier
Armé sor .I. magre destrier
Qui tos ert las et recréus.
Li cevals ert tant debatus
Des esperons, par les costés,
K'il ert tos sullens et lasés,
Qu'il ne pooit issir dou trot.
Et Kex va là, al ains qu'il pot,
Contre lui vint, si l'salua,
Et puis après li demanda :
« Dont estes vos, dant chevalier. »
— « Sire, fait il, mult volentiers
« Vos dirai ço que demandés.
« Jà li dis n'ert contremandés.
« Je sui del *Castel de la Cloie*.
« Véés le là en cele voie,



« En cele roche, lès cel bois;
« Au plus isnelement i vois
« Que je puis. Sire, ci me cace
« Uns chevaliers qui me menace,
« S'il puet, de la teste trencier. »
Et Kex a dit au chevalier :
« Estés, je vos preng en conduit. »
— « Grans merchis, ce dist cius qui fuit,
« Quar mult ai grant mestier d'aïe.
« Sire, ne m'arestés vos mie,
« Se ne me cuidiés garantir :
« Car se tant pooie fuïr,
« C'on me véist de cel castel,
« Ja verriés vos tost le duel
« Issir ça fors por moi aidier.
« Et j'ai mesfait au chevalier,
« Tant qu'il me het de male mort.
« Se m'arestiés, vos ariés tort
« Se ne me poés garantir. »
Es vos le chevalier venir
De la forest, à esperon.
Ses chevals vait de tel randon,
C'onques chevals n'ala plus tost,
C'on ne trovast pas en un ost
Cevals qui fu de sa bonté.
Ains qu'ils se fuissent regardé
Fu il d'els deus mult aprociés.
Lors dist qu'il serra ja vengiés
Del chevalier qu'il ne voit pas :
Atant s'en va plus que le pas ;

Si vient le chevalier ferir
Sor son escu de grant aïr.
Onques a que n'en prist congié
Qu'il li a son escu brisié
Desous la boucle et estrové
Et le hauberc li a faussé.
Se li a mis sa lance el cors,
Si que li fers parut de fors
Parmi le hauberc et l'escu.
Del cheval l'a mort abatu,
Et chie as piés le senescal.
Kex voit celui caïr aval
Qui estoit mors en son conduit.
Ne puet estre ne lui anuit.
A chelui dist qui l'ot ochis :
« Fols chevaliers, mult as mespris,
« Qui l'as ochis si faitement. »
Et cil li respont erraument :
« Mais vos estes fols et vilains :
« Vos l'avés ocis à vos mains,
« Qui en conduit l'aviés pris.
« Or decarra mult vostre pris,
« Se de moi ne l'poés vengier ;
« Mult a en vos fol chevalier,
« Et désafaitié et forfait !
« Que savés vos qu'il m'a mesfait,
« Qui en vo conduit le preniés ?
« Se m'en creés, vos en iriés
« Vostre chemin, et je le mien.
« Et si ne vos doute de rien.



« Ne par paor ne l'di je mie. »
Lors li dist Kex, qu'il le deffie
Que desormais se gart de lui.
Lors s'entr'élongent anbedui ;
Si ont les chevals eslaissiés,
Les fers des claves abaissiés.
Si qu'il en font les fers croissir.
Et Kex le fiert de grant aïr
Si qu'il a sa lance brisie
Jusqu'ens es puing l'a peçoïe ;
Et li chevaliers l'a feru
Si qu'il li a percié l'escu
Et percié le haubert safré.
Par mi l'espaulle l'a nafré
C'onques l'haubert ne l'pot garir.
Lors li a enpoint, par aïr,
Que del cheval l'a abatu,
A la terre tot estendu.
Issi chaï li senescals.
Fuiant s'en torne ses chevals
Droit al castel, tos eslaissiés,
Et cius s'en vait; tos est laissiés
Kex et le mort qui gist lès lui.
Ne lor quiert faire plus d'anui.
Quant li rois del mangier leva,
Tot maintenant est venus là
Li valès que Kex ot batu;
S'en est clamés au roi Artu ;
Del senescal a aconté
De la cose la verité ;

Por coi fu batus et laidis.
Et quant li rois entent ses dis,
Mult l'en poise; lors s'est drechiés.
Uns valès vint tos eslaissiés,
Qui vit, quant Kex fu abatus,
Devant le roi s'est abatus ;
Si li a dit : « Rois, j'ai laissié
« Ké abatu lès un plaissié,
« Decha cel bos, en mi la voie,
« Feru el cors ; ne cuic qu'il voie
« La nuit; durement est navrés ;
« Mult est Kex mas et vergondés.
« Car cil qui contre lui josta
« Tot maintenant si s'en ala,
« Qu'il a son enemi ocis
« Et Ké le senescal maumis ;
« Illueques plus n'i aresta
« De celui que Kex aresta
« Qu'il avoit en son conduit pris. »
Lors fu li rois dont tant espris
De corouc, qu'il ainc n'ot esté.
A ses garcons a comandé
Qu'il aillent por le senescal :
« Ne l'montés mie sor ceval,
« Ains l'amenés, à pié batant ! »
Et li vallet oirrent atant,
Si ont Kex amené à cort;
Mais ains l'orent tenu si cort,
Qu'asés li ont fait de la honte.
Or ne tenrai plus de li conte
Qu'en la cartre fu avalés.



Gauvain part tout armé pour aller chercher le meurtrier du chevalier trouvé dans le vaisseau. Il voudrait rencontrer aussi le compagnon sans l'aide duquel il ne pourra réussir dans son entreprise. Il trouve sur le chemin un paysan qui le conduit au château *du Noir Chevalier.*

Ce dist li rois : « Beaus niés, alés,
« Gardés tost soit mis vostre frains »
— « Sire, fait mesire Gauvains, »
« Mult volentiers. » Atant s'enpart.
On li aporte cele part
Ses armes et il est armés.
Mesire Gauvains est montés,
L'escu au col, sor le destrier ;
Et doit celui aler vengier
Qui ert venus el car ocis.
Mais il ne set en quel païs
Il estoit, ne dont il ert nés.
Issi est Gauvains esgarés,
Qu'il ne set ù garder celui
Qui vengier le doit aveuc lui,
Qui enporta les .v. anials.
Illueques vint li damoisials
Qui sa lance li aporta.
Gauvains le prinst, si conmanda
Dont le roi à Diu. Si s'en va,
Et tant qu'il pot si se hasta.
Le tronçon, dont il doit vengier
Le mort, ci a grant enconbrier ;
Car sans le tronçon de la lance
N'en prendroit il nule vengance.

Il s'en vait, si l'a oublié !
Tant chevauce et tant a erré,
Qu'en la haute forest entra.
Onques cel jor ne s'aresta
Devant ço qu'il fust anuité ;
En mi le bos descent à pié,
Si fist une loge à s'espée ;
Et après a la sele ostée
Et osté le frain del cheval,
Et puis l'atace à un cordal ;
Cele nuit jut en la forest
Jusqu'al matin que li jors nest,
Qu'il s'espandi parmi le bois.
Li oisel mainent grans esfrois.
Mesire Gauvains qui les ot
Mult volentiers, al ains qu'il pot,
A mis le frain a son cheval,
Puis met la sele et le poitral,
L'estraint, et quant il fu armés,
Lors est sor le cheval montés.
Par .I. sentier va du cemin,
Lors a erré tot le matin,
Tant qu'il fu bien nonne de jor.
Atant a trové un pastor
Au cemin lès une forest.
Lors vait vers lui sans nul arest.
Quant li paistres le vit venir,
Le dos torne, si vait fuïr ;
Et mesire Gauvains li crie :
« Amis, atent moi, ne fui mie ;



« Tu n'i auras garde de moi. »
Le paistres est en grant esfroi,
Contre lui a son vis torné.
Mesire Gauvaïns demandé
Li a doucement : « Dit, amis,
« Savoes tu, en cest païs,
« .I. ostel ù puisse herbergier,
« Et puisse trover à mangier
« Et de l'avaine à mon cheval ? »
Cil li respont : « Sire, nenal.
« Certes je ne sai ci entor
« Ne vile, ne castel, ne tor,
« U vos péussiés herbergier,
« Fors l'ostel à .I. chevalier
« Dont qui i vait nen en revient ;
« Quant il i est, il le retient.
« S'il puet, ja de l'ostel n'istra ;
« Jamais si fels hon ne naistra. »
— « Vallet, fet mesire Gauvains,
« Est li chevaliers si vilains
« Que il a de nului merci ? »
— « Oïl, sire, je vos afi
« Qu'en lui n'a pité, ne raison.
« Une fois fu en sa maison ;
« Bién poet avoir .v. ans passés
« Bien m'en sovient, i bui asés
« Bons vins qu'un vallès me donna,
« N'onques nul jor, ne bui fors là,
« Si en ai puis éu maint fain.
« Asés me donna car et pain

« Li vallès ; si fui bien péus.
« Quant li chevaliers fu venus,
« Si me demanda qui j'estoie
« Et je li dis que je gardoie
« Vaques et bues, en la forest.
« Onques n'i ot point d'autre arest,
« Ne ne me fist longue tençon ;
« Ains m'enporta à hireçon.
« S'empres me lancha par desus
« Et je chaï à terre jus
« En .I. mult espès rosonnoi.
« La ot mult grant paor de moi.
« En pluisors lius me vi sanglent.
« Là vi je testes plus de cent,
« Que li chevaliers ot tranciées
« Si estoient totes ficiées
« De cief en cief lès hireçon.
« Jamais n'irai en sa maison ! »
— « Or ne mi sai au quel tenir,
« Se je dois ester ù partir, »
Ce respont mesire Gauvains ;
« Car la nuis m'encauce et li fains,
« Et trop m'est grief à jéuner.
« Se tu me voloies mener
« A l'ostel au Noir Chevalier
« Asés te donroie à mangier,
« S'en auroies à grant fuison.
« Vauras tu m'i mener ? » — Je non,
Ce li respondi li vachiers,
« Qui me donroit plains .II. mostiers



« De fin or, n'iroie je là :
« Ja tant com il me memberra,
« De ce qu'il me fist, n'irai mès ! »
Mesire Gauvains dist après :
« Tu i pues bien venir o moi
« Jà n'i auras garde, je croi ;
« J'enterrai al castel avant. »
Et cil respont : « Mauvais garant
« Auroie en vos ; je n'irai mie ;
« Alés i, n'en revenrés mie.
« Se trovés le Noir Chevalier
« S'il n'est alés el bos chacier,
« Ja ne venrés demain midi. »
— « Por Diu, fait Gauvaìns, mainne m'i,
« Tant que je voie sa maison,
« U tu me monstres vision,
« Par de quel part j'irai plus droit. »
Li vachiers dist qu'il le menroit
Tant qu'il li mosterroit le tor
U la forest est tote entor.
Atant en .i. sentier entra :
« Sire, fait il, venés par ça,
« Car li castiax est ça amont. »
Mesire Gauvains dist qu'il mont
Derrière lui por tost aler :
« Il ne m'i covient jà monter
« J'irai plus tost que cil chevals. »
— « Coment ! es tu dont si isnials ? »
Ce li dist mesire Gauvains.
— « Oïl, j'irai atot le mains

« Plus de .xx. liues, et venroie ;
« Les iols de ma teste i mettroie,
« Que on ne troveroit cheval
« N'onme qui me donnast estal :
« On ne puet nul millor trover ;
« Je ne suis pas à esprover,
« Se vos estiés u cers, u dains. »
— « Mervelles dites, fait Gauvains,
« Mal resanbles de tel afaire
« Or me dis, frere debonaire. »
Que que il vont ensi parlant
Si vont del castel aprochant,
Et cil qui le castel savoit
N'ot gaires erré, quant il voit
La tor naistre parmi la lande.
Mesire Gauvains li demande :
« Est-ce li castiax que je voi? »
— « Sire, fait li vallès, par foi,
« Oïl, vos en véés la tor.
« Or me puisse metre el retor,
« Quant je vos ai la tor mostrée.
« Se vos i alés, por rien née,
« Ne vauroie estre en vostre leu!
« A nostre signor faic .I. veu
« Que jamais dedens n'entrerai!
« Se vos i alés de voir sai
« Que vos serés mors et ocis. »
Et cil respont : « En cest païs,
« Se Diu plait, ne maurai je ja.
« Dehé ait qui retornera.



« Ançois irai prendre l'ostel
« Por atendre anemi mortel
« Qui l'ostel me contredira.
« Vallet, je m'en verrai par ça,
« Si parlerons asés ensanble. »
— « Mal vos en croi, mençoinge sanble
« Que revigniés jamais par ci :
« Por fol vos tieng, non por hardi,
« Quant vos alés en la maison
« Au plus mal traïtor felon
« Qui onques fu de mere nés ;
« A Diu soiés vos conmandés ! »
Fait cil, qui de lui se depart.
Atant tornent ; cascuns s'en part.
Et mesire Gauvains s'en va
Avant, onques ne s'aresta.

Gauvain entre dans le château, malgré les conseils du paysan qui lui a fait une peinture terrible de la force et de la cruauté du maître de la maison. Il trouve une grande salle dans laquelle est dressée une table toute servie. Il se désarme et se met à manger.

Et quant il vint al hireçon,
Iluec vit maint gibet de plom
Et desus les peuls mainte teste.
Mais por ce plom, pas ne s'areste,
Ains vient là ù estoit li pons,
Dont li fossés estoit parfons.
La porte trove desfremée,
Onques n'i feri cop d'espée,

Ains est entrés dedens la tor :
Or doigne Dius qu'il s'en retort!
Illuec ne s'est mie arestés,
Ains est dedens la sale entrés.
Il n'ot tant bele, aval n'amont,
Hon qui cerkast par tot le mont,
N'i vit honme de mere né.
Ains a en la sale trové
La table mise et la touaille.
N'a pas talent que il s'en aille,
Quant il trove la table mise.
Il ot sor cele table asise
Une grant nef, tote d'or fin,
Qui estoit plainne de bon vin.
Asés i ot pain buleté,
Et si i trova, a plenté,
Coutials ; asés i ot poissons,
Et car de porc et venissons
Ot a plenté à cele table.
Ne chevalier, ne connestable
N'i ot qui se sist au mangier.
Atant descent jus del destrier,
Si a son escu apoié
Contre le table, et delacié
Son elme, se l'met devant lui ;
Sans conmandement de nului,
S'est ensi au mangier assis.
Prés de lui a son glave mis,
Qu'il le péust prendre à plain puing
Par le fier, s'il éust besoing.



Issi se fu mult bien garnis,
Ne manga pas conme esbahis
Mais conme .i. hom qui ot juné.
Il manga d'un paon pevré
Tant qu'il l'ot auques depecié.
Quant il en at asés mangié,
Con cil qui mangoit volentiers,
Lors vit issir .iii. escuiers
D'une cambre cortoisement;
Li uns des trois portoit piment
En .i. cope rice et bele.
Li autres en .i. escuele
Aporte à mangier à plenté
Une grant pièce de lardé
En .i. escuele d'argent.
Tout troi en vont faire present
Celui qui sels estoit asis;
Devant lui ont tous les mès mis.
N'i a celui qui mot li die
Et il nes resalua mie;
Alés en sont sans salu rendre.
Et Messire Gauvains del prendre
Les mès ne se fist pas proier.
Durement pense del mangier,
Et boit del vin, ne doute mie
Qu'encantemens ne sorcerie
Le péust de noient grever
Ains qu'il fust eure de lever.

Il est assailli par le *Noir Chevalier* avec lequel il engage une bataille mortelle. Récit du combat. Gauvain est vainqueur. Quand il tient sous lui son adversaire, il le force à raconter son histoire.

Atant es vos .i. chevalier,
Là ù il séoit au mangier,
De toutes ses armes armés,
L'escu au col, tos abrievés
De joster, s'il trovast à cui.
Et il s'escria à celui :
« Je vos desfi, dans chevalier,
« N'iert pas por noient li mangiers
« Que pris avés, sans mon congié ! »
Quant cil l'oï, qui fu à pié
Et sa teste avoit desarmée
Si a pris le coupe dorée
Et but, voiant le chevalier,
Puis lui a dist : « Por cest mangier,
« Ne vos conbatés jà à moi ;
« J'en paierai ce que j'en doi.
« Faites savoir qu'il a costé. »
Puis lui a dit : « Por fol prové
« Vos tiens qui en cuidiés fuïr ;
« Caiens vos convient à morir.
« Que riens del mont ne vos garroit.
« Caiens est establi par droit
« Que nus hon n'i vent herbergier,
« A cui je ne face trenchier



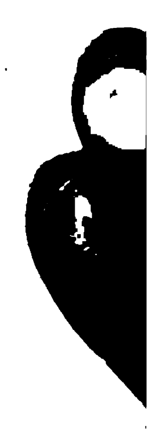
« Le cief, sans autre raençon.
« Ja n'iert fius de si haut baron
« Si preus, si nobles, ne si sages.
— « Mal dehait a le vis usages ! »
Ce respont Mesire Gauvains,
« Car il est mauvais et vilains :
« Vos estes en votre maison ;
« S'entre nos deux nos conbaton,
« Se il vos mesciet, lors venront
« Vos gens à moi, si m'asauront.
« Drois fust que ne s'entremisit
« Nus de nos deus, ancois fesist
« Cascuns le mius que il porroit :
« Lors serroit ce bataille à droit. »
Cil li respont : « N'i aurés garde
« Des miens ; li male flame l'arde
« Se ja nus d'ex por la bataille
« S'en muet, conment qu'il onques aille ! »
Gauvains respont : « Issi otroi
« La bataille, mais laissiés moi
« Solement III morcials mangier
« Et puis au lever, sans targier,
« Conbatrous entre vos et moi. »
— « Or mangiés, je les vos otroi, »
Fait li chevaliers erranment.
Atant Mesire Gauvains prent
Del pain, en sa bouce l'a mis,
Et après a son elme mis
Qui sus la table ert devant lui;
Ce torna à mult grant anui

Au chevalier, quand il le vit.
Vers soi s'aproce, si li dist :
« Dans chevaliers, estés, estés,
« Or voi je bien que vos armés.
« Mais je ne le sofferrai pas. »
Et cil respont en eslés pas :
« Vos feriés grant mesproïson
« Et je l'tendroie à traïson
« Se de rien me mesaissïés
« Devant ço que j'aie mangiés
« Les trois morcials tot à loisir ;
« Et je doi faire mon plaisir,
« Tant con les trives dureront.
« Et saciés qu'eles ne fauront
« Ains erent li morciel mangié.
— « Voirs est, issi l'otraï jé. »
« Je fis que fols, or me repent !
« Or les mangiés isnelement
« Et armés si comme vos vos vaudrés ;
« Mais li cheval jamais n'aurés
« Qui puisse estre en votre baillie. »
Li chevaliers qui felonie
Pensa vers Monsignor Gauvain
A pris son cheval par le frain;
Atot s'en part, de lui s'esloigne.
« Vasal, fait il, or vos besoigne
« Que vos saciés desfendre à pié! »
Lors li vient, le glave eslongié
Tos aprestés de lui ferir.
Quant Mesire Gauvains venir



Le voit, si a pris son escu,
Maintenant l'a au col pendu,
A plain poing a le glave pris,
A la terre a l'epée asis ;
Si s'aparelle d'asalir.
Il est salis par grant aïr
Entre la table et le paroi,
Si que la table est devant soi,
Et la parois estoit derière.
Si est asise en tel manière
La table, qu'il en fist castel.
Encore avoit le tiers morcel,
Dedens sa bouce, qu'il mangoit.
Au chevalier dist : « Orendroit
« Pour vencu vos tiens, sans faillie !
« Et saciés bien, n'en doutés mie
« Que j'ai ci mon castel fremé.
« Se vos i aviés amené
« Deux conpaignons de conpaignie,
« Certes ne vos redouc je mie
« La monte d'une nois pourrie.
« Ne jà por itant de mainie
« Ne partirai l'estal de ci.
« Or vos vuel faire .i. ju parti.
« Prendès lequel que vos vaurés.
« Li jus est que vos descendés
« Jus à la terre del cheval,
« Et quant nos serons parigual
« Issi nos conbations ansanble.
« Est-ce raison que vos en sanble?

« Que vos ne l'vuelliés faire issi?
« L'autre branche del ju parti
« Est que vos me laissiés monter :
« Si nos conbatrons per à per.
« Prendés le quel que vos volés. »
— « J'entenc mult bien que vos partés, »
Fait cil, qui le cuer ot felon,
« Je vuel que nos nos conbaton,
« Vos a pié et je à cheval :
« Je suis el mont et vos el val;
« Gardés vos bien, je vos desfi. »
— « Ja ne vos parc je mie issi,
« Conmant donques tot autrement. »
Cil li respont : « Hardiement
« Poés à vostre volenté
« Partir ; trop avons ci esté ;
« Trop avons ensanble tanchié ! »
Cil a son cheval eslaissié
En contre mon signor Gauvain;
Et cil a abaissié sa main
Et tendi le glave au cheval.
Si le feri ens el poitral
Dusqu'ens el cuer l'a enseré;
Et li chevaliers a josté
De tel aïr en le paroi,
A froissié par itel desroi
Sa lance qu'ele esclice et fent.
Mais il n'a pas Gauvain atrait,
Qui tent devant lui son escu
Et traist le branc d'acier molu,



Qu'il vaut le chevalier ferir.
Si com cil vit le cop venir,
Si a son regne à soi tirée,
Por çou qu'il redoute l'espée,
S'en traist ariere et s'en parti.
Maintenant ses chevals chaï
Mors à la terre desous lui.
Or sont ils as piés anbedui,
Per à per, li bon chevalier.
Quant cil a véu le destrier
Caïr ocis, mult s'enpensa ;
Le Gauvain prinst, si i monta ;
Et quant il fu desus montés,
En mi la sale est arestés,
A monsignor Gauvain parla :
« Vasal, fait il, qui estés ja,
« Por qu'avés mon cheval ocis ? »
— « Par foi, ce dist Gauvains, non fis ;
« Mais par vos, non par moi, est mors ;
« Sor moi n'en torne pas li tors.
« Trop grant outrage vos faisiés,
« Quant vos à cheval m'asaliés ;
« Je n'en puis mais, se je l'ocis,
« Car sor moi desfendant le fis. »
Cil li respont : « .I. giu vos part,
« Si vos tenés de cele part
« U vos saurés le mius coisir.
« Je sui montés por vos ferir
« Sor ce cheval. Or si ferés
« Le quel de nos .II. que vaurés.

« J'ai mon cheval par vos perdu ;
« Onques je cuic si bons ne fu ;
« Mult me poise que mort le voi.
« Ferés vostre cheval, u moi,
« Celui que vos amés le mains. »
Quant oï mesire Gauvains
Qu'il li parti le ju issi,
Por .i. petit que il n'issi
Del sens, de mautalent et d'ire.
Au chevalier ne set que dire
Del ju qu'il li avoit parti.
Il se porpense : « Se j'oci
« Mon cheval et je suis à pié,
« Le tout m'aura cil ensignié.
« Or ne sai je le quel coisir ;
« Car nul ne l'porroit parferir
« Tant com il fu desus montés.
« Sous ciés n'est hom de mère nés
« Qui sor lui li péust mal faire.
« L'un de ces .ii. me covient faire
« Et prendre sans plus demourer.
« Mais n'en sai le millor sevrer,
« Ne jeter ent le bon dou mal.
« Mius me venroit il mon cheval
« Ocire, que j'ocie moi !
« Dehé ait qui portera foi
« A Graingalet qu'il ne l'ocie !
« Je vuel tenir ceste partie
« Del ju parti que il m'a fait. »
Puis li a dit tot entresait



« Que par lui morra li destriers,
« S'il puet. » Lors dist li chevaliers
Que lui ne vaut se il l'ocist.
Et mesires Gauvains li dist
Et fait entendre s'il savoit
Com il est bons, il ne vaudroit
Qu'il fust ocis por .II. castials.
— « Il est grans et fors et isnials
« Tenres, rades et remuans;
« El monde n'est nus mius errans.
« Je cuic, qui le mont cerkeroit,
« Que nul si bon n'i troveroit.
« Vos ne le devés pas ocire. »
— « J'orai volentiers raison dire,
« Fait li chevaliers, s'il me siet,
« Mais s'oi je cose qui me griet,
« Por ce ne le feroie mie;
« S'oi je por coi je ne l'ocie.
« Que me saciés raison mostrer,
« Maintenant, sans plus demorer,
« Me verrés à terre descendre. »
— « Se je ne vos sai raison rendre,
Ce dist Gauvains, s'en porés faire
« Vostre talent, sans point mesfaire.
« Se m'ocïés par aventure,
« Et mon cheval et m'arméure
« Aurés sans point de contredit.
« Vostre cheval est mors, je cuic,
« Je l'ai de mon glave acoré.
« Mais vos l'arés bien restoré

« Se vos le mien poés avoir.
« Vos poés bien de fi savoir
« Que c'est voirs que je vos ai dit ;
« Trop aurïés de sens petit,
« Se par vos muert, il est trop buens.
« Ains n'ot millor, ne rois, ne quens ;
« Et se je muir ci, vos ferés
« Del cheval ço que vos vaurés.
« S'au desus puis de vos venir,
« Miens ert, il ne puet avenir
« Que li uns de nos .II. ne l'ait.
« Et si vos di bien entresait,
« Se à cheval me conquerés,
« Ja point de los n'i averés.
« Mais s'à pié me poés conquerre,
« Ja ne venrés en ceste terre
« Que vos n'en aiés grant honnor.
« Se volés faire le millor,
« Descendés et qui mius ferra
« D'espée et qui plus preus serra,
« Le cheval ait sans contredit. »
Li Noirs Chevaliers li a dit :
« Or oi je que m'avés mostrée
« Raison, si l'ai bien escoutée ;
« Bien l'ai entendue et oïe.
« Si voi que ce seroit folie
« Se je le cheval ocioie ;
« Mauvaisement me vengeroie
« De vos, se j'ocis vo destrier. »
Il met le pié fors de l'estrier



Si descendi en mi la sale
Et mesire Gauvains avale
Fors de la table encontre lui.
Dedens par vienent anbedui
Irié et plain de hardiment.
Li chevaliers plus n'i atent;
Fierement le va asalir.
Gauvains le voit vers lui venir,
L'escu au col, l'espée traite;
Vistement s'acesme et afaite,
Et se garnist, por lui atendre;
Et cil ne s'i veut plus atendre.
Seure li cort, l'espée nue;
De lui ferir mult s'esvertue.
Mesire Gauvains tent l'escu;
Et li chevaliers l'a feru,
Qu'il li a de l'escu trenchié
Et fait voler bien la moitié.
Là jus en mi la sale envoie.
Li cols de l'espée glaçoie,
Si escapa lès le costé,
Si que li brans li a osté
Une pièce, desus la hanche,
De bon hauberc, que li cars blanche
Remest nue et ensanglantée.
Mais ne fu gaires entamée,
Et mult poi de sanc en issi.
Li pesans cols que cil feri
Jus à la terre li descent,
Si qu'il feri el pavement

De la sale, par tel aïr,
Que il en fist le feu salir
Desqu'anials encontre l'espée.
Mesire Gauvains a levée
S'espée vers le chevalier;
Sel fiert del trenchant de l'acier.
Cil met encontre son escu;
Mesire Gauvain l'a feru
Grant cop, qu'il ne l'espargna mie,
Et li trencha .i. partie
De son escu, qui vole en voie;
De grant aïr, le cop envoie,
Car ferir savoit-il d'espée.
Ja fust la bataille finée,
S'il l'éust a fer conséu ;
Mais ço qu'il consivi l'escu
A mult son cop afebloié.
Parmi tot ço li a trenchié
Le hauberc qu'il avoit de fors,
Mais ne le toucha pas el cors.
Et cil tost ariere se traist,
Fors l'arméure n'en mesfait
Ne plus nen a aconséu.
Là l'éust mort et confondu
Se cil ne se fust trait ariere.
Li cols descent en tel maniere
Qu'il l'a feru el pavement.
Huimais commenche durement
La grans bataille et l'escremie,
Bien a cascuns fait sen aïe.



Après se sont arière trait;
S'a li uns à l'autre mesfait
Ço que il pot, ne mie mains.
Onques mais mesire Gauvains
Ne trova qui si l'asalist,
Ne nul chevalier qui ferist
En bataille tel cop d'espée,
Ne qui si maintenist melée
Au branc d'acier et à l'escu.
Bien a li uns l'autre feru.
Mult sont hardi li dui baron;
Fierement comme dui lion,
Revait li uns l'autre ferir,
Que nus ne séust pas coisir
Qui mius desfent, ne qui asaut.
Mult bien maintient cascuns l'asaut;
Ensemble caplent de l'espée;
Mult bien maintient cascuns melée,
Par tos les lius ù ils s'ataignent,
Que flors ne pieres n'i remaignent,
Ne en elme, ne en escu,
Que ils n'aient tot abatu
Jus à la terre et detrenchié.
Un fort estor ont conmanchié,
Sel deportent al bien ferir,
Que fu et flame en font salir
Et des elmes et des haubers.
Là ù li aciers et li fers
Hurtent, si font estinceler
Et font les blans haubers sonner,

Des cols et des escus croissir,
Que on n'i péust pas oïr
Diu tonant. .I. tel noise font,
Que carpentier qui asis sont
En castel et font hordéis
Ne font pas .I. sabatéis
Com il demainnent par euls .II.
Ils s'entrejetent entre .II.
Et retraites et sormontées,
Et s'entrelancent des espées
As ioxs et botent des escus
Et si qu'à genols est venus
Tot li plus fors par maintes fois.
Jamais bataille ne venrois
Dont li doi soient si vaillent.
Li Noirs Chevaliers hardiment
Point, si fiert monsignor Gauvain
Deseur son elme tot à plain,
Si qu'il li a le cief fendu.
Là l'éust mort et confondu,
Se le coife ne fust si fors.
Lors li revient par grans esfors
Messire Gauvains et assaut;
Grant cop li a donné en haut
Sur son hiaume, qu'il li trencha
L'un des quartiers; lors l'enbroncha
Si qu'à poi qu'il n'est abatus
Li aciers qui est enbatus
Parmi la teste jusqu'al test.
Et mesire Gouvains retraist

S'espée, por lui referir.
Cil ne se puet sor piés tenir,
A genols vient tos estordis.
Gauvains ne fu pas esbahis;
Quant il le vit agenoillier,
Ains l'a feru sans manechier,
Et hurté de cors et d'escu,
Si que il l'a jus abatu
En mi la sale tot envers.

Mesire Gauvains à travers
Li cet par deseur sa poitrine,
Si qu'il li fait cristre l'eschine,
De ço qu'il caï à .I. fès.
Tot maintenant li donne après
Trois cols dou puing atot l'espée.
Une chaîne a desfremée
Dont il ot son elme fremé.
Tot maintenant li a osté
Fors de la teste et esracié.
Lors a après .I. lac trenchié,
Dont sa ventaille estoit fremée.
La teste li a désarmée,
Et tint sor lui l'espée nue.
Li chevaliers ne se remue.
Messire Gauvains fierement
Le tient et cil mult durement
Crie « por Diu ! merci ! merci ! »
Gauvains respont : « A trop hardi
« Te tieng, quant oses demander
« Merci, que nus ne puet trover

« En toi, ja merci n'averas
« Par moi, car ne l'éusse pas
« De toi, se fuisses au desus. »
— « Ha ! fait icil qui faire plus
Ne puet ; Sire, por Diu ! merci ! »
— « Tu merci me quiers ? Or me di
« Que vausisses faire de moi,
« Se autresi com je tieng toi
« Me tenisses en ta baillie ? »
— « Sire, volés que je vos die ? »
— « Por ce l'demanc que vuel savoir ! »
— « Sire, ce saciés vos de voir
« Que je vos tranchasse la teste. »
— « Bien as denonchïé ta feste,
Fait Gauvains, et bien vos jugiés. »
— « Sire, ne puet estre noiés
« Cis voirs ; s'autre chose fesisse,
« Bien séussiés que je mentisse
« Et prisier m'en deusiés vos mains. »
— « Or me dites, fait dont Gauvains,
« Por quel raison avés trenchiées
« Les testes que avés fichiées
« Es pels de vostre hireçon ?
« Or me dites por quel raison
« Ceste costume est establie,
« Que tolés à tos cels la vie,
« Qui caiens vienent herbergier ?
« Dites le moi tost, sans targier. »

Récit du Noir Chevalier. Il a juré de combattre et de tuer tous les chevaliers qui entreront dans son château, jusqu'à ce qu'il ait rencontré Gauvain, qui l'a vaincu dans un tournoi et lui a enlevé le cœur de la dame de *Gautdestroit*.

« Sire, volentiers orendroit.
« La pucele de Gautdestroit
« Fist .i. tornoiement crier,
« Por ce que voloit esprover
« Qui miudres chevaliers serroit,
« Et au millor s'amor donroit.
« Plus bele dame ne fu née;
« S'est dame de ceste contrée.
« Mult est preus et cortoise et sage.
« Nis dame de si haut parage
« Ne sai je en nul liu ci entor.
« Je déusse tenir ma tor
« De li et tot mon iretage;
« Mais je ne vuel par mon outrage
« Connoistre ma terre de lé.
« Si ne cuic que nus ait amé
« Dame tant com je l'ai amée.
« Elle m'avoit s'amor donnée
« Por ma proueche et otroïe.
« Por li ai mainte chevauchie
« Piecha fait, et maint hardement.
« Je ving à cel tornoiement,
« Qui mult estoie redoutés.
« Tos li pules ert asanblés

« Près del grant bois et del menu,
« Et li recès à nos gens fu,
« Et li harnois et la mainsnie,
« Au Plaissié, lès la crois buissie,
« Entre le haut bois et le gué.
« Et la dame si ot levé
« Un eschafaut, en mi la place,
« Qu'ele voloit véir la chace
« De celui qui mius le feroit.
« Mainte pucele o li estoit
« Desus la bretesce montée.
« Onques n'i ot joste jostée
« Que les puceles ne visissent.
« La dame vaut qu'eles desissent
« Li quels emporteroit l'onnor,
« Lors commenchierent .i. estor
« Sos l'escafaut ù ele fu ;
« Là ot maint chevalier feru
« Grant cop de lance et de l'espée,
« Et mainte sele i ot tornée,
« Et maint chevalier trebuchié.
« Si ot perdu et gaaingnié
« Vaillant .m. mars en cel estor.
« Mervelles bien le fist cel jor
« Meraugis, cil de Porlesgués ;
« Il cacha nos gens dus qu'as gués ;
« Par force les ot enbussié.
« Je m'arestai lès .i. plaissié,
« En un vaucel, lès un lorier.
« Quant je vi que li chevalier



« En aloient fuiant au gué
« Et li lor estoient torsé
« De ço qu'il orent gaaingnié,
« Et je ving là ; ses atendié,
« Tant que sor moi furent venu.
« Là ot maint prodoume abatu
« Del sele et jus del destrier ;
« Là fis si bien que chevalier
« Ainc ne fist mius en nule place,
« Que cil qui orent fait la cace
« Et orent fait nos gens fuïr
« Et par force fait departir,
« Del gué tot desconfit ariere,
« Lors revinrent à ma baniere.
« Cil qui cachié furent avant
« Si revinrent ariès ferant.
« Tant qu'il vinrent à l'escafaut.
« Uns chevaliers, qui riens ne vaut,
« Revint de Portlegues en Gales,
« Et fu galois, si ot non Gales,
« Qui tenoit le tornoiement,
« Armés sor un cheval bauchent,
« S'en issi des rens por joster.
« Lors vinrent lors joste joster
« Li hiraut del tornoiement.
« Vers lui m'en ving isnelement
« Quanque li chevals puet aler.
« Tote ma gent fis asanbler ;
« Si me trais fors à une part
« Que les dames de l'estandart

« Véissent la joste ferir.
« Lors hurtames de grant aïr
« Cascuns le cheval ù il sist.
« Il n'i ot celui qui falist;
« Et il me feri à bandon
« De la lance, que li tronçon
« En volerent .v. toises haut;
« Et je li perchai le bliaut
« Et le hauberc qu'il ot vestu,
« Et se li fis l'acier tot nu
« Sentir et la banière el cors.
« Je l'enpains bien, si jetai fors
« De la sele et jus del destrier.
« A force pris le chevalier
« Et le cheval dont il chaï;
« Et cele cui j'amoie si,
« Qui ert montée en l'escafaut,
« Me cria .IIII. mos en haut,
« Que tos li mont le pot oïr :
« Pensés de durement ferir!
« Se venqués le tornoiement,
« M'amor vos otroi et présent
« Mon cors et quanque vos voudrois. »
« Puis je jostai cels quatre fois,
« Por soie amor de l'escafaut,
« Que je fis trebuchier el gaut
« .IIII. des chevauls, puis après
« Tant, que je ne trovoie mès
« Chevalier qui vausist joster.
« Lors commenchierent à crier



« Qui veut joster en cel estor?
« Ves ci venir .i. jostéor,
« De vers ces jens, qui vuet joster.
« Je vos sai bien celui nomer,
« Com il ot non et qui il fu :
« Ce fu Gauvains, li niés Artu,
« Fius le roi Lot de Leonois,
« Qui fu sor .i. cheval noirois,
« Por joster venus cele part;
« Et j'estoie sos l'estandart;
« Cele que j'amoie i estoit,
« Que tos li pules nos véoit
« Entre nos .ii. et esgardot.
« Onques ni ot parlé .i. mot.
« Ains hurta cascuns le destrier
« Et je feri le chevalier
« Desus son escu au lion,
« De la lance, que li tronçon
« En volerent aval la voie,
« Si que la baniere de soie
« Caï de sus le gaut foilli.
« Et cil Gauvains me feri si
« Grant cop, qu'il ne m'espargna pas,
« Qu'il me percha, en eslés pas,
« L'escu que j'oi au col pendu,
« Et le hauberc que j'oi vestu
« Me fist fausser et desmentir,
« Si qu'il me fist le fer sentir
« Un peu el pis et la baniere,
« M'abati jus en la poudriere,

« Qui grant estoit levée el gaut,
« Totes celes de l'escafaut
« Virent bien com je fui ferus.
« Si tost com je fui abatus,
« Si corut mesire Gauvains
« A l'escafaut. A ses .II. mains
« Tenait la dame soie guimple.
« La pucele cortoise et simple
« Jeta la guimple contreval.
« Icel Gauvains vint à cheval
« Sos l'escafaut, si le reçut.
« La dame, qui pas ne l'connut,
« Li escria, en audiance,
« Qu'ele li donnoit, par provance
« Que li cans ert par lui vencus ;
« Gardés vos et soiés mes drus,
« Car je vos doins tote m'amor.
« Et cil s'en partit de l'estor
« Sor son cheval tos eslaissiés,
« Tant qu'il entra ens es plaissiés
« Del haut bois de la crois boissie ;
« N'avoit o soi point de maisnie
« Icel Gauvains dont je vos di.
« Si ne sai quel part il guenchi
« N'en quel contrée il s'en ala :
« Mais la pucele conmanda
« A ses hommes c'on le presist ;
« N'i ot chelui qui mot desist,
« Ne qui vausist aler après,
« Et cil s'en ala tot en pès,



« Sor son cheval esperonnant;
« Et la pucele l'aime tant
« Si n'aime rien fors que celui,
« Et moi het et me fet anui,
« Et ne het rien tant conme moi,
« Et je l'aim trop, si le guerroi,
« Por ce que ne me daigne amer.
« Et cil que vos m'oés nonmer,
« Que on dist que Gauvain a non,
« Ne le prise mie .I. bouton,
« Ne ne l'aim puis icel jor.
« Ensi ai perdue s'amor,
« Car je l'aim plus que rien qui soit.
« Ele por rien ne m'ameroit,
« Ains ainme plus le chevalier,
« Qui ne le prise .I. sol denier,
« Que ne fait moi, ce sai je bien.
« Mais bien m'amast sor tote rien,
« Se j'éusse Gauvain ocis.
« Et il va par tot les païs
« Qui sont el mont querre aventure.
« Si ne hé nule créature,
« Com faic cel Gauvain que je di !
« Ne le connus onques, ne lui,
« Fors deseur son cheval armé,
« Au tornoiement sor le gué,
« Quant je chaï en la poudriere.
« Por ce que ne conois sa chiere,
« Oci tos cels que puis trover,
« Savoir se poroie assener

« Que je tenisse cel Gauvain,
« Ja ne morroit fors à ma main ;
« Qu'il ne me porroit escaper.
« Por ce faic à tos cels voler
« Les testes que je puis tenir,
« Savoir se porroie avenir
« Que péusse la soie avoir !
« Car lors sai je bien de fin voir
« Que la pucele m'ameroit :
« Si aroie le Gautdestroit,
« Et la contrée et le païs
« Si j'avoie Gauvain ocis !
« La verité vos ai contée.
« Merci ! sire, ostés vostre espée ! »

Gauvain, sans se faire connaître du Noir Chevalier, lui accorde la vie, lui fait jurer qu'il ne tuera plus personne, et reçoit de lui foi et hommage.

QUANT mesire Gauvains oï
Que cil lui crie si merci,
Et si le het si durement,
Esbahis est ; ne sait comment
Le laist, ne conment il l'ocie.
Grant pitié a quant il li crie
« Sire, por Diu ! merci ! merci ! »
Et se ne li a pas menti
Des dis qu'il li a demandés.
Un petitet s'est porpensés
Et dist qu'il ne l'ocira pas.
Si li demande en eslés pas



« Que ferés, se je vos lais vivre? »
Et cil li respont à delivre
Que paor a qu'il ne l'ocie :
« Biels sire, por Sainte Marie,
« Jamais ne serrai si vilains
« Con solec estre et si tenrains.
« Trestoute ma terre tenrai
« De vos, tant com je viverai;
« Que jamais en tot mon vivant,
« Se ce n'est sor moi desfendant,
« Honme qui vive n'ocirai.
« Tenés ma foi, je l'plevirai;
« S'il vos plaist fiance tenir,
« Grans biens vos en porra venir.
« De moi, si me vivre laissiés,
« Car se vos grant besoing aviés,
« U près de cest païs, u loig,
« Bien me poriés à cel besoig
« Et moi et tos les miens avoir,
« Se me le féissiés savoir.
« Merci! sire, prendés ma foi! »
Gauvains respont : « Et je l'otroi. »
Lors li a cis sa foi plevie,
Que jamais en tote sa vie
N'ert par lui cest consaus fausés.
Messire Gauvains s'est levés
De sor lui ù mult ot jéu,
Si a l'onmage recéu,
Que li chevaliers li a fet.
Et vallet salent plus de .VII,

Qui sont fors d'une cambre issu ;
A lor signor en sont venu
Et si le veulent desarmer.
« Fuiés, fait il, laissiés ester.
« Mais cel chevalier desarmés,
« Et si vos pri, se vos m'amés,
« Qu'il soit honnerés et servis ! »
Et cil ne le font pas envis
Ço que lor sire conmanda ;
Por lui servir s'agenoilla
Cascuns des vallès à la terre.
« Fuiés, fait il, car je vois querre
« Une aventure aillors qu'ici. »
— « Sire, fait il, votre merci.
« Vos pri que remanés hui mais ;
« Certes je ne querroie mais
« Que vos departissiés de moi,
« Ançois vauroie en bone foi
« Qu'aveuc moi fuissiés longement.
« S'il a chaens or et argent
« Ne rien el monde que vuelliés,
« Saciés mult volentiers l'auriés,
« Que que ce soit, sans contredit. »
Messire Gauvains li a dit :
« Vostre merci, mais c'est noiens
« De remanoir anuit caiens ;
« Que ne le feroie por rien.
« Verités est, je vo l'di bien
« Mult volentiers me herbergaisse ;
« Ja por ostel avant n'alaisse,



« Se je n'éusse grant ensoigne.
« Mais je vais en .i. besoigne
« Que je ne puis mettre en respit.
« Jamais ne dormîrai en lit
« Bon soume, ains l'aurai acevie. »
Et li Noirs Chevaliers li prie :
« Sire o moi huimais remanés. »
Il li respont : « Mais n'en parlés,
« Que je ne remanroie mie. »
—« J'irai o vos en conpaignie, »
Fait cil, qui bien set la forest,
« Se bon vos est et il vos plest,
« G'irai o vos ù vos irois. »
—« Je vuel bien que me convoiois,
« Une grant piece là avant. »
—« Sire, fait il, je le créant.
« Qu'il soit à vostre volenté ! »
A ses vallès a conmandé
Que li amainnent .i. destrier ;
Il li amainnent por l'estrier ;
Il est montés demaintenant
Et mesire Gauvains atant
A pris sa lance et son escu.
Fors de la sale sont issu
Par mi la porte, si s'en vont.
Tantost com il passée l'ont,
Si sont en la forest entré.
Andui se sont aceminé.

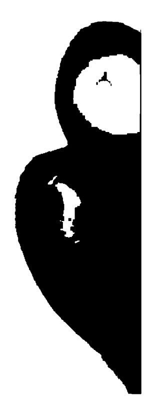
Gauvain quitte le château, avec le Noir Chevalier. Tous deux rencontrent des chasseurs envoyés par la dame de *Gautdestroit* à la poursuite d'un cerf blanc, appartenant au Noir Chevalier lui-même. Celui-ci veut les tuer. Gauvain l'en empêche.

Ensemble oirrent li chevalier,
Et ne fuient de chevauchier,
Par le forest, andui ensamble,
Tant qu'il s'arestent sous .i. tranble,
Por les chevals faire estaler.
Si ont oï .i. cor corner,
Que tot li bos en retenti.
« Oés vos ço que j'ai oï,
Fait Gauvains à sen conpaignon ?
—« Oïl, fait il, or nos taisson ;
« Car j'ai oï .i. chien glatir.
« Ja verrois gens par ci venir
« Je cuic que ce sont chacéor. »
Et c'estoient li venéor
A la dame del Gautdestroit,
Que le Noirs Chevaliers haoit,
Por ce que ne l'voloit amer.
Si avoit envoié vener,
Qu'ele vaut mangier venison.
Quatre furent à esperon ;
Ne fuient le jor de cacier
Le blanc cerf au Noir Chevalier,
Qui de sa cors estoit privés.
Et li cers ert ja si hastés



Que li cien li sont au costé.
Par dalès Gauvain sont passé
Et par dalès le chevalier.
Et quant cil voit son cerf cacier,
As venéors qui après vont
L'espée saisist par le pont ;
Si a le cheval eslaissié.
Au primerain éust trencié
Le cief, se mesire Gauvains
Li a dit : « Estes si vilains?
« Ja m'aviés vos afïé »
« Que jamais en tot vostre aé
« N'asaurïés nului avant ! »
— « Sire, c'est sor moi desfendant,
« Fait il, car li blans cers est miens.
« Si l'ocient, ce n'est pas biens;
« Bien sevent que je l'ai nori ! »
Que que cil parloient ensi,
Si con li a son vuel conté,
S'en sont li venéor passé.
Senpres orent le cerf ateint,
.IIII. furent, nus ne se faint
De ferir, tant qu'il l'ont ocis.
Issi ont cil le blanc cerf pris,
Qui estoit au Noir Chevalier.
Et quant il le vit depecier
A peu qu'il n'est del sens issus.
Puis a dit : « Sire, avés vos véus
« Cels qui ci ont mon cerf ocis?
« Certes je esragerai vis,

« Se je n'en vois prendre mes drois. »
Et Gauvains li dist : « Non ferois,
« Ja par nos n'auront se bien non.
« Se je séusse la raisson.
« Que éussiés le cerf norri,
« Il ne fust hui, je vos afi,
« Par els ocis, ains fust tos sains. »
Issi con mesire Gauvains
Parloit et li Noirs Chevaliers,
Cil l'oïrent, mais li plus fiers
Vausist estre cent liues loing,
Cel i ot qui vausist le puing
Avoir perdu, si fust aillors.
Il montent sur les cacéors ;
Par la forest fuiant s'en vont,
Le cerf laissent, grant paor ont
Del chevalier, qu'il nes ocie.
Et mesire Gauvains lor crie :
« Estés, signors, séur soiés
« N'aiés doute ; mar i fuiés,
« Car ja n'i aurés mal par nos. »
— « Sire, font il, bien veigniés vos ;
« Grant mestier nos avés éu ;
« Maint grant mal nos ot esméu
« Li Noirs Chevaliers qui nos het ;
« Par lui estiens desconfortés,
« Si qu'avienmes le cerf laissié.
« Car ça nos avoit envoié
« Madame le blanc cerf cacier,
« Venés vos o le chevalier ;



« Ele vos fera grant honnor;
« Nos vos en prions par amor
« Que vigniés reposer o li;
« Car maint preudome sont à li,
« A cui ele a bel ostel fait.
« La nuis aproche, li jors vait.
« Prendés l'ostel en bone foi.
« Ce vos loons. »—« Et je l'otroi,
Ce dist Gauvains ; si les mercie;
« J'irai en vostre compaignie
« A vostre dame herbergier. »
Puis a dit au noir chevalier,
Qui par le bos l'ot convoié :
« Sire, huimais prendés le congié;
« Car tart serra, je l'sai de voir,
« Quant serrés à vostre manoir.
« Bien veés que soleils s'abesse. »
Le chevalier de lui s'apresse;
A Dame Diu l'a commandé,
Ariere s'en est retorné.
Li Venéor grant joie font;
Le cerf ont torsé, si s'en vont.
De lor conpaignon sont mult lié.
Li troi ont le quart envoié
Al Gautdestroit, à la pucele,
Por li reconter la novele
Qu'il avoient le blanc cerf pris,
« Vos lui dirés, bials dols amis,
« Font cil à celui qui s'en vait,
« Laidement nos éust mesfait

« Li Noirs Chevaliers, qui y vint;
« Mais cil chevaliers le retint
« Qu'il nos éust tos destrenchiés. »
— « Je le dirai mult volentiers, »
Fait li valès, qui avant vait.
Atant s'enpart et si les laist
Et chevauce grant aléure,
Et cil le suivent l'anbléure,
Parmi le forest durement.
Et li vallès chevauce atant,
Tant con li chevals pot aler;
Ainc ne fina d'esperonner,
Devant ço qu'il vint au castel.
La dame voit le damoissel
Venir deseur le chacéor.
Quant le vit sol, si ot paor
Que ses venéors n'éust pris
Li Noirs Chevaliers et ocis.
Droit à la porte s'en avale;
Li sans li fuit, si devint pale
De la paor qu'elle en avoit.
Tantost con li vallès le voit,
Descent à pié; cele li crie :
« U est, ù est vo conpaignie? »
— « Dame, ci près; si avons pris
« Le cerf que nos avons tant dis
« Par le verte forest cachié!
« Mult sont vostre home travillié
« Que nos avons le blanc cerf pris.
« Faire en poés vostre devis.



« Mult avons fait bonne jornée ! »
La pucele est aséurée,
Quant a oï celui parler.
Puis après li va demander :
« Sont li venéor auques loig ? »
— « Dame, nenil, mais grant besoig
« D'aïde éussons puis éu,
« Se ce ne nos fust avenu,
« C'onques à nule gent n'avint ;
« Car li Noirs Chevaliers sorvint
« Droit là ù li blans cers fu pris.
« Se nos éust trestos ocis,
« Nen alissiens jamais avant,
« Quant Dius nos envoia garant
« D'un chevalier, qui o lui vint.
« A vive force le retint
« Qu'il nos éust tos decopés.
« Dame, la verité savés,
« Que jamais nos retornisson.
« Ja mar saurés gré, se lui non,
« Dou cerf, ne de vos venéors.
« Tant li proiames par amors
« Que il vient o nos herbergier,
« Onques plus vaillant chevalier
« Ne vi en cest siecle vivant. »
La dame respont maintenant :
« Je li ferai mult grant honnor ;
« Et se Diu plaist, le mien signor,
« En cui je crois, qui me forma,
« Icis chevaliers me dira

« Novelles, quant il venra ci,
« De Gauvain, mon très cier ami,
« Qu'il ne me vuelt venir véoir.
« E Dius ! aurai je ja pooir,
« Que ja de s'amor fuisse lie ? »

Description du château de Gautdestroit. La dame y tient en sa prison Gahariet, frère de Gauvain. Enumération des métiers qui sont en vigueur dans la ville et des marchandises qui s'y vendent.

La dame ot bien de sa maisnie,
En son castel, .xx. chevaliers ;
Si ot sergans et escuiers,
Dusqu'à .lx., en sa maisson ;
Et si avoit en sa prisson
Gahariet lonc tens tenu,
Qui estoit niés le roi Artu,
Et frères monsignor Gauvain.
Chevaliers ert bon de sa main,
Il n'ot millor en nul païs ;
A .i. tornoi fu icil pris ;
En prison fu mult longement.
La dame l'ot pris, o grant gent,
Et si l'avoit en prisson mis.
Mesire Gauvains l'avoit quis
Et demandé en mainte terre,
En Gales, et en Engleterre,
Et en Escoce, et en Illande ;
Il ne sot, n'en forest, n'en lande,
Castel, ù il ne l'éust quis.
En plus de .lx. païs



Le quist, ainc ne le pot trover.
Cele le faissoit bien garder,
Qui le tenoit de sa prisson.
Si vos dirai por quel raisson
Elle l'avoit enprisoné.
Il ert à la dame loé,
En droit consel, que le tenist,
Tant que la novele en venist
Monsignor Gauvain, que l'éust.
Ele cuidoit bien, s'il séust,
Qu'il i venist, sans remanoir.
Issi cuidoit son bon avoir
De lui par si faite manière.
Si tenoit .I. camberiere.
La demoissele à sa maisson,
Qui estoit née à Charlion,
En la maisson le roi Artu.
Maint jor avoit Gauvain véu,
Si l'connissoit come princier.
N'avoit en la cort chevalier,
Que cele ne conéust bien.
La pucele, por autre rien,
Ne le tenoit en sa maisson,
Fors cele pour ceste okisson :
S'aucuns chevaliers i venist
De la cort le roi, que desist
Conment se faissoit apeler.
Por ce les savoit tos nonmer,
Qu'ele ot esté entr' els norie.
La dame ne connissoit mie

Monsignor Gauvain qu'ele amot.
La demoisselle ot non Marot;
La sus en .I. cambre estoit.
La pucele del Gautdestroit.
A le camberiere apelée,
Si l'a isnelement mandée
Droit à la sale ensanble o sé.
As senescaus a conmandé
Que mult soit hastés li mangiers,
Que si tost con li chevaliers
Venra, qu'assissent au mangier
Et facent lor maisson joncier.
Del palais descent la pucele.
El bour aval vient la novele
Qu'il avoient le blanc cerf pris,
Se je la vile ne devis,
Riens ne vaut quanques j'ai conté.
Je vos di bien, par vérité,
Onques ne vi si bel castel.
Tos ert clos autor de quartel
Li bors aval jusqu'à la tor;
Si avoit fossés tot entor
Haut et roste, parfont et lés;
Assés i ot eve es fossés,
Qui tot entor les murs coroit.
Trois portes en la vile avoit
A tourelles et ars vautis.
Si avoit .I. pont tournéis,
A cascune porte levé,
Li pont estoient avalé



A grant caînes lancéices;
Portes i avoit coléices,
Qui estoient contremont levées.
Les rues estoient pavées
De pesans grès et de quartel
Del borc aval dusqu'al castel;
Sont atornées ricement.
Mais tot ce ne monte noient
As autres riceces qui sont.
Il n'a rice honme en tot le mont
C'on ne péust laiens trover;
Et se je fail au reconter,
Ne vos en devés mervillier,
Qu'il i a gens de maint mestier,
En la vile, qui ouvres font.
Li uns fait dras, li autres tont,
Li uns file, li autres traint,
Cil fait saullers et cil les paint,
Cil fait botes, et cil houssials;
Cil peletier batent lor pials,
Cil les keut et cil les estent,
Et cil les taille et cil les vent;
Cil fait lorains et cil estriers;
Asés i a de tos mestiers.
Li uns fait frains, li autres seles,
D'asur paintes, rices et beles,
Et li autre refont escus,
Lances taintes et fers molus
Font li autre menesterel.
Ja ne trovissiés, en ostel,

U ne trovissiés marceandisse.
Coutials i font de mainte guisse;
Et si trovast on, qui quesist,
Elmes fais et qui les forbist;
Cil fait haubers et cil espées,
Cauces de fer, mult bien ovrées
Véissiés as fenestres pendre.
Unques riens qui ne fust à vendre
Que on ne trovast en cel castel.
Fremauls, afices, et anel,
N'aumosnieres, ne dras de soie,
Pines d'ivoyre; qu'en diroie?
Nus ne puet la ricece dire.
Cil vent le poivre et cil la cire,
Cil vent le pois et cil comin,
Cil vent l'encens alexandrin,
Cius vent boites à ongement;
Tels se fait mire qui lor ment,
Et tels lor dist qu'il set fisique
Qu'il tient a saus plains de rausike;
Mais il lor fait por samers vendre.
Si fait as fauls de langue entendre,
Qu'il les garra de l'idropie;
Plains est cil de melancolie,
Qui parmires aus dents garir.
Mire sevent mult bien mentir.
Or vos dirai de cels qui ouvrent
Copes d'or et hanas d'argent
As provoires de ces mostiers.
Cil cange, cil est monniers,



Cil fait borses, et cil fait dés;
Cil fait orfrois, estrois et lés,
De pluissors guisses bons et bials;
Ces demoisseles font fresials,
Braiels, coroies, dras de soie.
Qui se tenist en mi la voie
Mervelles i véist le jor;
Maserins font cil tornéor,
Justes, baiuls et escueles;
Cil fait harpes, et cil vïeles,
Cil fait fleces, cil est arciers;
Cil taille dras, cil est cauciers;
Li uns vent pain, li autres vin;
Asés i a dès le matin
Dus qu'au soir oisials et poison;
Et car de porc et venisson
Trovast on en la bocerie.

Gauvain est reçu, sous le nom de Keus le sénéchal, dans le château de la dame de Gautdétroit. On l'a engagé à ne pas se faire connaître de cette dame, qui est son ennemie mortelle.

Or est raissons que je vos die
De Gauvain et des venéors
Qui vienent sor les cacéors,
Droit au castel, le cerf torsé.
Li borgois sont encontre alé,
Qui demandent qui l'a ataint;
Tuit i corent; nus n'i remaint,
Que il n'i aille sans ensoigne.
Si en laist cascuns sa besoigne,

Por véoir monsignor Gauvain.
Cevaucent borgois et vilain,
Et sont tuit en grand question,
Por savoir comment il a non.
Mais n'en sorent la verité ;
Ne cil ne l'orent demandé
Qui l'troverent en la forest.
Il cevaucent, sans nul arest,
Par les rues, droit au castel ;
Onques n'avoit véu tant bel
Mesires Gauvains en sa vie,
Ne vile, tant fust bien garnie,
Ne vit il onques, ne millor.
Il chevaucent droit à la tor
Parmi la ville contremont.
Droitement à la porte en vont
Del baille qui plus près estoit ;
Et la dame del Gautdestroit
Y ot sa mescine envoïe,
Qui bien connissoit la maisnie
De la table le roi Artu.
Devant la porte sont venu.
Atant se sont el baille mis
Et messire Gauvains son vis
Devant la porte a desarmé.
La pucele l'a encontré,
Qui ert à la porte venue.
Mesire Gauvains le salue,
Et ele lui delivrement,
Bien le connoist, certainement,

Set que c'est mesires Gauvains.
La pucele jete les mains
Si l'a saisi par son estreu :
« Sire, fait ele, por amor Deu !
« Arestés vos, parlés à moi.
« Bien vos connoi ; mervelles voi
« Que vos estes ici venus.
« Se poés estre conéus,
« Jamais ne tornerés ariere ! »
— « Comment, fait il, amie chiere,
« Sui je dont pris, dites le moi.
— « Je vos desisse bien por coi,
« Se je fuisse o vos à loissir,
« Sire, se ne volés morir
« Çaens ne vos nonmés vos mie !
— « Avoi ! fait il, ma douce amie,
« Onques mes nons ne fu celés.
« En liu ù me fust demandés ;
« Et se le coil, ert coardisse.
— « Je vos dirai bien en quel guisse,
« Fait cele, vos le celerés.
« G'irai, ançois que descendés,
« Rendre à ma dame ma raisson ;
« Dirai li que vos avés non
« Mesire Kex li senescals,
« Et mult estes preus et vasals.
« Au perron vos venra véoir
« Et je dirai, saciés de voir,
« Dans Kex, bien soiés vos venus !
« Quant cil nons serra entendus,

« Que vos serrés Kex apelés,
« Jà puis ne vos ert demandés.
« Mais gardés que vos respondés. »
— « Or soit issi com vos volés, »
Fait Gauvains à la canberiere.
Atant s'en vait errant ariere,
En la sale ù la dame estoit.
Quant la dame venir la voit,
Si s'est encontre li drechie,
Demanda li : « De quel maisnie
« Est cil que tu as là véu ?
« Est il des gens le roi Artu ? »
— « Oïl, ma dame, » cele dist.
— « Dis moi, fait ele, sans respit,
« Conment il se fait apeler ? »
— « Dame, je l'ai oï nonmer,
« A la cort, Ké le senescal. »
— « Connais le tu ? » — « Madame, oual :
« Bien sai que c'est mesire Kex. »
— « Li senescals n'est mie tex,
Fait la dame, ne si vaillans ;
« Car se cis ne vaussist .II. tans
« Que Ké, ançois s'osast crever
« L'un des iols, que le cief lever
« Par mal vers le Noir Chevalier,
« Ne cels que j'envoiai cacier
« Ne fuissent ja par lui rescous. »
— « Dame, por quoi le dites vous ?
« C'est Kex li senescals, por voir ;
« Venés la fors por lui véoir,

« Et si saurés bien se je ment.
« Certes mult ai le cuer dolent,
« Quant vos de rien me mescréés!
» Certes, dame, grant tort avés.
« Il a en Ké bon chevalier !
— « Voire, fait ele, del plaidier
« Et d'enprendre et de noient faire.
« Trop est s'espée de bon aire :
« Je ne cuic pas que ce soit il. »
— « Si est. » — Connois le tu? » — « oïl ;
« Grant pièce a que le connois bien.
« Or ne li dites nule rien,
« Car vos feriés grant mesprisson. »
Li vallès oï la tençon,
Qui ot aporté la novele;
« Dame, fait il, à la pucele,
« Qu'avés vos dit del chevalier ?
« Il ne vient pas à vos tenchier.
« Dame, abaissiés vostre raison.
« Vos feriés grant mesproïsson,
« Se ne li faites grant honor.
« Chevalier de si grant valor
« Ne cuic que onques mais véisse. »
— « Or ne sai je que je desisse,
« Fait la pucele, par ma foi !
« Fors seul itant com je mescroi
« Qu'il ait en Ké tant de bontés.
« Il est de tot le mont blamés;
« Mais je ne sais se c'est à tort.
« Or ai le corage trop fort

« Qui le blame et ne sai de quoi.
« Or m'en repenc, ce poisse moi
« De ce que je l'ai tant blamé.
« S'aucuns mencongiers m'a conté
« Qu'il ert en son païs mauvès;
« Et je vois que il est ci près
« Provés en grant chevalerie,
« Si n'est pas drois que j'en mesdie
« De lui, ançois m'en doi loer,
« Et se li doi guerredonner
« Le service que il m'a fait.
« Vilainne ere, se il s'en vait,
« Que ne li soit gueredonné. »
A ses homes a conmandé
Que il voissent encontre lui.
Lors s'en avalent anbedui
Jus, por véoir le chevalier,
Mesire Gauvains del destrier
Descent sor le mabre listé
Et la canbriere a crié :
« Bien viegne Kex li senescals !
— « Bele, Dius vos gart de tos mals, »
Fait Gauvains. Lors li vient tot droit
La pucele del Gautdestroit,
Qui l'conjoïst et qui l'salue.
« Dame bien soiés vos venue,
Dist Gauvains, Dius vos doinst honnor ! »
Lors parlerent li venéor,
Qui l'avoient trové el bois.
« Dame, font il, ço est acois



« Tos li miudres des chevaliers.
« Servir le devés volentiers ;
« Car grant mestier nos a éu. »
La pucele a bien entendu
Ce que li venéor ont dit.
Mais de tot ço li est petit ;
Ains li enquiert autre novele :
« Dans senescals, dist la pucele,
« Por la pité Diu, dites moi
« Est Gauvains à la cort le roi,
« Li miens amis que tant desir,
« Qui en vivant me fait morir ?
« Je l'aim et il ne m'aime mie !
« Or sui je trop loiaus amie
« Que j'am et ne sui pas amée.
« Lasse ! con sui mal éurée
« Orrai je ja de lui novele ? »
Il respondi à la pucele :
« Bien vos en sai novele dire. »
— « Comment, fait ele, bials dous sire,
« Est sains et haïtiés et vis ? »
— « Oïl, fait il, je vos plevis
« Qu'il est ausi sain con je sui.
« A la cort le roi ù je sui
« Le vi n'a pas .III. jors passé ;
« Il n'est pas de grignior aé,
« Ne graindres, ne plus gros de moi. »
— « Sire, est-il à la cort le roi ? »
— « Dame, ier je le vi à cort. »
Et la pucele li recort.

Por l'amor mon signor Gauvain
Le prent et si l'a par le main
Amont en la sale mené.
Si l'ont maintenant desarmé
Des beles armes qu'il avoit.
Et quant la pucele le voit
Sans armes et desafublé,
Un mantel li a aporté
Qui ert d'une porpre vermelle.
Mais nus hom ne vit sa parelle ;
Mult estoit rices li mantials.
Puis a dit à ses damoisials :
« Faites ses armes estorer,
« Et prendés garde del destrier
« Qu'il soit anuit bien establés. »
— « Dame si con vos conmandés,
Font cil, le ferons maintenant. »
Mesire Gauvains en estant
S'estut aveuc les chevaliers.
Bials ert et gens, plus estoit fiers,
Entre les autres, que lions.
Mult estoit bele sa façons.
Bials ert de jambes et de piés,
Bras ot gros et puings bien taillés ;
Et les iols vairs et le vis cler,
Com s'il fust fait por esgarder ;
Si estoit il mult bien ouvrés.
Assés fu de tos regardés,
Enmi la sale ù il estait.
La pucele envers lui se traist ;



Sel prent par le pan del mantel,
Et li dist : « Sire, mult m'est bel
« Que sains est mesire Gauvains. »
Il s'entreprisent par les mains.
Se li a dit : « Alons juer,
« Por atendre nostre souper.
« Tant qu'il soit près, puis mangèrons. »
— « Mult volentiers, fait cil, alons
« Là ù vaurés por nos esbatre. »
Des chevaliers ont mené quatre
Ensanble o eus de conpaignie.
La dame vait devant quis guie,
Et li chevaliers vont après,
Tot maintenant illueques près.

La dame de Gautdestroit explique comment elle veut se venger de Gauvain, qui a dédaigné son amour. Si jamais il vient dans son château, elle le tuera et se tuera après lui.

A la dame .i. huis desfremé
Et vait avant ; si sont entré
Par cel huis en .i. capele,
Qui mult estoit et rice et bele.
Rices ert li maistres autels.
Uns autres qui n'ert pas autels
Fu lès celui, de rice ator ;
Si estoit enclos tot entor,
Que nus hom ne l'pooit véoir,
Fors parmi .i. liu. Volés savoir
Le liu par ù on le véoit ?
Une fenestre i avoit

De bele asisse et entaillie,
Et si estoit mult bien taillie
Au soil, et quant il asanbloit
Al ciel, li pertrels resanbloit
Estre li traus d'un pellori.
Vos ne sorés, se ne le di,
Por coi la fenestre i fu faite.
La fenestre fu amont traite;
Elle coroit en havéure;
Par engien tient; conratéure
Descendoit qui l'engien gardoit,
Et quant il chaoit, si fremoit,
Dedens dui engien petitet,
Qui estoit fais com .i. loquet;
Et puis que fust aval colée,
Ne fust ele à force levée
Par .xx. honmes, sans depecier.
A l'engien .i. rasoirs d'acier;
A .i. caïne d'argent,
Y pendoit, qui si durement
Trençoit ço qu'on li metoit jus.
Devant l'autel ert un sarcus
De marbre, qui bien ert ouvrés ;
Il ne fust mie tels trovés,
En trestot le mont qui cercast,
Por voir nus hom ne l'i trovast
Ausi bel, ne si rice, à droit.
La pucele del Gautdestroit
A mis son cief à la fenestre;
Puis li a dit : « Ci a bel estre



« De cors sains et d'or et d'argent.
« Uns autels i est ricement
« Por Diu servir aparilliés ;
« Jamais, en liu ù vos alliés,
« Ne verrés si bel, ne si rice. »
— « Dame, voirs est, » cil li afice
Que onques mais si bel ne vit.
Il ne ment pas ains a voir dit,
Que il ert beaus et li cors saint,
Qui erent ens, erent ataint,
Desus l'autel encassés d'or.
Devant l'autel pendent .III. cor
D'ivoiere ; cascuns estoit plains
De basme. Mesire Gauvains
En senti la flairor defors.
Mult fu bons éurés li cors,
Qui là péust estre à sejor.
Mult par sentoient bonne odor
Li cors saint, qui dedens estoient.
Cil qui erent dedens sentoient
La bonne odor qui lor plaissoit.
Li lius ù li autels estoit,
Estoit plus bials que flors de lis.
C'estoit .I. petis paradis,
Que la pucele i avoit fait.
Maintenant a son cief fors trait
De la fenestre ù ele estoit.
— « Dans senescaus, qui ce ne voit
Fait la pucele, il ne voit rien. »
— « Dame, fait il, ce voi je bien

« Qu'il est ricement atornés. »
— « Non faites, mais or i gardés ;
« Si verrés bials atornemens. »
Lors dist souef entre ses dens :
« Ja ne quesist dedens veoir. »
« Dame, fait il, saciés de voir,
« Si garderai, puisqu'il vos plaist. »
La pucele ariere se traist
Qui estoit devant la fenestre.
Mesire Gauvains son brac destre
A mis avant et son cief ens.
Lors vit les bials atornemens
Et les cors sains et les tresors ;
Et li flairons li entre el cors,
Si bonne que mult li plaissoit.
Tot esgarde Gauvains et voit
L'atornement et la ricece.
Mais ne li sanbla pas perece
Quant il a lès lui esgardé,
Que il n'ait tost son cief osté
De la fenestre et à lui trait.
Ce dist Gauvains : « Bien l'avés fait
« Aparillier et ricement ;
« Si biaus est que ne sai comment
« Nus péust faire plus bel liu ;
« Que tote la ricece Diu
« Avés ci dedens amassée.
« De tot l'avoir d'une contrée
« Ne serroit cis lius conpassés. »
— « Sire, se vos estoit contés



« Li contes por coi le fis faire,
« Mult vos porroit li contes plaire,
« Por conter à la cort le roi. »
Il li a dit : « Contés le moi.
« Certes ge l'conterai à cort. »
Cel cosse ora, ains qu'il sen tort,
Qu'il vauroit estre en Alemaigne,
Ainçois que li contes remaigne,
Por coi li lius fu conmenchiés,
En sera il forment iriés.
« — Sire, or oés por coi le fis.
« J'avoie tot mon penser mis
« En monsignor Gauvain amer,
« Qui s'amor me fait conperer ;
« Et je l'amai trop outréement.
« Il venqui .i. tornoiement
« Au Gué d'aventures pieça.
« D'ilueques mut, qu'il enporta
« M'amor, que je li otriai.
« Le fis crier et l'conmandai,
« Et envoiai chevaliers querre :
« Ce fis savoir en mainte terre
« Qu'il venissent tuit au tornoi ;
« Et dis que cil aurait de moi
« M'amor, qui le tornoi vaintroit ;
« Ensi que il m'esposseroit
« Et en feroit tot son plaissir.
« Maint bon chevalier vi férir
« Au tornoi, por m'amor conquerre,
« Et maint en vi gesir à terre.

« Maint bel cop i ot fait le jor
« Gauvains, qui enporta m'amor ;
« Il venqui tot au deherain.
« Nus ne duroit contre sa main ;
« Il les faisoit tos trebucier.
« Il josta au Noir Chevalier
« Qui tot avoit le pris éu ;
« Mais il l'ot senpres abatu
« De son ceval à terre jus.
« Puis n'i ot el qui jotast plus ;
« Ains laissierent tuit le tornoi.
« Mesire Gauvains vint par moi
« Sos l'eschafaut, ù je estoie ;
« Vérités est que je tenoie
« Une guimple, si li donnai.
« Par trois foies si li criai
« Que c'ert signes de druerie !
« Mult est plains de grant vilonnie,
« Quant il de m'amor ot le don,
« Que puis ne vint en ma maisson,
« Por demander et por enquerre
« Qui j'estoie et de quel terre !
« Je cuic qu'il ait honte de moi !
« Mais s'il ert fius au plus haut roi,
« Que on péust el mont trover,
« Ne déust il pas refuser
« M'amor, s'il le péust avoir.
« Je sui rice de grant avoir,
« Asés bele, asés gentuis feme ;
« Mais nus, ne chevaliers, ne dame,



« Ne se doit por lui sol loer.
« Sire, entendés ; je vuel conter
« Por coi je fis cest sarcu faire.
« La verité vos vuel retraire.
« Se je tenoie Gauvain ci,
« Ja mettroie en cest pellori
« Sa teste, là ù fu la vostre,
« Ja ne diroit plus patrenostre,
« Por s'ame, quant d'ici istroit ;
« Que tantost com il i serroit,
« Si ferroie ceste fenestre. »
La dame lieve sa main destre,
.I. poi le fiert, plus n'i areste.
Tantost descent conme arbaleste
Si ferme come seréure.
Mult séust de desferméure
Qui péust puis le desfremer,
Sans l'engien maumetre et quasser.
« Se sa teste ert en cel broion,
« Ja n'en prendoie raençon ;
« De lui issi me vengeroie,
« Que la teste li trenceroie.
« Quant mors serroit, sans demourance,
« Feroie de moi tel vengance,
« Que je m'ociroie apres lui.
« Quant mort seriesmes anbedui,
« En cest sarcu seriesmes mis,
« Bouce à bouce et vis à vis,
« Issi me feroit conpaignie
« Mort, quant il ne l'vuet faire en vie !

« Por autre rien je ne fis faire
« Cest sarcu, fors por ceste afaire. »

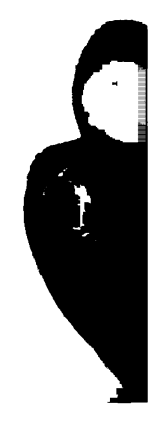
La dame de Gautdestroit explique pourquoi elle retient en prison le frère de Gauvain, Gabariet, qu'elle fait chaque jour battre de verges. Gauvain cache la douleur qu'il éprouve, et la dame de Gautdestroit croit toujours avoir affaire à Keus le sénéchal.

QUANT Gauvains l'ot, la color mue;
Mult bien s'en fust apercéue
Cele, se l'éust esgardé.
Mais bien s'en est garde donné,
De ce que il a eu paor,
Il ne méist, por .I. tor,
Son cief en la fenestre ariere.
Puis li a dit : « En tel maniere
« D'amor n'oï en nule terre :
« Qui or feroit cerkier et querre,
« Par totes les contrées Diu,
« Ne cuic qu'il trovast en nul liu
« Nule dame qui si amast.
« Saciés de voir c'or ne me hast
« De votre amor, ne tant ne quant,
« Je ne vuel pas que m'amés tant,
« Por recevoir tels drueries.
« Il n'est gaires de tels amies
« Qui ome aiment en tel maniere.
« Bien se doit Gauvains traire ariere
« De vos et fuïr vostre amor.
« Mult li ferïés grant dolor



« Soufrir, s'il ert ci en present.
« Mais s'il faissoit outréement
« Vostre bon, auroit il merci ?
— « Nenil, certes, je vos afi
« Que je ne l'kerroie de rien.
« S'il estoit ci, ce sai je bien
« Qu'il feroit ço que je vauroie ;
« Mais li hom qui s'amor otroie
« Par force, n'aime pas de cuer.
« Ce ne porroit estre à nul fuer.
« Cest estample ont oï pluissor
« Que force n'est mie à amor ;
« A force ne puet nus amer,
« Ne force ne puet mie oster
« Le cuer qui vait là ù il veut,
« Ce méisme dont il se deut.
« Se Gauvains m'avoit esposée,
« Demain en .i. autre contrée
« Iroit chevaleries querre ;
« Si troveroit, en .i. terre,
« La fille d'un conte u d'un roi,
« Qui serroit plus bele de moi ;
« Por l'amor de li me harroit.
« Tantost li mals me reprendroit,
« Qui or me tient trestos dervés.
« Jà de cest mal n'arai je més.
« Se Dius donne que je le tiengne,
« La male deshonors m'aviengne,
« Se ne li faic tel conpaignie
« Que nus amans n'aura envie

« De cel compagnie mener.
« Je faic Gahariet garder
« En ma prisson, por soie amor.
« Puis qu'il i vint, n'escapa jor,
« Un seul jors, qu'il ne fust batus
« De corgies noées nus;
« Ne ja .I. sol jor n'en faura.
« Mervelle est que Gauvains ne l'a
« Aucun chevalier oï dire,
« Que je faic issi grief martire
« A son frère, por lui avoir.
« Venés Gahariet véoir
« En .I. cartre ù il est ça.
« Je ne sai s'il vos conuistra,
« Vos ne conuistriés mie lui !
« Puis cele eure que née fui,
« Ne vi mais rien issi cangié.
« En cent lius a le car trenchié.
« Le vis a plus gaune que chire.
« Nus ne l'voit qui ce poroit dire
« Le mal, ne le honte qu'il a.
« Ne but de vin, ne ne manga,
« Plus a d'un an, car ne poisson. »
Quant Gauvains entent la prisson
Son frère, à poi n'est esragiés.
Mult fu dolans, mult fu iriés,
Et liés de ce qu'il estoit vis.
Car il l'avoit en maint liu quis;
Onques n'en ot oï novele.
Puis a dit à la damoissele :



« Dame, à tort sofre tel mesaisse.
« Je ne sai de voir qu'il fust aisse,
« Se amissiés d'amor loial,
« Quel honte, quel paine, quel mal
« A deservi, ne quel anui.
« Ja voir ne déussiés cestui
« Por Gauvain faire à honte vivre.
« Se me le rendïés delivre,
« En ma baillie, vif et sain,
« Et lui et son frere Gauvain
« Prendoie ci dus qu'à .II. mois.
« Et vos queriés chevaliers .III.,
« Les millors que porés trover ;
« Et se li troi puent mater
« Les .II. et par force conquerre
« Ja plus ne vos vauroie querre. »
Fait la dame : « Se Dius me haut,
« Cou est .I. dis que riens ne vaut :
« C'or jà ne m'en descarcerai
« De cestui, tant que j'averai
« Mon signor Gauvain en prison.
« A doloreusse raençon
« Le mettroie, s'il estoit ci ! »
Mesire Gauvains d'aler i
N'a talent, que cil ne l'connoisse,
U qu'il ne die par angoisse
Cose qui face apercevoir.
« Venés Kahariet véoir, »
Fait la dame, qui mult le haste.
— « Dame, ce serroit painne gaste,

Ce dist Gauvains : « Se j'y aloie ;
« Quant je mestier ne li auroie,
« Por nule rien que je fesisse ;
« Je ne sai que je là quesisse ;
« Je me travelleroie en vaiu. »
— « Or laissons dusques à demain. »
Dist la damoisselle, à itant,
« Vos le verrés mener batant
« Demain, ains que vos en aillïés. »
— « Li mangiers est aparilliés, »
Dame, dient li chevalier.
Lors s'en avalent por mangier
De la capele jus aval.
A nule rice feste anual,
D'Asension ne de Nouel,
Ne péust on plus rice ostel
Faire en la cort le roi Artu,
Que cil à la pucele fu.
A plenté mangierent et burent.
Mais de tos les mès qui i furent
Ne vauroie conte tenir.
Mon signor Gauvain fait servir
La pucele, plus bel c'on puet.
A monsignor Gauvain estuet
Plus joie et plus deduit mener
Que en son cuer ne puist trover.
La pucele bel se deduit,
Et mesire Gauvains et tuit
Rient et juent sor la table.
Mais ce n'ert pas de cuer estable

Que mesire Gauvains s'envoisse :
Car de Gahariet li poisse
Qu'il sait bien qu'il est en prisson
Et ne puet avoir raençon.
Il est par dedens coreciés
Et par de fors est envoissiés.
Il se deduist, por decevoir
Ses anemis, qu'il set de voir
Que volentiers se gaberoient
De son courouc, s'il le savoient ;
Et seroient lié de sa honte,
S'il savoient à quoi ce monte.
Tel qui dient qu'il l'ont mult cier
Feroient son mal enpirier.
Se mesire Gauvains cuidast
Que ses courous apetissast,
Il laissast son deduit ester.
Mais tot péust ses mals monter,
Si n'estoit preus, li dǫls à faire.
Quant tens fu, font les napes traire ;
Ostel orent mult envoissié ;
Li chevaliers se sont drecié
Et les dames, en lor estant.
Si vont par la sale envoissant
Et parloient de lor deduit.
Grant fu la noisse et grant le bruit,
Et la pucelle s'en issi.

Au point du jour, Gauvain se sauve du château, après avoir délivré son frère Gahariet. Ils arrivent tous deux au château du Noir Chevalier.

ICELE Maros que je di,
Qui connut monsignor Gauvain,
Le prent et mainne par la main
A une fenestre, à consel.
Se dist : « Sire mult m'esmervel
« Comment poés estre haitiés ! »
— « Bele, fait il, ne sui pas liés ;
« Mais itels est ore li tens
« Que vos mostre ço que je pens. »
— « Sire, fait ele, je m'enfuirai
« Demain, ja plus n'i atendrai.
« Por vos seroie je destruite.
« Mius me vient il metre à la fuite,
« Que por mon fait et por mon dit
« Éussé je honte ne despit,
« Dont je vos péusse garder.
« Mai or n'i a que d'enpenser
« Conment vos partirés de ci. »
— « Damoissele, votre merci.
« Verités est, tant m'avés fait,
« Sos ciel n'a terre que Dius ait,
« Ne liu, ù je jamais vos truisse,
« Por ce que je servir vos puisse,
« Que li guerdons ne soit rendus.
« De mon frere qui est perdus



« Me poisse et mult me sui irriés. »
— « Sire, fait ele, se n'estiés
« Perecous, nos l'arïens bien. »
— « Comment, fait il, sous ciel n'a rien
« Que je ne face outréement. »
— « Donques vos dirai je conment
« Vos l'enmenrés fors de prisson.
« Par cel gardin, sous cel doignon,
« Jusqu'à ces portes là avant,
« Le menront le matin batant
« Troi Pautonnier, ançois que prime.
« Prendés bon cuer en vos méisme.
« Bon matin soit pris herbergiés ;
« Quant serés un poi esloingiés
« De la vile, si retornés
« A cele bare que véés,
« Et je le lairai desfremée.
« Quant arés la bare passée,
« Si vos destornés de la voie,
« Vers cele forest qui onbroie,
« Vos enbuissiés tot à cheval.
« Quant vos venrés venir aval
« Cels qui vostre frere menront,
« Si n'aiés pas le cuer parfont,
« Mais laissiés le cheval aler.
« Faites as Pautonniers voler
« Les testes, se les consivés ;
« Vostre frere est si enpensés,
« Il ne puet sor les piés ester.
« Faites le devant vos monter

« Si l'enportés grant aléure ;
« El j'irai querre m'aventure,
« Si m'en fuirai demain ains jor ;
« Car ci n'a plus de mon retor. »
— « Bele, fait il, vostre merci.
« Consillié m'avés ; je vos pri
« Qu'en Bretaigne viegniés o moi.
« Certes se jamais je vos voi,
« Je serai mauvais et faillis
« Se cis services n'ert meris. »
Atant la pucele le laist,
Et mesire Gauvains s'en vaist
As chevaliers et as puceles,
Qui parloient de lor noveles.
Lor s'asisent et si parlerent
Tant que le vin lor aporterent
Cil qui servent de cel mestier,
Tant qu'il fu eure de coucier.
En .i. lit bien aparillié
Ont monsignor Gauvain coucié ;
Tuit sont coucié et endormi.
Quant mesire Gauvains oï
La gaite qui le jor corna,
Si se vesti et s'esvilla.
Li vallet qui ses armes orent ;
Et cil qui ançois lever porent
Queurent candolles alumer ;
Puis salirent à lui armer
Cil qui i porent avenir.
Lors fisent son cheval venir,



Tantost com il l'ot conmandé.
Un cort mantel a afublé.
La dame qui se fu vestue
Devant le lit en est venue
U mesire Gauvains s'armot
Ele li dist au primier mot :
« Sire, bons jors vos soit donés.
« Que dont qu'estes si tost levés ?
— « Dame, issi me le covient faire. »
— « Sire, se il vos péust plaire,
« Mult amaisse vostre sejor
« A avoir seulement cest jor.
« Se vos plaissoit bien ferïés. »
— « Dame, fait il, se savïés
« Quelle aventure je vais querre,
« Jà ne me deverïés querre
« De sejorner en cest païs. »
Il a l'estrier ens el pié mis
Et prent à la dame congié.
Cele li a mult encarcié
Paroles, salus qu'ele mande
A celui que ele conmande.
Il s'en est partis erranment.
Vers .I. posterne descent,
Qui troi sergant li vont ouvrir.
Il ne vaut par la vile issir,
Por ce que par là est venus.
Quant il fu de la vile issus,
Ci com Marot li ot apris,
Puis a .I. petit sentier pris,

S'entra par la porte el jardin,
Si s'enbusca tot le matin,
Tant que li solaus fu levés.
Illueques est tant demorés
Qu'il vit les Pautonniers levés.
Et son frere debattre asés
De corgies par mi le dos,
Si que li neu croissent as os,
Qu'il n'a fors les os et le cuer
Et crie : « Je muer ! je muer !
« Mors ù es tu ? Vien, si m'oci ! »
  Quant mesire Gauvains l'oï,
Si laist cheval contr'els aler.
Ja lor ferra chier conperer
Le mal que font son frere et fait.
Vers .i. des Pautonniers se trait ;
Le cief en prent, si l'a ocis ;
De l'autre prent, ce m'est à vis,
L'espaule atot le bras senestre ;
Et à l'autre cop le puing destre.
Issi sont tuit troi meshaignié.
Fuiant s'en vont, si ont laissié
Gahariet : Gauvains le prent,
Si l'a monté isnelement
Desus le col de son cheval.
Ains qu'il partissent de l'estal,
S'est .i. des ribaus escriés :
« Qui estes vos ? Car vos només ? »
Quant il oï son non requerre
Si dist : « On m'apele en ma terre



« Gauvain : niés sui le roi Artu ! »
Tantost con cil l'a entendu,
Si s'escria : « Traï nos a
« Mesire Gauvains, qui s'en va !
« Son frere enporte ! » et li cri lieve,
A poi que la dame n'en crieve,
Qui vient au cri tote esfréée.
Tantot com cil l'a encontrée,
Si s'escrie : « Malement vait !
« Car mesire Gauvains s'en vait
« Et son frère nos a tolu :
« Véés le là. » Quant l'a véu,
Si corut à la canbre ariere,
Et vait querre la canberiere.
Mais c'est noient, n'i estoit mie !
Mult fu dolente, lors s'escrie
As chevaliers : « Montés, montés ! »
Maintenant fu .I. cors sonnés,
Qui estoit amont en la tor ;
Et cil qui furent plus signor,
Qui orent la vile à garder,
Ont fait la conmune sonner.
Et li chevalier sont armé,
Sergant armé et désarmé,
Et li fil as rices borgois,
Cil qui porront avoir harnois,
Issent et poingnent qui ains, ains.
Li jor i ot chevals estains
Por monsignor Gauvain cacier.
Ains qu'il se puist el bos ficier,

Les voit il del castel issir.
Lors fait ses esperons sentir
Al Gringalet, qui tost l'enporte.
Et cil issent parmi la porte,
Après lui droit à la forest.
Et mesire Gauvains se trest,
Au plus tost qu'il puet chevaucier,
Vers l'ostel au Noir Chevalier,
U il ot autrefois esté.
Et cil orent si près hasté
Qu'il li crièrent plus de dis :
« Sire Gauvains, vos estes pris !
« Mar i fuiés, riens ne vos vaut ! »
Et il s'en vait parmi le gaut,
Droit au castel, grant aléure.
Si a trové par aventure
La porte ouverte, et desfremés
Fu li pons ; si est ens entrés.
Lors descent, son frère met jus ;
A la corde traist le pont sus.
Par tel aïr lieve le pont,
Qu'à .i. plance contremont
Hurte li pons et li cols sonne,
Que tos li castels en resonne.

Le Noir Chevalier reçoit Gauvain. Bientôt les gens de la dame de Gautdétroit viennent les assiéger.

Li Noirs Chevaliers l'a oï.
Atant sont si honme sailli



Tuit ensanble fors de la tor
Et virent cels qui sont entor,
Et monsignor Gauvain dedens.
Lors se crient : « Ça, bons sergens,
« As armes ! que tuit soumes pris ! »
Li Noirs Chevaliers qui souspris
Cuide estre, est de la vile issus
Et est à la porte venus
Que mesire Gauvains fremoit.
Li chevaliers qui rien n'amoit
Fors la pucele, l'a véu
Et as armes reconnéu.
Il li dist : « Sire bien viengniés ! »
Et mesire Gauvains fu liés
Quant le voit, si l'salua ;
Et li Noirs Chevaliers parla,
Qui fu angoissous et hastis.
« Biaus sire, fait-il, moult mespris,
« Devant ier, quant vostre hom fui.
« Que je de tant ne vos conui,
« Que je séusse vostre non ;
« Folie fis et mesprisson,
« Mais que je lors ne l'demandai.
« Or le me dites, si l'saurai. »
Quant mesire Gauvains l'entent
Qu'il cuide et croit certainnement
Qu'il ne het home, se lui non,
Et si ne veut celer son non,
Si cuide avoir povre desfense,
Qu'il set et croit, si comme il pense,

Si com il en dist la novele,
Qu'il n'aime rien fors la pucele,
Quant il refu en sa maison,
Si ne lui vaut celer son non.
« Sire, Gauvains sui apelés.
« Onques mes nons ne fu celés.
« N'onques ne di, à mon vivant,
« Se Dame Dius me fu avant. »
Quant li Noirs Chevaliers l'oï
De fine angoisse tressailli.
Vers lui se traist isnelement
Et dist : « Saciés certainnement,
« Onques à nule créature
« N'avint mais si bele aventure
« Conme à moi, quant estes Gauvain ;
« Je sui, de ce soiés certains,
« Liés et joians, si doi-je estre
« Car des chevaliers sui je mestre. »
Puis dist Gauvains tot maintenant :
« N'aiés mie fel mautalens
« Vers moi, mais portés moi honnor.
« S'en vos a raisson et amor,
« Vos me sauverés, se poés,
« Et s'il vos plaist, si me contés,
« Conme avint de vostre aventure. »
Et cil li respont à droiture :
— « Ja li voirs ne vos ert celés.
« Puis que je fui de vos tornés
« Del bos, ci je me departi,
« Nule cose en terre ne vi



« Qui me péust esléécier.
« Je cuidai que par chevalier
« Pior de vos fuisse conquis.
« Por vos ne per je pas mon pris :
« Vos estes li miudres qu'on nome.
« Se tos li mons ert comme .i. honme
« Contre vos asanblés là fors,
« N'arés vos garde, sans mon cors,
« Tant que je vos puisse sauver.
« Vos poés caens conmander
« Et faire quanques vos vaurés. »
— « Sire, ançois vuel que me dirés
« Vostre non, car je l'vuel savoir. »
— « On m'apele MADUC LE NOIR.
« Maduc le noir? » — Ensi ai non.
« Onques ne l'séustes ? » — « Je, non,
« Et se l'voloie mult savoir.
— « Dites moi, si fetes savoir
« Sans riens taire, hardiement,
« Vostre besoigne. Et ceste gent
« Que quierent il ? por coi vos cacent ?
« Ne doutés ço que il vos facent,
« Vos estes ci à sauveté.
« Dont avés vos ci aporté
« Cest chevalier que je ci voi ?
« Est il navrés ? » — « Oïl, par foi !
« Navrés est dolorossement ;
« Car il a plaies plus de cent,
« Dont li nerf perent par defors.
« Ainc ne véistes humain cors.

— « Et qui est dont ? dites le moi. »
Gauvains respont : « Et je l'otroi.
« C'est mes frères, qui en prisson
« A esté ; par grant mesproisson
« Li a fait la pucele honte. »
Lors li raconta tot le conte,
Issi com je vos ai conté.
Mais ja li conte reconté
N'ierent escouté volentiers.
Sus el castel ot chevaliers
Bien dusqu'à .xx., u plus sergans.
Li chevaliers qui fu vaillans
Fist ses gens vers les murs aler ;
Qui les i véist atorner
Les armes, por lor cors desfendre,
Il desist qu'il déussent fendre
Un ost, ançois qu'il fuissent pris.
Ierent tos agus et espris
De hardement trestuit ensanble.
Et la grans gens defors asanble,
Qui s'avironne tot autor.
Et cil qui furent en la tor
Lievent lor engiens et atornent.
Ainçois que cil defors retornent,
I aura traist et asailli.
Car cil qui vienent sont sailli
Es fossés, conmencent l'asaut.
Atant mesire Gauvains saut
La ù vit l'asaut comenchié.
Asés i ot trait et lancié.



Quant la dame del Gautdestreit
Vint là ù ses gens asaloit,
Si commanda que nus ne fust
Qui asalist dusqu'ele éust
Au chevalier dedens parlé.
Lors cil de l'ost ont apelé
Le Noir Chevalier, et il vint.
Il et si home plus de xx
Sont as murs venu, por savoir
Que la dame voloit avoir
Del suen, et por coi l'a asis.
Et ele vint, si a requis
Se li a dit et conjuré,
Comme son honme et son juré,
Que monsignor Gauvain li rende,
Et s'il fait tant qu'il le desfende,
Et se à force se font prendre,
Ele les fera andeus pendre.
Et li chevaliers li a dit :
« Ja, dame Dius jor ne m'aït,
« Se ja par moi vos est rendus
« Trop aurïés rices pendus.
« Se vos nos pendïés ensanble.
« Certes, folie me resanble
« Et outrages que vos me dites ! »
Ele respont : « Se l'contredites,
« Et vos ne l'me rendés delivre,
« Jamais nul jor que j'aie à vivre,
« Ne me movrai de ci entor,
« Devant que j'aie vostre tor ! »

Li Noir Chevaliers li respont,
Qui à un sol mot li espont,
Que trestos son pooir en face.
« Se je voie Diu en la face,
Fait li chevaliers, bien saciés
« J'aurai ançois les iols saciés
« Que vers lui face traïsson.
« Il est fors de vostre maisson;
« Ja par mon cief ne l'vos rendrai. »
Ele respont : « Et je l'prendrai
« A vive force encore anuit. »
— « Je cuic, ançois qu'il vos anuit,
Fait li chevaliers, par mon cief,
« Je ne suî pas à tel meschief. »
Atant la pucele s'en part
Et vait garder par de quel part
Ele fra ses gens asalir.
Esgarder vont et por véir
Quel part li murs estoit mains fors.
Trois des quarrials d'un contrefors
Virent desjointiés et quassés,
A poi que li murs n'ert verssés ;
Et les fossés erent si plain
C'on péust venir tot de plain,
Lance levée, d'usqu'al mur.
N'ot tant de faible en tot le mur.
La pucele vit le mur bas
Et decaant et foible et quas.
Si fist ses gens loger devant
Et dist qu'ele asaura avant



Là ù li murs furent quassé.
Environ li sont amassé
Tot li haut honme et li baron
Que orent esté environ,
Et dient tuit à .I. acort :
« Dame ci sont li mur mains fort. »
Lors dist la dame : « Conmandés
« Que l'ariere bans soit mandés
« Et criés par tote la terre. »
La dame ot bien en Engleterre
La tierce part en son demainne.
Ses gens menent, et on amainne
Ses mangonnials et ses perieres ;
Par tot et devant et derieres
Se sont à la réonde asis ;
Par tant les cuident avoir pris.
Une periere i ont drecie,
Qui por jeter fu adrecie
La ù li murs estoit crevés.
.II. mangounials orent levés,
Devant .I. poncel tornéis,
Por depecier .I. hordéis,
Que cil dedens ont contrefait.
Un castelet ont contrefait,
Qui bien ot .x. toisses de haut.
Sus le castel, en l'escafaut,
Ot mis la dame ses arciers ;
Lancéors et arbalestiers
Y ot por cels dedens grever.
Tos les engiens fisent lever ;

Mais ains i orent .v. jors mis.
Quant li engien furent asis,
Si commencent à asalir.
Qui donc véist sergans salir,
S'esmovoir parmi cele ost,
Ne quident pas que nus lor ost
Le castel par force tenir.
Quant la dame les vit venir
Se fesist bien lui a sanblé.
Et quant il furent asanblé
Au mur vienent et si asaillent.
Et cil qui furent dedens saillent
Encontre els au palestéis.
Lors conmence li jetéis
De cels dedens et cels de fors.
Et mesire Gauvains fu lors
Montés as murs por les desfendre.
Cil dehors fisent caines tendre
Et font eskieles, por monter,
Droit as murs les font aporter.
Si sont en contremont drecies
Et lor perieres adrecies
Et lor mangounialx font jeter.
Lors véissiés pieres fonder
Et asaillir mult aigrement.
Et cil dedens hardiement
Se desfendent à lor crenials
Et jetent pieres et quarrials
Et carbons caus et eve caude,
Qui cels defors art et escaude.

Cascuns por soi bien se desfent.
Une partie de la gent
Defors as eskieles vont sus,
Et cil dedens les boutent jus,
Qui par prohece se desfendent.
Mult en ocient et craventent,
Par là ù il les consivoient,
Aval le fossé les envoient
L'un sor l'autre, par vive force.
Mult covient avoir dure escorce
Que n'a le cuer frait et fendu.
Bien se sont le jor desfendu.
Ainc par els gaires ne perdirent,
Hardiement les atendirent,
Et cil les ont bien asalis.
Au soir, quant li jors fu salis,
Qu'il furent las et la nuis vint,
Vinrent li mineur plus de .xx.,
As fossés, por le mur percier,
As bordons et as pius d'acier.
Si sont del mur mult aprocié,
Qu'il l'ont en pluisors lius blecié
Et esfondré. Icele nuit
Qui qu'il en poist, ne qui c'anuit,
Trois toisses en ont abatu.
Asés se furent conbatu
Cil dedens; mais riens ne lor vaut;
Car desfense vers tel asaut
N'est preus de traire et de jeter.
Cil dedens corrent aporter

Trois grans estels au rolléis ;
Si en fisent .I. hordéis,
Là ù li murs estoit quassés.
Mult en i aura de versés,
Ains que par illuec soient pris.
Cil dedens, qui sont de grant pris.
Sont cele part venu à pié.
Mesire Gauvains enbracié
Tint l'escu et le glave el puing.
Madus li Noirs ne fu pas loing,
Ains fu lès lui tot en estant.
Et cil de l'ost vienent corant,
Quant il virent le mur versé
Et vinrent amont le fossé,
Tuit abrievé, plus de .III^{c}.,
Qui convoitent l'avoir dedens,
Qu'il voloient dedens entrer.
La nuis fu bele, si fist cler,
Que li uns pot l'autre coissir ;
N'i vinrent mie par loissir
Cil qui venoient à l'asaut;
Mais qui ains ains cascuns i saut.
Ja n'i quident à tens venir ;
Mais ains qu'il puissent revertir,
En i avera decéus.
Cil dedens les ont recéus,
Qui lor sont sailli au devant.
Mesire Gauvains tot avant
Les a fierement encontrés ;
N'a mie tos les cols contés.



Mais hardiement les reçoivent ;
Et quant cil defors s'aperçoivent
Que c'estoit mesire Gauvains,
Lors fu lor force si doumains
Que il n'i ot si corageus,
Qui puis à certes ne à geus
Alast avant por asalir.
Et cil dedens les font salir
Ariere par force el fossé,
Que puis ne fu hom si osé,
Qui ost à l'asaut remanoir.

Gauvain fait une sortie avec Gahariet, son frère. Il tue un grand nombre d'assiégeants. Il part pour aller demander du secours à son oncle, le roi Arthur.

Li chevaliers à l'escu noir
Et mesire Gauvains ensanble
Furent por le mur, ce me sanble,
Tot en pais, les escus as cols,
Tant i ot enploié de cols,
Que cil defors sont desconfit.
Lors a mesire Gauvains dit
Au chevalier, qui ert lès lui :
« Par foi ! cest castel, quant j'i fui,
« Ne trovai je mie si fort,
« Et se n'i ot puis contrefort,
« Ne mur, ne barbacane faite.
« Mais je sai bien que il me haite
« Asés plus que il ne soloit,
« Sire, de ce qu'il n'i avoit

« C'une porte, or a en dols.
« Ains auront cil de l'ost cent cols
« Que i soions à force pris.
« Ja nus prodon contre son pris
« Ne doutera mort ne prisson. »
— « Vos ne dites pas mesprisson,
Fait li chevaliers qui respont,
« Mais je redouc et m'espaont
« Que la dame ne m'aime mie.
« Et si n'éust ouan envie
« Que nos éussons c'une porte,
« Se la damoisselle i aporte
« Ses engiens, ele i enterra.
« Ge sai de voir que nos prendra
« Ançois que s'en parte de ci.
« Je vos requier et cri merci,
« Que vos faciés à mon consel.
« Atornés vos, je vos consel,
« Je ferai mes gens atorner.
« Vostre freres puet bien porter
« Armes; il est assouagiés.
« Montés, je vuel que vos vigniés
« Fors de cest castel, après moi;
« De nos gens ferons .I. conroi,
« S'irons cels de l'ost estormir.
« .I. poi les vaurai asalir
« Encontre cest ajornement.
« Quant je serrai plus durement,
« En l'ost, à lors gens asanblés,
« Lors vos pri, se vos conmandés,



« Qu'entre vos deus vos en ailliés.
« Sire, ja ne serrés bailliés,
« Puis que serrés en la forest. »
  Et mesire Gauvains se trest
Vers li Noir Chevalier et dist :
« Avés me vos de gré mesdist,
« U c'est gabois que vos me dites ?
« Saciés de voir que trop mesdites,
« Se vos cuidiés que je ço face.
« Honte en aroie en mainte place,
« Se en cest castel vos laissoie,
« Asis, et ensi m'en aloie
« A laron, et vilainement.
« Commencier le tornoiement
« Iroi je volentiers la fors ;
« Ja tant que j'aie l'ame el cors,
« Je et vo ne departiron,
« Jusque là que nos sentiron
« A quel fin nos porrons venir.
« Tels cose porroit avenir
« Que bientost averions secors.
Et cil lui respond tot acors :
« Por aventure qui nos viegne,
« Ne voi je dont secors nos viegne,
« Nul jor, tant que nos serons ci.
« Alés vos ent, vostre merci,
« Au Roi Artu gent porchacier,
« Tant que puissiés cest ost chacier
« Qui tot entor nos ont asis.
« Vostre force, ne vostre pris

« Ne puet contre els noient valoir.
« Se vos volés faire savoir,
« Créés mon los, alés vos ens.
« Vos véés bien, en nul bon sens,
« Ne porrons par nos à cief traire.
Gauvains respont : « Je n'ai que faire
« De cel los, ne ja ne l'querrai.
« Ja tant m'onnor n'abaisserai,
« Se Diu plaist, que sans vos m'en aille. »
— « Sire dont saciés bien sans faille,
Fait li chevaliers, entresait,
« Se tant puet faire que vos ait,
« Jamais n'isteron de prisson.
« Si ferés mal et mesproisson,
« Se ne faites ce que je quier ;
« Je vos cri merci et requier.
« Secorés moi conme vostre honme.
« Vos devés bien por moi tel sonme
« Tenir, que vos colst aporter,
« Por moi de ceste painne oster.
« Vos pri je que vos en ailliés.
« Se vos de secors me failliés,
« Je ne sai dont secors nos viegne.
« Se tant puet faire que me tiegne,
« Et que je soie en sa prisson.
« Si cuic je en vos tant de raisson,
« Je croi que vos me requerriés
« Ne ja par droit ne requerriés
« De moi porcacier et requerre.
« S'ele me prent, venés moi querre



« Et porcaciés, si je sui vis,
« S'ele m'avoit, ce m'est à vis.
« Se je vos savoie delivre,
« Que nus hom del mont qui puist vivre,
« M'osast ja corecier de rien.
« En vos ne serroit, je sai bien,
« Francisse, ne pité, n'amors,
« Se me faillïés de secors. »
Quant mesire Gauvains entent
Que il li dit que il s'atent
A lui de secors et d'aïe,
Il li respont : « Bien ai oïe
« Vostre raisson, vos dites bien.
« Se je péusse nule rien
« Dire, ne porcacier, ne faire,
« Dont ja m'aidasse en cest afaire,
« Certes volentiers le fesisse.
« Por Diu volentiers vos quesisse
« Cest secors, se il péust estre.
« Si vos en vuel dire mon estre.
« Je vois .i. aventure querre.
« Jamais n'entrerai en ma terre,
« Devant que je l'arai trovée ;
« Trop serroit ma honte provée,
« S'à la cort retornoie issi.
« Car je li di, quant m'en parti,
« Que jamais jor n'i enterroie,
« Dusqu'à l'ore que je auroie
« Un chevalier de mort vengié,
« A cui je oi le jor sacié

« Del cors le tronçon d'une lance. »
A icest mot, li muet et lance
Li cuers, et lors s'est apensés
Del tronçon que fu obliés,
Dont il dut la vengance faire.
Lors li véist on un dol faire,
Et demener et corecier,
Les iols movoir, le cuer lancier,
Les bras estendre et tressaillir,
Que je vos di bien, sans faillir,
C'onques mais ne fu si iriés.
Le front leva, si s'est dreciés,
Et à dit à Maduc le Noir :
— « Or di ge que g'irai por voir
« Por le secors querre orendroit. »
Maduc respont : « Vos avés droit
« Del secors querre, ce est biens. »
— « Par foi li besoig en est miens
Fait mesire Gauvains après ;
« Car cis besoigs m'a pris si près
« Que je mar i voisse por vos.
« Si covient il tot à estros
« Que je voisse por ma besoigne. »
— « Sire, dit il, et Dius vos doigne
« La moie et la vostre bien faire. »
— « Or ai ge issi enpris l'afaire,
Fait messire Gauvains, alon. »
Atant s'esmurent li baron
Et quant il furent tuit monté,
Dusqu'à .xxx. furent conté,



Sans plus et sans mains par igal.
Gahariès fu à cheval
Car bien estoit asouaciés.
Gari l'orent endementiers.
Gauvains, o le Noir Chevalier,
Le sorent bien asouhagier,
Et mult très bien medeciner,
Et ses plaies mult bien saner
Par les boires qu'il li donna.
Si tost com il fu venu là,
Si fu il à cheval montés,
Et ricement fu atornés.
De ses armes mult estoit fiers.
Devant ert li noirs chevaliers
Por les primerains avisser.
Mais de son escu devisser
Ne ferai pas longe demore.
Ses chevals fu plus noirs que more
Et trestote s'autre arméure
Plus noire que ne soit méure.
Sor son elme estoit .I. corbiaus,
Et li chevaliers fu mult biaus,
Quant il ot son elme en sa teste.
Et il sist sor le millor beste
U onques chevaliers se sist.
Sor lui n'ot qui li mesfesist,
Ne col, ne jeste messéant.
Nus qui amast cheval séant
Ne péust nul millor véoir.
Car il estoit fors à séoir

Et de tos membres bien asis ;
Qui en estor eust sor lui sis,
Il ne l'cangast por nul avoir.
Rois Enguenors le siut avoir.
Se l'donna Meliant de Lis ;
Mais il en fist poi ses delis ;
Qu'il le perdi à Guinesores,
Por la dame de Landesmores,
U Meliant se conbati
Contre Maduc, qui l'abati.
Li chevals ert et biaus et bons,
Mult pooit faire de ses bons
Qui desus estoit en estor.
La grant porte devers la tor
Ont fait ouvrir et desfremer.
Plus tost que vent ne cort par mer,
S'en issent del castel bruiant.
Tels se coucha le soir riant
Qui onques puis ne se leva.
Maintenant li cris conmença;
Car les gaites les ont véus;
Mais ains les ont si esméus
Que plus de .c. en ont ocis.
Ça .I., ça .II., ça .VII., ça .X,
Les vont ociant par les tentes;
Qu'il metent totes lor ententes
A els ocire et decoper,
Que on les oïst à coper,
Com s'il copaissent roilléis.
Mult fisent grant taboréis,



De cele part ù il tornerent.
Atant cil de l'ost s'atornerent
Ça .i., ça .vii., ça .x.,ça .xx..
As primeraines jostes vint
Baduc, dou Castel perilleus,
Qui vient por asanbler à eus.
Sor son ceval li chevaliers,
Devant les autres tos primiers,
Fait d'orguel le terre fremir.
Maduc li Noirs le vit venir;
Si s'adreça encontre lui.
Des .ii. pars vienent anbedui,
Plus droit que quarriaus qui destent.
Cascuns se regarde et estent,
De hardement et de prohece.
Baduc, qui vers Maduc s'adrece,
Le fiert grant cop en son escu.
Ce ne fu pas cols de venqu,
Mais cols de chevalier adroit.
En mi le pis le fiert si droit
Que sus l'arçon l'a enversé;
A poi que ne l'ait jus versé.
Tel cop le fiert que tot l'estonne,
Que sa lance brise el arçonne,
Et li cols fu afebloiés.
Maduc se tint, si s'est dreciés,
Si fiert Baduc, par mult grant ire,
Que l'escu li pierce et deschire
Et l'auberc qu'il avoit vestu,
Parmi le pis, de grant vertu,

Le feri si que par deriere
Pert li glave. Maduc ariere
Bien le paint, li glave peçoie,
Et Baduc ciet en mi la voie,
Qui droit issoit fors d'un plaissié.

Atant vinrent tot eslaissié
Li honme Baduc cele part:
Et li Noirs Chevaliers s'enpart,
Plus tost que cers qui est de lande.
Drumas, li fius le roi d'Illande,
Qui estoit armés, fu venus
Là ù li tornois fu tenus,
Entre le plaissié et la porte.
Sor .i. bauçant qui tost le porte
Vint après Maduc, si asanble,
Et tuit li chevalier ensanble
Sont as gens Maduc asanblé.
Mult signor Gauvain a sanblé
Que il feroit hontage et lait
Se il sans joste s'en revait,
Que il ne face ançois .i. joste.
Le cheval hurte, si s'ajoste
Contre Drumas qui avant vint.
A cele joste issi avint
Que li uns d'els connut bien l'autre.
Lors s'en vinrent lance sor fautre,
Li uns envers l'autre eslaissié,
Les fers des lances abaissié;
Si s'entredonnent es escus,
Outre en outre parmi les fus,



Se sont entredonné des fers ;
Ils avoient si fors hauberс,
Que li cors n'ont garde des cols.
Mais li chevals se sont des cols
Et des testes entre hurté.
Drumas chaï, qui ot josté,
Il et ses chevals en .I. mont.
Or quiere cheval ù il mont,
Car au son est li cols brisiés.
Drumas chaï tos desfroissiés
Del cheval qui sor lui chaï,
De la joste qui meschaï ;
Et dient que mult est grevés.
A poi se tint qu'il n'est crevés,
De cele joste, ce me sanble ;
Mais tot li chevalier ensanble
I sont coru por lui secorre ;
Lors véissiés ces chevals corre
Et escus fendre et estroer,
Helmes brissier et enbarer,
Cervals esprendre et bras trencer,
L'un chaïr, l'autre trebucer ;
Cil est navrés, cil est ocis,
Et cil remonte, et cil est pris,
Cil est à pié, cil à cheval,
Cil est quassiés, cil n'a nul mal ;
Cil le fait bien, cil le fait mius ;
Jamais ne verrés de vos ius
Nul plus fier estor que cil fu.
Car mesire Gauvains i fu,

Et Gaharis à esperon,
Qui bien a vengié sa prisson
Que la dame fait li avoit.
Uns chevaliers del Gautdestroit,
Que la pucele avoit mult chier
(Et si n'ot millor chevalier
En tote la cors la meschine,
Cil avoit non Chalehordine),
Cil vint tos caus à esperon
Fiert Gahari tot à bandon,
Deseur son escu, de sa lance,
Et de bien ferir mult s'avance,
Si que sa lance est peçoïe
Et dusqu'ens els puins peloïe.
Gahariès se sent feru ;
Son cheval torne et son escu,
Et en ses estriers s'est bien joint,
Car de son glave n'avoit point,
Mais s'espée tint par le pont.
A .I. chevalier droit amont
Ens el chief l'a feru si bien
Qu'il ne faille de nule rien,
Ains le porfent tot outre en outre,
Si que l'espée passa outre
La sele et a trencié le cief
Del cheval ; mais ce n'est pas grief.
Monsignor Gauvains qui le vit,
Que ses frères si bien le fit,
Et qu'il maintint si bon estor,
Et Maduc se traist vers la tor,



Quant s'aperçut que lor gent crievent
Cil les hastent et les porsievent,
Et dient que sont desconfit,
Et quant mesire Gauvains vit
Que tuit chacierent cele part,
Son frere apele, si s'enpart,
Et entre el bois qui li fu près.
Onques nus hom n'ala après,
Ne nus ne l'vit, ne nus ne l'sot;
Car li airs forment espessot,
Un poi devant l'ajornement.
Et Maduc s'en va durement,
Il et sa gent vers le castel.
Onques vaillissant .I. gastel
N'i perdi Maduc el retor.
Par la porte devant la tor
Entre Maduc en son recet,
Qui grant domage lor ot fet,
Maint cop donné, maint pis fendu.
Cist a gaingné et cil perdu,
Cil l'a bien fait, cil est plus preus.
Mais longue devisse n'est preus
A dire à cort, n'à Roi, n'à Conte.

RAOUL, auteur du poëme, se nomme en reprenant ici son récit. Il raconte comment Gauvain délivre la belle Ydain des mains d'un chevalier félon.

Ci conmence Raols son conte
Qui ne fait pas à mesconter.
L'istoire fait bon à conter

Et à oïr et a retraire.
La matiere qui en vient traire
Est veritals, si fait à croire.
Issi mesire Gauvains oire,
L'escu au col, par la forest.
La nuis failli et li jors nest ;
Li solaus et li tens esclaire ;
Cil oissiel ne se porent taire,
Qui font joie por le matin.
Cascuns parole en son latin ;
Car mult lor plot li tens serains.
Tant oirre mesire Gauvains,
Entre lui et Gahariet,
Que ont oï les .II. vallet
Une pucele, qui cria.
Mesire Gauvains s'aresta,
Tot erranment que il l'oï ;
Et cele rejeta .I. cri ;
Trois fois cria tot près après.
Mesire Gauvains qui fu près
Oï le cri lès .I. plaissié.
Lors a son cheval eslaissié,
Cele part vint, la glave al puing.
N'a pas alé .II. arpens loing,
Quant il voit celi qui crioit ;
.II. chevaliers armés i voit,
Qui avoient le cierf ocis
La pucele, ce m'est à vis.
N'ot mie tort s'ele cria.
Li uns des chevaliers li a



Asés fait honte et vilenie.
Car li chevaliers l'a saisie
A plain puing par le kieuetaille,
De l'autre puing le tire et maille ;
Issi le fiert de main armée,
Et l'a contre cheval menée,
Parmi la lande traïnant.
Et mesire Gauvains poignant
I est venus, se li cria :
« Frans chevaliers, lai là ! lai là !
« Mar le tues, laissiés le ester ! »
Onques ses mains n'en vaut oster
Li chevaliers, qui estoit fels,
Ains respondi, conme orgueilleus :
« Vassal, qu'en avés vos à faire ?
« Alés porcacier vostre afaire.
« Je n'en lairoie por vos rien ! »
La pucele qui l'oï bien
Leva la teste si parla :
« Frans chevaliers qui estes là,
Fait la pucele, venés ci :
« Je vos requier et proi merci.
« S'en vos a pité ne douçor,
« Ne cortoissie, ne valor
« Por vostre honor et por vostre ame,
« S'onques ne pucele ne dame
« Secorustes, ne lor aidastes,
« Ne se onques nule en amastes,
« Par cele foi que li devés,
« Gentius hom, si me secourés

« Vers cest traïtor qui me tient.
« De mortés traïson li vient
« La vilenie qu'il m'a faite.
« Ne m'estoie de rien mesfaite
« Vers lui, qui tel honte m'a fait.
« Par maintes fois m'a il mesfait,
« Ma terre arse et moi essilie,
« C'est li voirs, il m'a guerroïe
« .v. ans, u plus, si com je croi.
« Il ocist mon pere, por moi,
« Por ce qu'il ne me pot avoir.
« Frans chevaliers, je vos di voir.
« Après qu'il ot mon père ocis,
« Me porchaça trestot le pis
« Qu'il me pot porchacier, ne querre;
« Je l'fi d'une trive rèquerre.
« Ne sai quel jor il le donna;
« En la trive, par de deça,
« Avons en bone pais esté.
« Por le douc tens et por l'esté,
« M'en ving ge ça, tote haitie,
« Et il m'a issi agaitie.
« Dedens la trive que je pris,
« M'a il mon chevalier ocis;
« Tant est plains de grant traïsson.
« Frans chevaliers, de sa prisson
« Me desfendés, si ferés bien. »
— « S'il en veut por moi faire rien,
Dist mesire Gauvains après,
« Il vos laira cuite et en pès



« Des ci à vostre ostel aler. »
— « Conment volés vos en parler?
Fait cil, « bien saciés à estros
« J'en feroie petit por vos.
« Fuiés de ci, laissiés le moi! »
Dist mesire Gauvains : « Par foi!
« Non ferai; vos ne menrés pas;
« Jamais o vos n'ira un pas.
— « Por poissance que vos aiés
« Si ferai; en sus vos traiés,
Fait li chevaliers, laissiés la, »
Gahariés est venu ja,
Tos les galos esperonnant,
Si a dit à son frère itant :
« C'est folie, fols, laissiés lor
« La damoisselle qui est lor;
« Venés; de li n'avés que faire:
« S'irons porchacier nostre afaire;
« Ne devés pas ci arester. »
— « Fui toi de ci, laisse m'ester,
Fait mesire Gauvains, par foi!
« Je n'en lairoie rien por toi.
« La pucele n'a huimais garde »
Li autres chevaliers esgarde
Son conpaignon qui estrivoit,
Se li dist qu'il li deslooit
La bataille. « Laissiés le li;
« Vos volés vos meller por li
« Vos ne l'feriés par savoir. »
— « Oïl; car je le vuel avoir,

Fait li chevalier, si l'aurai ! »
— « Par mon cief, fait cil, je ne sai
« Se il l'aura, u vos l'aurés,
« Mais par vos deus vos conbatés
« Que ja de moi n'arés aïde ! »
— « Par foi ! mult est fols quant il cuide
« Qu'il l'ait, fait mesire Gauvains, ».
— « Certes vos faites que vilains,
Fait Gahariés, ce me sanble,
« Or vos en conbatés ensanble :
« Maudehet qui s'en entremet !
« Si m'aït Dius, je m'en demec
« Que ja ne m'en entremetrai ! »
Li autres dist : « Ja n'i metrai
« Le maing por cose qui aviegne.
« Or aillent bien, lor en conviegne. »
Issi cil doi orent fait pès ;
Et cis qui furent près à près,
Qui la pucele chalengierent,
L'ont guerpie, si s'eslongierent
Li uns de l'autre sans plus dire,
Cascuns se regarde et ramire ;
Les chevals brocent, si's eslaissent ;
Aprochié sont, les lances baissent,
Si s'entrefierent de plain frain.
Et cil fiert monsignor Gauvain
Ens en mi l'escu, de sa lance,
Issi que parmi outre lance
De sa lance plus d'une toisse.
Mais là la brise et estoisse,



Et li esclas en volent haut.
Mesire Gauvains, qui ne faut,
Le fiert del glave enmi le pis,
Qu'il li a trencié le plis
Del blason, c'ot au col pendu,
Et qu'il li a percé l'escu.
Del col l'a jus enmi la voie.
Vers lui retraist, .I. col renploie ;
Si s'aficent sor les estriers,
De lor force et de lor destriers
Se sont des cors entrecontré,
Que lor oil sont estincelé
As chevaliers dedans lor test,
Plus tost qu'esfondre ne tenpest.
Mesire Gauvains s'apensa.
Li autres chevaliers laissa
Son frain et son escu guerpi,
Au col del ceval s'agrapi ;
Si l'enbrache, illuec se tint,
Et mesire Gauvains retint
Son cheval, si est retornés.
Et cil s'en fu tels atornés
Qu'à grans painnes s'est adreciés.
Quant il vers lui le vit dreciés
Monsignor Gauvain qui hasta.
Lors li escrie : « Esta ! esta !
Quant Mesire Gauvains l'entent,
Il li respont, plus ni atent.
« J'ai non Gauvains. » — « Gauvains ! fait cil,
—« Estes vos ço ?—Oïl, fait il. »

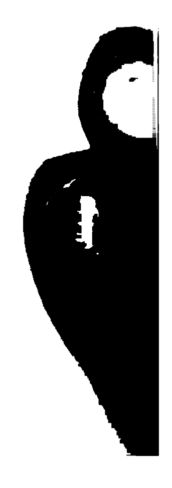
— « Ce sai je, par foi ce tesmon,
« Li cols garandist bien le non,
« Qui si grant m'a esté donés.
« Onques mais, puis que je fui nés,
« Tel cop ne pris, ne ne receu.
« Mais je méismes me deceu,
« Que je ançois ne l'demandai :
« Se l'séusse, si com or sai,
« Je ne me fuisse hui ajostés !
« Comment estes vos escapés
« A l'ostel ù la dame siet ?
« Or me dites, se ne vos griet ;
« Car la dame m'i a mandé. ».
— « Folie m'avés demandé ;
« Ce sarés bien, quant venrés là,
« Conment m'en sui venus de ça.
« J'en escapai si com je poi.
« Je ne puis ci estre c'un poi.
« Se me dites se vos larrois
« La dame cuite, u que ferois ?
« Traiés en sus, je vos desfi. »
— « Je le vos lais, ce vos afi,
« Fait li chevaliers, prendés la. »
Mesire Gauvains demanda
Au chevalier conment a non ?
— « On m'apele li Coridon, »
Fait li chevalier erranment.



Ydain, pleine de reconnaissance, conduit dans son château Gauvain qui s'éprend pour elle d'un violent amour. Il la détermine à l'accompagner à la cour d'Arthur.

Atant laissent le parlement,
Que cel et ses conpains s'en vont;
Et la damoissele au chief blont,
Quant ele vit que cil s'en part,
Est acorue cele part;
La chiere drece et jont les mains:
« Doux amis, mesire Gauvains,
« A vos me doing, à vos me rent. »
Mesire Gauvains, qui descent,
Oste son elme, si l'embrace,
Et cele le baisse en la face,
Qui vers lui s'adrece et avance.
Un poi d'amor el cuer li lance;
Tot erranment qu'il l'acola
L'amors de li vers li vola.
Mult estoit bele et mult li sist,
Sor li n'ot rien que ne coissist
Et qui ne fust à son talent.
Ele li fait mult bel sanblant,
Et, s'ele fust u fauve u noire,
Si l'aimast il, par mon cief voire!
Puisque l'amors toçoit au cuer,
« Or me dites, fait il, ma suer
« Vostre non, car je l'vuel savoir.
—« Sire, j'ai non Ydain, por voir,

« Ydain ? — « Voire issi ai à non. »
—« Avés ami ?—Sire, je non.
« Nonques n'en oi, ne jà n'aurai,
« Fors vos tos sol, se je vos ai,
« Et il vos plaist que vos m'aiés.
« Ne devés pas estre esmaiés
« De m'amor, se je vos le doing,
« Sos ciel n'a liu, ne près ne loing,
« U je n'aille, se vos volés,
« S'il vos plaist et vos i alés,
« Je m'en irai ensanble o vos. »
—« Dame, fait il, se avuec nos
« Volés venir, certes je l'veul.
« Plains serroie de grant orguel,
« Se je refusoie tel don. »
—« Sire, fait ele, à bandon
« Me doing à vos, vostre merci.
« J'ai .i. manoir tot près de ci,
« U vos herbergerai anuit.
« Il n'est pas drois qu'il vos anuit
« De herbergier o vostre amie. »
—« Damoissele, je ne grouc mie,
Fait mesire Gauvains, par foi ! »
Lors lievent sor .i. palefroi
Le chevalier qui ert ocis ;
Si l'ont en tel mannière mis,
Que il estoit dedens la sele.
Gahariet prist la pucele ;
Puis la misse deseur sa mule.
Lors s'en tornent grant aléure,



Chevauçant parmi la forest.
Endementiers li amors nest,
Qui monsignor Gauvain sousprist.
Tos jor ala, tos jors esprist,
Or l'aime, or dist qu'aimer le veut,
Or l'aime il plus que il ne seut,
Or l'aime .i. poi, or l'aime il mius,
Or l'aime autant qu'un de ses iols,
Or l'aime bien, ce vuel qu'il l'aint,
Or l'aime, or l'a amors ataint,
Or l'aime mult, or l'aime asés,
Or l'aime trop, ja n'iert lasés,
Ce li est vis, de li amer.
Or l'aime il mult sans point d'amer,
Or l'aime tant, or croist, or monte,
Or n'en sait nus ne fin ne conte,
Com il plus l'aime et plus li plaist.

Ains qu'ils issent de la forest
Fu li ses cuers d'amors soupris,
Qu'il n'i remest fronce, ne plis,
Qui ne soit tos rasés et plains.
De la forest issent as plains.

Quant il vinrent fors à la plaingne,
Sus le pendant d'une montaingne,
Virent .i. castel bien asis.
Toreles i ot .v. u sis
U .x., u .xii., u plus, u mains;
Mais li castels n'ert pas vilains,
Ains ert mult bels, qui l'esgardoit;
Por ce que le païs gardoit,

Ot non li castels de l'Angarde.
Mesire Gauvains, qui l'esgarde,
Demande cui est cis castials,
Qui tant est bien asis et biaus.
« Sire, il est miens et vostre est il. »
— « Vostre merci, Ydain, » fait il,
Qui plus l'amoit que ele lui.
Tant alerent parlant andui
D'uns et d'autres, et d'un et d'el,
Qu'il sont venu à lor ostel.
  Quant à l'ostel furent venu,
Bien furent lor chevals tenu,
Et asés fu qui's establa.
Ydain la bele conmanda
As senescaus de sa maisson
A querre oissiaus et venisson,
Poissons de mer et de riviere.
Mult orent mès et bele chiere;
Grant joie fisent cele nuit.
Por ce que li contes n'anuit,
M'en vuel la droite voie aler.
Des lis ne fist mie à parler.
A parler uan ce n'est pas fins.
Li couvertoirs fu sibelins,
Qui sor le lit fu estendus,
Blans dras et orilliers cornus
I ot et rices kuites pointes,
Mult fu li lis nobles et cointes,
U messire Gauvains coucha.
Ydain la bele porcacha



Une damoisselle mult noble.
Il n'ot jusqu'en Costantinoble
Plus sage, ne plus envoisie;
Ydain l'a par le main baillie
Gahariet, qui le reçut,
O lui manga et o lui jut,
La damoissele ensanble o lui.
Cele nuit jurent dui et dui.
Mesire Gauvains, cele nuit,
Fu lès s'amie, à grant deduit
Et à grant joie ensanble o lui.

La dame de Gautdètroit apprend que Gauvain a quitté le château du Noir Chevalier. Elle lève aussitôt le siége.

Mais cil à cui il le toli,
Li Coridons, qui la menoit,
Ains puis la nuict cosés n'avoit,
N'ainc puis ne fu ses frains tenus,
Devant ço que il est venus
A la dame dou Gautdestroit.
Tot son conseil là estoroit.
De mon signor Gauvain qu'il vit.
Oiant tos ses barons li dist,
Que bien sace qu'il s'en alot.
Et quant la damoissele l'ot
Se li respont : « Je ne l'croi pas. »
— « Dame, fait il, en eslés pas,
« Il s'en va, et saciés de voir,
« Qu'il le vos fera bien savoir,

« Se vos ci estes longement.
« Hui matinet tot vraiement
« L'encontrai, ne m'en donnai garde.
« Ydain dou castel de la Garde
« M'a il tolu et si l'en maine. »
—« Ier main l'avoie en mon demaine.
« Ne croi pas ço que vos contés
« Qu'il me soit issi escapés. »
— « Dame, ce dist li Coridons,
« Je vos donrai ma teste en dons
« Tote quite, s'il n'est issi.
« Mult bien i pert que il fu ci ;
« Desor fera ci mauvais estre. »
— « Dius ! que est ço ? Que puet ce estre ?
Dist la dame, mervelles voi ! »
Lors furent tuit en grant esfroi
Cil de l'Ost, et si estormi,
Que cele nuit ont poi dormi,
Que li Coridons fu venus.
La dame apele de ses drus,
Si lor a dit : « Que me loés,
« Signors, de ço que vos oés ? »
Lors li dient si consillier :
« Dame, il nos venra esvillier :
« Se nos ci soumes longement.
« Puisque il s'en va vraiement,
« Poés savoir que il venra
« A tant de gens com il pora :
« N'atendés pas que il reviengne. »
Cele respont : « Bien vos conviegne :



« Or me loés; que ferons nos ? »
— « Alons nos ent ? » — Loés le vos ? »
— « Oïl, » se dient li baron
Et la dame respont : « Alon. »
Onques n'i ot plus atendu;
Tost furent li tré destendu,
Qui estoient tendu en l'ost.
N'i remest loge que on n'ost.
Atant s'esmurent, si s'en vont;
Et cil qui estoient amont
Orent joie, quant il ce virent;
Mais onques del castel n'issirent,
N'encaucierent ne porsivirent.
Et cil oirrent tant que il fuirent
Ariere en lor païs alé.
Maduc li Noirs a apelé
Un messager tot esranment
Et par ensaignes vraiement
L'a monsignor Gauvain tramis.
Par ensaignes cil se sont mis
El retor, là dont cascuns vint,
Et li vallès, qui bien retint
Son mesage, entra en la voie
Et va là ù Maduc l'envoie,
Porter à monsignor Gauvain
U il est, ciés la bele Ydain,
U il ot cele nuit jéu;
Mult bon ostel i ot éu
Entre lui et Gahariet.
Au point dou jor, au matinet,

S'esvillierent, si se leverent,
Et li vallet lor aporterent
Lor armes, si se sont armé.
Ançois qu'il fuissent atorné,
Ydain la bele se leva;
Mesire Gauvains l'apela,
Se li a dit : « Atornés vos,
« Conmė de venir aveuc nos;
« A la cort vuel que vos vigniés. »
— « Sire, bien vuel que m'i megniés,
Ce dist Ydain, quant il vos plest. »
Ydain s'atorne, et si se vest,
Ydain se lie, Ydain se lace,
Ydain fait venir en la place
Une mule bien afeutrée,
Tote la cose a conmandée
A sa maisnie. Lors monta,
Un esprevier sans plus porta,
Et .II. levriers o li enmainne.
Tot maintenant on lor amainne
Lor .II chevals, tot enselés.
Quant Gahariès fu montés,
Si prist congié à sa conpaigne;
Por ce que de lui ne se plaigne,
Oiant tos, un don li donna,
Qu'al grignor besoing qu'ele ara
De chevalier, que le requiere,
Et bien se gart qu'autre ne quiere
Que lui, qui venra en s'aïe.
Et la pucele le mercie,



Issi à Diu le conmanda.
Mesire Gauvains demanda
Mult doucement à tos congié;
Del castel se sont eslongié.

Gauvain, Ydain et Gahariet rencontrent un valet qui leur donne des nouvelles du roi Arthur, auprès duquel ils se rendent. Histoire du manteau mal taillé.

Tuit .iii. ensanble, si s'en vont
Et chevaucent tant que ils sont
Entré en la forest soutraine.
Mesire Gauvains qui l'enmaine
Ydain dou castel de l'angarde,
Souvent le voit, souvent l'esgarde,
Souvent l'acole, si le baisse;
Mult estoient andui à aisse.
Or cevaucent tos .iii. ensanble.
A monsignor Gauvain resanble
Que c'est la rose et l'esmeraude.
Il a à son cuer fort caraude:
Plus que la mors i fiert et touce.
Nus ne poroit dire de bouce
Tel caraude, por cuer grever,
Comme cuers, puisqu'il veut amer,
Ne puet se garir à nu fuer,
Certes fole cose a en cuer.
Se mesire Gauvains l'ama
Ier matin quant il le trova,
Or l'aime plus voire .vii. tans:
Si l'esgardast dusqu'à cent ans,

Plus l'amast et plus li sesist
Après, que devant ne fesist,
Quant plus l'esgarde, plus li plaist.
Tant ont alé par la forest,
A grant deduit et à grant joie,
Tant qu'ils issirent d'une voie ;
Si descendirent en .I. plains.
A .II. archies, u à mains,
De la forest, dont il issirent,
.I. quarrefor devant ex virent,
Si sont au quarrefor venu ;
Ilueques se sont descendu ;
Car pluissors voies i avoit.
Mesire Gauvains, qui les voit,
Ne set la quele i doit torner.
Il a fait Ydain arester.
Tot .III. ensanble s'aresterent,
Une grande piece iluec esterent,
Por coissir quel voie il iront.
En cele demeure qu'il font
Qu'il coisissent la voie issi,
Li mesages del bois issi,
Cil que Maduc li noirs envoie ;
Si vint batant par .I. voie,
A pié, .I. baston en sa main.
Il connut Monsignor Gauvain ,
Tot erranment que il le vit,
Et mesire Gauvains li dist
En haut, que cil l'a entendu :
« Ami vallet, dis moi, ses tu



« La plus droite voie à Carduel ? »
—« Sire, oïl bien, mais à vos veul
« Un poi parler, » fait li mesages.
—« Vallet, or as tu dit que sages.
« A cui es tu ? que veus tu dire ? »
—« Je sui au Noir Chevalier, sire,
Fait cil, qui vos mande salus. »
—« Vallet, bien soies tu venus.
« Queles noveles ? que mande il ?
« Que fait Maduc ? » —« Mult bien, fait il. »
—« Quel bien ? comment ? fai le m'entendre.
« Cuides tu qu'il me puist atendre ? »
—« Oïl, mult bien. »—« Por Diu conment? »
— « Hier matin à l'ajornement
« S'en alèrent tuit. »—« Est ce voirs ? »
—« Sire, oïl, et Maduc li noirs
« Par moi le secors contremande.
« Mais s'il revienent, ce vos mande,
« Si gardés que vos revigniés
« Et le secors li amaigniés ;
« Issi vos mande, et si vos di. »
Quant mesire Gauvains l'oï,
Sel crut et bien sut qu'il dist voir,
Por ce que le dut mult savoir,
Que bones ensaignes conta :
« Je t'en croi bien, mais or n'i a
« Riens fors de cest commandement
« De ton signor. Certainement
« S'ele revient, je revenrai
« Et le secors li amenrai,

« Tel que cil qui illuec serront
« Poi à lor vies atendront.
« Et tot miesmement la dame,
« Se l'truis, par mon cors et par m'ame,
« Je l'ferai, à honte morir,
« Ains que d'iluec se puist partir.
« Et si redi à ton signor
« Que g'i revendrai, sans sejor,
« Tot erranment, s'il y envoie.
« Ça vin ; si me mostre la voie
« Qui a Cardoil est la plus droite. »
—« Sire, fait il, la plus estroite
« Est la plus droite, ce me sanble,
« Car c'est la voie qui resanble
« Al grant cemin de Carlion. »
—« Adieu vallet, nos en alon. »
Puis a dit a son frere : « Errés. »
—« A Diu soiés vos conmandés, »
Fait li vallès, qui s'en retorne.
Et mesire Gauvains s'en torne
Entre lui et la bele Ydain.
Tant oirrent, par bois et par plain,
Et par montaignes et par vaus,
Qu'il sont venus sor les chevals
A .i. broche clere et basse,
Lors fu vespres, est Ydain lasse,
Qui de chevaucer se dolut.
Atant .i. vallès acorut,
Sor .i. roncin, grant aléure.
Mesire Gauvains à droiture



Le vit, si dist : « Esta ! esta ! »
Et lors li vallès s'aresta
Tot maintenant l'a respondu.
Il li demande : « Qui es tu ?
« U vas ? dont viens ? Ça viens à moi. »
—« Sire, dit le vallès par foi !
« Je sui au signor de la More,
« A Carduel sui venu ore
« Et si retorne à Rovelent.
« Li rois Artus, à mult grant gent,
« Y sejorne, XII jors a. »
—« Vallet, se mès i aporta
« Pieca noveles, se l'me di. »
—« Sire, ier matin, en droit midi,
« Vint à la cort une aventure,
« Dont la cors est trouble et oscure. »
—« Que fu ce ? »—« Ce fu .I. mantials
« Qui à mervelles estoit biaus
« Et rices ; mais il acorcioit,
« Quant damoissele l'afubloit
« Qui n'ert loiaus vers son ami.
« Si en a cil maint anemi,
« Qui devant li roi le porta ;
« Car la roïne l'afubla ;
« Si acorça li cors devant.
« Provée en fu trestot avant,
« Et totes celes del palès
« Que plus de .C., tot près à près,
« L'afublerent, et mal lor fist.
« Par mon cief ! Li rois ne vausist

« Por mil mars, si com il disoit,
« Qu'il acorçoit et retraioit
« Devant et deriere à cascune.
« Totes sont honies, fors une,
« L'amie Caraduel Brielbras :
« Ele ot le mantel par les bas;
« Et ses amis en fu mult baus. »
— « Vallet, à cui sist il novaus ?
« Ice me di, se tu le sés. »
— « Par foi, il en i ot asés,
« A cui il fist mult malement.
« Por sa mie ot le cuer dolent
« Li senescals, mesire Kex,
« Car li mantials li devint tels
« Que ne s'en pot covrir derriere;
« Honteusement se mist ariere.
« Por peu Kex ne fust hors del sens. »
— « Va-t-en, vallet, il en est tens;
« Et va là ù tu es méus. »
Atant s'est cascuns esméus.
Car cil s'en vait et cil sen vont.
Mais les noveles que il ont
Oïes, que cil a contées,
Ne sont pas totes obliées.
Mult poisse monsignor Gauvain
Qu'entre lui et la belle Ydain,
Ne furent au mantiel partir;
Car il croit mult bien, sans mentir,
Que sa mie en fust honerée.
Il chevauchierent la vesprée;

Li jors passa et la nuis vint,
Tant que par aventure avint
Qu'un vavassors les encontra,
Qui les retint et herberga
Si bien et si bel come il dut.
Mesire Gauvains le connut
Et il lui, mult grant piece avoit.
Li vavassors, qui mult savoit,
Lor fist la nuit mult grant honor.
Le matinet, au point dou jor,
Prisent congié, si s'en alerent.
Tant chevauchierent et errerent,
Qu'il sont à Rovelent venu.
Mult i ot gent ; li rois i fu,
Qui mult i a grant cort méue.
La novele est au roi venue
Que mesire Gauvains venoit,
Et Gahariet amenoit
Une dame sor .i. mule.
En la cort levent le murmure ;
Tuit le sevent, grant joie font,
Tuit et totes encontre vont,
Por lui véoir et conjoïr.

Les trois voyageurs, arrivés à la cour, y sont accueillis avec empressement. Mauvaises plaisanteries et fâcheux pronostics du sénéchal Keus.

Mesire Gauvain, par plaisir,
A son ostel se desarma.
Ydain la bele qu'il mena

S'aparilla mult cointement,
Mesire Gauvains erranment
Vint à la cort, il el Ydain.
Li rois vit monsignor Gauvain
Venir, s'en a grant joie éue.
Mesire Gauvains le salue
Et li rois lui, si s'est dreciés ;
Ses deux neveus a enbraciés,
Baissiés les a tos près à près.
Li rois vit Ydain el palès
Devant lui, mult li sanble bele.
« Biaus niés, dist il, ceste pucele
« Est mult vaillans, si com je croi.
« Est ele à vos ! » — « Oïl, par foi !
« C'est ma dame et si est m'amie. »
Dist li rois : « Je ne le hac mie ;
« Quant vos l'amés, je l'amerai »
— « Sire, je l'aim et servirai
« Tos cels qui por moi l'ameront,
« Et cels qui honor li feront
« Sacent bien qu'il le feront moi. »
La roïne, qui près du roi
Sist, a pris Ydain par la main :
« Dame, fait mesire Gauvain,
« C'est m'amie, si vos en pri,
« Que vos facés autant por li
« Conme por moi, se vos volés,
« Autretant come plus m'amés
« Que chevalier que vos voiés. »
Dist la roïne : « Volentiers,

« Je l'amerai et servirai,
« Biaus sire, et autant en ferai
« Com de dame qui caens soit. »
— « Issi le vos bail orendroit,
« Si vos en proie outréement. »
La roïne dist simplement :
« Saciés bien, je l'onorerai
« Por vos, au plus que je porai. »
A close Pentecoste fu
Que li baron le roi Artu
Et il méisme sejornoit
A Rovelent; mult i avoit
De ses princes et de ses drus.
Mesire Gauvains fu venus
Issi com je vos ai conté;
Et li rois li a demandé :
« Biaus niés, est faite la vengance?
« Celui qui le trons de la lance
« Avoit el cuer, que en traisistes,
« Dites nos, si puis le véistes,
« Ne se vos en savés le non?
— « Si m'aïst Dius, sire, je non.
« Tant ne l'soi querre ne cerkier.
« Le tronçon dont je l'duc vengier
« Obliai, ne ne m'en souvint.
« La roïne, qui iluec vint,
« Tantost com je l'oi, li baillai. »
La roïne respont : « Je l'ai,
« En ma baillie je le garde. »
— « Sire, dist Kex, si Dius me garde,

« Vos avés tort, por Diu merci.
« Quant mesire Gauvains est ci,
« Il ne puet mie par tot estre.
« En a il amené en destre
« Cele pucele qui est là.
« Certes de bone eure i ala,
« Qui a cel castel conquesté.
« Il vengera en l'autre esté
« Le chevalier, je l'sai sans faille ;
« Il et Ydain ont pris bataille :
« Par coi cele est mise en respit.
« Je ne l'di pas por son despit,
« Ne por son mal, ne por sa honte. »
— « Ké, je sai bien à quoi ce monte,
« Onques por mon bien ne l'desistes !
« Ké, dist Gauvains, trop mespresistes ;
« Que trop connais vostre latin :
« Car j'irai querre le matin,
« La vengeance del chevalier. »
— « Atant irés force vengier,
Dist Kex ; je lo le remanoir.
« Mais espiés .I. bel manoir,
« Si séjornés, voi doi ensanble. »
— « Kex, taissiés vos, folie sanble,
« Il n'i a point de sejorner.
« Le matinet, à l'ajorner
« Movrons, je et Ydain m'amie. »
— « Certes, dist Kés, je ne grouc mie ;
« Ains me plaist mult ; amés le asés ;
« Je ne quier qu'en soiés lasés,

« De li amer, tant que j'en grous ;
« Atant li festus en est tous. »
—« Je l'enmenrai outréement ! »
— « Gauvains, Dius doinst hastivement,
Ce li respont Kés à cel mot,
« Que ele vos face Wihot,
« Tant que soions droit conpaignon.
« Amors vos a mis el broion ;
« Si est del retorner noiens.
« Se l'autre jor fuissiés caiens,
« Jamais nule n'en amissiés.
« Car tos honnis nos véissiés.
« Et puisque vint à tot honnir
« Aussi vos puist il avenir,
« Quant nos autres est avenu. »
Mesire Gauvains a tenu
Son pensé, qu'il ne vaut tencier ;
Et Kés pense de l'engregier,
Tos jors quanqu'il pot plus et plus ;
Tot adés s'est Gauvains téus,
C'onques .I. sol mot ne parla ;
Et Kés adiès se ranpona,
Tant que tos en fu ennuiés.
Li rois Artu ert apoiés
A son coute, desous .I. dais,
— « Kex, taissiés vos, ce dist li rois,
« Vilennie et blame i avés,
« Qui nos honte ramentevés.

« Taissiés vos ent, n'en parlés mais. »
— « Je voir ne parlerai jamais
Dist Kex, car je n'en ai que faire ;
« On ne puet le honte desfaire ;
« Tuit le sevent, bien le savés. »
— « Kex, dist li rois, alés, alés ;
« Et si nos faites napes metre. »
Cil qui s'en durent entremetre
Misent les napes erranment
L'eve donnent communaument.
Atant sont asis au mangier
Li rois et tuit li chevalier.
Mult i ot mès ; voire c'est mon.
N'en ferai mie lonc sermon,
Car je ne veul, ne moi ne siet.
Li Rois qui à sa table siet
Fu bien servis et dist qu'il tint
Tel cort conme au jor apartint,
Et por la haute feste anual,
Mangierent les dames aval,
En la sale devant le roi.
La roïne ot en son conroi
Asis lès li la bele Ydain ;
Por l'onnor monsignor Gauvain ;
La tint sor les autres plus chiere.
Mult orent vin et bele chiere,
Et grant joie font par la table ;
Et Kex, qui ot la langue male,
Servi devant le roi s'estait.
Celui boute, celui retrait,

Les uns met fors, les autres cace,
Cil le het et cil le menace;
L'un regarde, l'autre feri,
Li uns l'atent, cil s'enfuï.
Issi fait Kex, à tos mesdist,
Cil le het et cil le maudist,
Cis le blandist et cil se taist.
Cil respont : « Sire, se vos plaist, »
Ki vausist qu'il fust abrandis.
Mais tant dotent ses felons dis,
Que nus n'ose vers lui parler.
Li senescals fist aporter
Devant le roi .i. entremès.
Là orent il eu tot lor mès,
Fors .i. qui à venir estoit.
Mesire Gauvains, qui estoit
Devant le roi, ù il mangoit,
Esgarda Ké; et quant il l'oit
Une grant piece regardé,
Se li est del vallet menbré,
Qui del mantel à lui parla.
—« Kés, dit Gauvains, conment ala
« Del mantel qui à la cort vint ?
« Dites conment il en avint,
« Et vostre amie s'ele l'ot. »
Et Kex s'en torne, quant il l'ot,
Mult fu pensis et si bronça;
Ire et corous le sorporta,
Si que à poi ne pot parler.
Lors li relaisse langue aler :

« Qu'est ce? conment? qu'est ce? dit Kés.
« Sire Gauvains, estes vos tés?
« Amés, amés, car je n'aim mie,
« Jamais nul jor n'aurai amie,
« Se je ne l'aim del dur des coutes,
« Honies soient, soient eles toutes
« Celes del mont tot à .I. mot! »
Et mesire Gauvains se tot;
Et Kex s'en vait qui trespassa,
Et mesire Gauvains penssa,
Pensa, voire, je l'sai de voir,
Por ce que il cuidoit avoir
La millor et la plus cortoisse;
Fu entrepris et mult li poisse
De la parole que Kex dist:
Mult volentiers le contredist,
Qu'il n'avoit pas dit que cortois,
Mais il cuidoit oïr sordois;
Por ce se tut, mult li greva.
Li rois del mangier se leva
Et tuit li autre se leverent,
L'eve demandent, si laverent.

Arrivée de Druidain. Le roi osera-t-il lui accorder la première chose qu'il lui demandera, quelle qu'elle soit? Arthur s'y engage. Eh bien! laissez-moi, dit le chevalier, emmener la belle Ydain. Gauvain, irrité, s'oppose au départ de sa maîtresse; mais il consent à aller la disputer dans un tournoi que prépare le roi Baudemagu.

Quant del mangier furent levé,
Atant es vos tuit abrievé

Parmi la sale, .i. chevalier,
Qui fu armés sor .i. destrier,
L'ecu au col, la lance el puing.
Onques chevalier de tel oing
Ne fu mais, conme cil estoit.
Li chevals sor coi il séoit
Ert .i. sors baucans de castele ;
Li chevaliers ot droite et bele
La jambe, et les piés bien tornés,
Et sist, ausi come il fu nés
El ceval, dedens les arçons.
Del braiel dusqu'as esperons,
N'entra onques mius fais en cort.
Mais il avoit le cors si cort,
Plat et jeté, et corbe eschine ;
Si avoit en droit la poitrine
Une boce, qui mal li sist.
Nus hom qui le boce véist
Ne cuidast que tels boce fust.
Une autre tele et d'itel fust
Rot asise encontre le cuer.
Si n'ot pas le cors à nul fuer
Plus lonc d'un espanc et demi ;
Itels estoit com je vos di,
Et si cuic je qu'il i ot mains.
Mais il avoit beles les mains,
Les puins quarrés et les bras gros
Et bien garnis de ners et d'os,
Et fors et durs et desliés.
Les ceveus blons et deliés ;

La trece ot grosse et blonde et bele,
Le col plus blanc qu'une pucele,
Et grant la barbe et fier le vis.
A .i. sol mot le vos devis
Qu'il ert de tos membres bien fais;
Mais de cors ert petis et lais,
Et plus despis qu'autre riens née.
Qui en éust la teste ostée,
Li janbes et les bras ostés,
Et regardast à ses costés,
Qui tant furent lait et petit,
Ne cuidast pas, si com je cuic,
Quant il véist les menbres fors,
Qu'il fuissent issu de tel cors;
Cuidast nus, ne le deust penser.
Car qui le cors fesist peser,
L'une des ganbes pesast plus
Asés, que ne fesist li bus.
Li chevaliers estoit si fais.
Devant le roi Artu s'est trais;
Par devant Ké si s'aresta;
Le roi salue et salua
Tos les haus honmes qui là sont;
Et li rois Artus li respont:
« Amis, Dius vos saut, bien vigniés,
« Descendés, lavés, si mangiés. »
— « Sire, ce dist li chevaliers,
« Ne me plaist mie li mangiers.
« Je sui ci venus por savoir
« S'en vos puet tant largece avoir

« Qu'on m'en a aconté et dit,
« Que ne faites nul contredit
« A home qui don vos demant,
« Sans vos nonmer le don avant :
« Vos requier qu'un don me doigniés.
« Cis dons ne puet estre esloigniés
« Que je ne l'aie, u, se ço non,
« Hui perdra vostre cors son non. »
Li chevaliers issi parla.
Tuit li baron qui furent là
Entor le roi se sont téu,
Et cil n'i a plus atendu.
Ains retorne et dit : « C'est la fins ;
« Hui devenra cis rois aufins,
« Se ensi m'en vois escondis ! »
Mesire Gauvains, qui ses dis
Oï, li dist : « Parlés à nos ;
« Ja li rois n'iert aufins par vos,
« Ne li cors ne perdra son non.
« Je cuic que vos aurés le don, »
Au roi a dit : « Otroiés li. »
— « Je li otroi ; ça vien, or di,
« Chevalier, que vés tu avoir ?
— « Sire, sire, saciés de voir,
« Ains que je l'non, là crieront
« Tuit li baron qui chaens sont,
« Mesire Gauvains tot avant. »
Ce dist li rois : « Je lor commant
« Qu'il l'otroient, et si lor pri. »
— « Sire, fait il, votre merci ;

« Asés en dites, ce me sanble. »
Fors s'escrient testuit ensanble;
Cascuns dist : « Je l'vuel, je l'otroi. »
Lors dist li chevaliers au roi :
— « Sire, sire, ce est asés.
« Li dons qui m'est acréantés
« Si est de damoissele Ydain,
« L'amie monsignor Gauvain.
« Saisissiés m'en, je le demant! »
Li chevaliers se traist avant;
Si l'a pris au mantel de soie
Et dist : « Je l'enmain, cele est moie;
« Ydain, montés isnelement
« Devant moi. » Et quant ce entent
Mesire Gauvains, coreciés
Fut durement et aïriés.
Au chevalier a dit : « Par foi!
« Vos demandés outrage au roi;
« Vos méismes vos honnissiés;
« S'as armes le conquesissiés,
« A honnor vos fust atorné. »
Ariere a cil son frain torné
Et dist : « Gauvains, de fi saciés,
« Que por ce que vos en quidiés
« Que je m'en soie avilenis,
« Et que nus, ne grans, ne petis,
« N'i voie tort ne desraisson,
« Li rois n'a homme en sa maisson
« Tant com est grans, de cief en cief,
« S'il en voloit armer son cief,

« Por dire que j'éusse tort,
« Que ne m'en conbate au plus fort,
« Fors vos, et por ce vos refus
« Que vostre force est trop del plus
« Contre la moie, en ceste cort.
« Por ce que honte ne m'acort,
« S'en autre cort le m'amenés,
« Jo irai, je sui ja montés,
« Et là me conbatrai à vos,
« U orendroit tot à estros,
« M'en conbatrai au plus hardi.
« L'un de ces .II. que je vos di
« Vos convient prendre outréement,
« U je l'enmenrai erranment.
« Que dites vos, sire Gauvains ? »
Lors se leva mesire Yvains
Tristrans, Perchevals, Cahadins,
Giflès, Governals, Amangins,
Et tuit li autre de la cort.
Cascuns se drece, cascuns cort
A monsignor Gauvain proier.
Cascuns s'i offre à desrainier
Sa demoissele vers celui.
« Sire, dist Lanselos, je sui
« Vostre conpains, bien le vos di ;
« Je m'i conbatrai, metés m'i :
« N'aiés pas garde qu'il l'enmaint ! »
De tels offres li ont fait maint,
Mais il n'en veut nul recevoir.
Ains dist : « Signors, saciés de voir,

« Ja nul campïon n'i metrai.
« Je le conquis, si le perdrai,
« S'au perdre vient, n'en parlés mais.
« Ne cuidiés pas que je vos lais
« M'onnor et m'amie desfendre.
« Ains me lairroie parmi fendre,
« C'autre conpaignon i mesisse,
« Ne que desfendre le fesisse
« Au mius vaillant qui caens soit,
« Contre le pire qu'il poroit
« Entre tot le monde trover !
« Ains m'en iroie outre la mer
« Conbatre moi vers le plus fort
« Qui soit jusques en Galesport.
« N'en parlés mais, je vos en pri. »
—« Conment, fait il, est il ensi ?
« Volés vos en conbatre à moi,
« Là ù j'irai ? »—« Oïl, par foi !
« Alés ! J'irai, sans nul sejor.
« Nonmés la cort et à quel jor. »
—« Venrés i vos ? cil fait, sans faille ?
« D'ui en .I. mois, soit la bataille,
« Devant le roi Baudemagu.
« Iluec venrons le plus agu
« De la pucele calengier.
« Mais qui vos veut de ço plegier,
« Que vos i venrés sans mentir ?
« Ne me vuel pas de ci partir,
« Ançois en serrai bien séurs. »
—« Amis, ce dist li rois Arturs,

« Je l'prenc en main que il ira. »
— « Plevissiés le vos qu'il menra
« La pucele, sans contremant ? »
— « Oïl. » — « Ne je plus ne demant, »
Fait li chevaliers qui s'entorne.
— « Amis, ce dist li rois, retorne.
« Ça vien, di nos quel non tu as ? »
— « Druidain, li fius Druilas,
« Et por ço ai non Druidain,
« Que je dois estre Drus Ydain.
« Ele ma drue et je ses drus. »
Lors s'escria joians et drus :
« Ce ne puet estre trestorné :
« Trestuit li houme qui sont né
« Ne touroient cest argument !
« Li Lyons d'arain, qui ne ment,
« Me dist que je l'aurai, fait cil, »
Et il dist voir, que puis l'ot il
Le plus des jors de son éé !
Sorti li fu dès qu'il fu né.

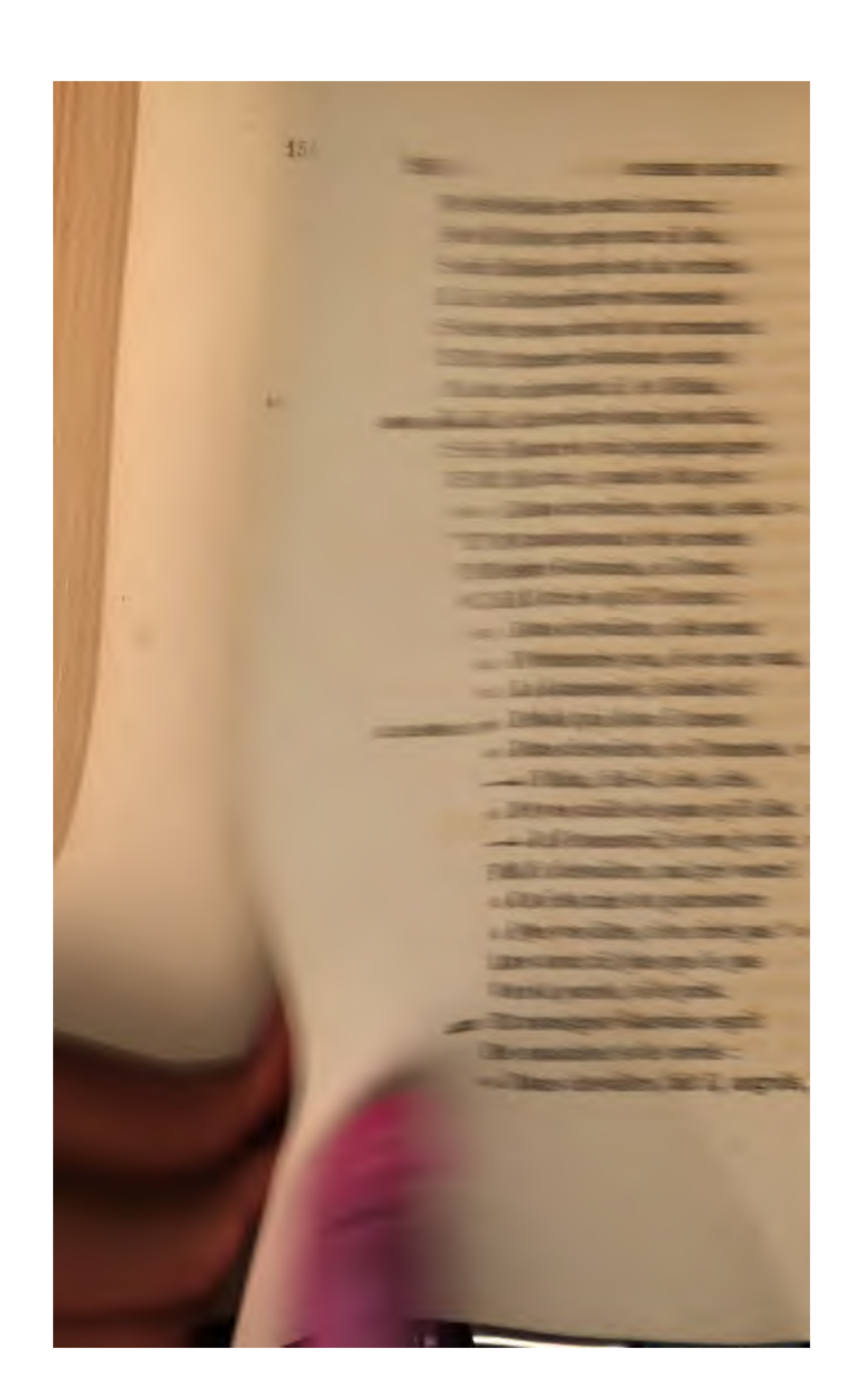
Départ de Gauvain, accompagné d'Ydain, dont un chevalier lui dispute la possession. Gauvain consent à ce qu'elle appartienne à celui des deux chevaliers qu'elle choisira. Ydain quitte Gauvain pour suivre le nouveau venu.

Atant li chevaliers s'enpart ;
Et Kex sali de l'autre part.
Escouté ot, ne pot se taire ;
Dist Kex : « Or avons plus à faire ;

« Or est tot à recommenchier
« De la vengance au chevalier.
« Ce me sanble, est pris li respis!
« Cius brissiés, cis boçus despis,
« Est venus le jor respitier.
« Or avés plus à esploitier,
« Ainçois que trovés l'aventure,
« A ce que menés cel voiture
« Que cascun jor vos livre entendre,
« Certes, je ne m'en vuel atendre
« En vos, de faire la vengeance.
« Prendés en vostre penitance,
« Si laissiés la vengance ester,
« Vos n'i poés rien conquester,
« Fors honte et vilenie et painne.
« Chevaliers qui s'amie mainne
« Ne doit pas tot fès commencier. »
— « Cessés, dans Kex, or dou tencier,
« Or del parler, or del conbatre.
« Je l'enmenrai, por moi esbatre,
« Devant le roi Baudemagu
« Contre Druidain qui en l'argu
« Estoit; certes je li menrai!
« Jamais, sans li, plain pas n'irai,
« Ne ci, ne là, ne près, ne loing. »
— « Gauvains, fait il, .I. don vos doing.
« Quanqu'il aviegne li flues monte,
« Dont vos aurés .I. mès de honte.
« Jà autrement n'en partirés. »
— « Kex, fait Lucans, vos mentirés :

« Li Lions menti et cil ment,
« Qui cuide par son argument,
« A force avoir la bele Ydain.
« Ja contre monsignor Gauvain
« Ne s'en conbatra à nul fuer.
« U poroit il prendre la mer
« Cele faiture, cele roce,
« S'il ert tot cuers de boce en boce,
« Qu'en boce néust se cuer non,
« N'i voi je pas bataille, non.
« Certes, poi ont dit li auquant! »
La bataille fini atant ;
Et Kex se tot qui fu lassés.
  La nuis vint, li jors est passés,
En l'endemain, par .i. lundi,
Verités fu, et je l'vo di,
Mesire Gauvains se leva
Il et Ydain, que tant ama,
S'atornerent del chevaucier.
Sor .i. tapi de soie chier
Fu mesire Gauvains armés ;
Tuit cil de cui il fu amés
Furent venu à son manoir.
Qui pot bon garniment avoir,
U bone lance, u bone espée,
Maintenant li a aportée,
Et il en prist à son talant.
On li a porté maintenant
Le tronçon qui fu de la lance,
Dont il dut faire la vengance.

Et il le prist et par .i. las
Le pent à son senestre bras,
Entre son cors et son escu.
Puis prent congié au roi Artu
Et puis à tos les chevaliers.
O lui enmainne .ii. levrier
Et Ydain porte .i. esprevier.
N'i ot dame ne chevalier
Un sol, qui à Diu ne l'conmant.
  Atant sans plus de contremant
S'en issirent, si s'en tornerent,
Et cil de la cort retornerent.
Ains les orent mult convoié.
De l'esrer se sont avoié ;
Mesire Gauvains et s'amie
Parmi .i. lande enhermie
Cevauchierent la matinée.
Quant vint à la carte jornée,
De la grant forest sont issu ;
Mesire Gauvains a véu
Un chevalier qui ert armés,
Fors de la voie est arestés ;
Les .i. haie descendi.
Mesire Gauvains entendi
Au chevauchier, se l'trespassa.
Et li chevaliers si pissa
Lès le buisson contre les haies.
Je ne sai s'Ydain vit ses braies,
Ne cose qui au cuer li sist,
Ne ço qu'il tint s'ele le vit,



« Fuiés, car je vos ferrai ja ! »
Tot erranment lors s'eslonga
Mesire Gauvains contre lui.
Cil lui dist, qui vint contre lui :
« S'il vos sanble que ce soit bien,
« Por ce que li tors n'en soit mien,
« Metés le entre moi et vos.
« A celui qu'il vaura de nos
« Se tiengne, par tel covenant,
« Que li autres rien n'i demant. »
Mesire Gauvains li otroie :
« Se volés que je vos en croie, »
Fait cil, si l'afiés avant. »
—« Non ferai, mais je l'vos créant :
« S'ele vait à vos cuitement,
« L'enmenrés. »—« Quant vos loiaument
« Le me dites, bien vos en croi;
« Tot autresi je vos l'otroi;
« Se vait à vos, je vos le lès. »
Lors vinrent poignant tot adés
Droit à Yvain ; se li ont dit
Qu'ele sera, sans contredit,
A celui qu'ele coissira ;
Cascuns d'els de li s'eslonga
Et Ydain remest en mi liu.
Or ont ici parti le giu,
Dist mesire Gauvains : « Alés,
« Ydain, au quel que vos volés ! »
Quant Ydain escoté les ot,
En haut respont, que cascuns l'ot :

« Conment, fait ele, est il ensi ?
« Avés vos moi ici parti ?
« Avés me vos misse en balance ?
« Mult ai en vos povre fiance !
« Or sai je bien, se m'amissiés,
« Ja ju parti n'i éussiés.
« Tos vos estes de moi partis,
« Qui en faites vos jus partis.
« Vilainement vos en partés,
« Quant vos de moi vos jus partés.
« Certes, je pren ceste partie :
« M'amors est de vos departie,
« Or en alés, de vos me part,
« Car en moi n'arés .i. part :
« Alés vos ent, car je vos lès ! »
Ele s'en vait poignant adès
Vers le chevalier qui l'atent.
Son elme oste, ses bras li tent,
Ele l'acole et il le baisse.
Mult fu li chevaliers à aisse
Por la pucele qu'il avoit.

Désespoir de Gauvain. Ydain voyant qu'il emmène deux levriers qui lui appartiennent, force le chevalier à aller les demander à Gauvain, qui le défie et le tue.

Quant mesire Gauvains le voit,
Por poi que il just fors de sens,
Et tant qu'il ne sait en quel sens,
Il se deduisse, ne qu'il face.
Conment ira il en la place

Conbatre soi à Druidain,
Quant il n'amainera Ydain
Qu'il créanta qui li menroit ?
« Nus hom, fait il, ne m'en kerroit,
« Que ferai, fait il, que ferai ?
« U irai je ? Par foi ! ne sai.
« Taurai li je ? taurai ? nonal.
« On me tenroit por desloial,
« Ne je tolir ne li poroie,
« Se ma loiauté ne mentoie.
« Mentir ! ja ce ne m'avenra !
« Dius ! que ferai ? que devenra
« Le plus desconsilliés del mont ?
« Ne sus, ne jus, n'aval, n'amont,
« Ne voi aïde, ne secors !
« Or ai je menti tot à cors
« A Druidain ! Bien doi derver,
« Quant ne puis je mon dit sauver.
« Non ; voir, si m'en retornerai.
« U ? à la cort ? si li dirai
« Qu'ausi m'est cis maus avenus,
« Je serroie por fols tenus.
« Por fols ! fols sui je voirement.
« Or dira Kex que Gauvains ment,
» S'à le cort retornaisse issi,
« Dont ne dis je quant j'en issi,
« Que je jamais n'en torneroie,
« Desqu'à l'éure ù j'auroie
« Vengié le chevalier del car.
« Se ne veul or oïr escar,

« Jamais ne me convient oltrer.
« Dont ne me covient il aler
« Devant le roi Baudemagu,
« Que mes oncles, verités fu,
« Me pleiga contre Druidain
« Que j'irroie et m'enroie Ydain !
« Tot ce di je quant j'en parti.
« Or ment li rois et j'ai menti !
« Menti ai je, ma foi c'est mon.
« Kex me dist bien, en son sermon,
« Que femes estoient itels ! »
De ce li menbre que dist Kex
Que, par la soie qu'il amot,
Dist à la cort le vilain mot !
« Honies fuissent eles toutes !
« Kex, tu as droit, si tu les doutes,
« Totes le maudesis par non,
« Et je dis bien, ce soient mon :
« Tu les maudis, je's honirai.
« Jamais nule rien amerai
« De cuer ; Dame Dius les confonde !
« Car eles honnissent le monde !
« Kex, tu as droit, si tu les kraignes,
« En contre eles et tu les graignes ;
« Or me tieng je à ton acort ;
« Kex, je sui fols, or m'i acort.
« Tos le mons est honnis par eus ;
« Kés, or, ai je, le mès honteus.
« Que à la cort me promisistes :
« Onques mais plus voir ne disistes !

« Je suis honteus et tot par li ! »
Atant se sont d'iluec parti
Li chevaliers et bele Ydain
Et laissent monsignor Gauvain,
Qui dolans est et trèspensés.
Se fut coreciés et dervés,
Signor, ne vos esmervelliés,
Or i pensés, se l'consilliés !
Or s'en vait cil joie faissant
Et mesire Gauvains taissant,
Torne son raigne, si s'en vait;
Mais mult li poisse quant il lait
Ydain, et laissier li covient.
Ne sait ù vait, ne sait ù vient,
Tant est corciés de mautalent,
Or vait arrère, or vait devant,
Arestés est, or se regarde;
Et li chevaliers le regarde
Un esprevier que Ydain portoit.
Quant asés esgardé l'avoit,
Si demanda li chevaliers :
« Ydain, dites, li espreviers
« Dont vos vient il ? »—« Sire, il est miens ;
« Mais il enmainne o lui mes ciens. »
—« Il les enmainne ? Sont il vostre ? »
—« Sire, oïl, voir, li cien sont nostre. »
—« Nostre ?—Voire, demandés i. »
Elle dist : « Voir, je les norri
« Dedans le castel de l'Angarde.
« Alés, vos n'avés de lui garde,

« Se le dites qu'il les vos lest. »
« Volés le vos ? »—« Oïl, s'ou plest. »
« Volés ? »—« Oïl, ges veul avoir ;
« Jamès ne vos amerai, voir,
« Se je nes ai. Or i alés.
« S'il nes vos lest, si li tolés.
Cil dist : « Fols est s'il ne mes laisse. »
« A tant li chevaliers s'eslesse,
Lescu au col, de grant aïr.
Iréement le vit venir
Mesire Gauvains, si s'areste ;
Et cil venoit plus que tempeste,
Tot le cemin, si s'escria :
« Dans chevaliers, entendés ça :
« Laissiés les chiens, les voel avoir. »
Et cil respont : « Saciés de voir,
« Vos estes fols, laissiés m'ester.
« Musardie vos fait haster ;
« Traiés en sus, fuiés de ci :
« Et saciés bien, je vos desfi,
« S'avant venés, je vos ferrai. »
—« Mais tenés pes, et je menrai
« Les ciens qui sont ma damoissele. »
—« Dans chevaliers, vostre favele
« Ne poroit ci noient valoir ;
« Se vos volés les ciens avoir,
« A moi vos en covient conbatre.
« Asés vos en poés conbatre :
« Ja sans bataille nes aurés,
—« Fo, fait Ydain, vos li lairés ?

« Alés avant, se li tolés. »
—« Ydain, fait il, se vos volés,
« Laissons mes li, alons nos en. »
—« Dont derveroie je mon sen,
Si dist Ydain, s'il les avoit ! »
Et quant li chevaliers ce voit,
Qu'il se courrouce et le desprisse,
Si a sa lance à plain puing prisse,
Et dist : « Donc n'est la dame moie ;
« Metés les ciens en mi la voie,
« Si aillent là ù il vauront ;
« Et cil à cui li cien iront
« Les enmenra, sans contredit.
Lors a mesire Gauvains dit,
Qui veut la guerre et het la pès :
« Dans chevaliers, je ne ju mès
« A ju parti ; ja l'ai noué,
« Car jou ai del pïor jué,
« Si ai perdu ; or m'en repenc.
—« Vous ne ferés pais autrement ?
—« Non ferai ! voir, je vos afi.
—« Dont vos gardés, je vos desfi ! »
—« Desfiés ! par foi, et je vos,
« Ja venrons le plus fort de nos ! »
Atant s'eslongent, si s'eslaissent,
Aproicié sont, les lances baissent ;
Si s'entrefierent de grand force,
Et cil brisse comme .I. escorce
Sa lance dont il ot josté.
Mesire Gauvains aïré

Le fiert el pis sous la mamele,
Le fer li mit en la forcele,
Le cuer li trence, mort l'abat.

Ydain prétend qu'elle n'a quitté Gauvain que pour éprouver s'il l'aimait réellement. Gauvain n'est pas dupe de ses serments. Ils arrivent à la cour du roi Baudemagu. Préparatifs du combat.

Ydain le voit, ses paumes bat,
Et rit et fait joie mult grant.
Sa mule fiert et vait avant
Vers monsignor Gauvain et dist :
« Sire, se Dame Dius m'aït !
« Or vos ai je bien esprové,
« Or ai je en vos le bien trové,
« Or sai je bien que vos m'amés,
« Car mult grant dol éu avés
« De moi, que issi vos laissoie.
« Il cuidait que je fuisse soie;
« Cuidait voire, mais il ert fols;
« Por véoir .i. de vos biaus cols
« Que j'ai tos jors oï loer,
« Le fi je contre vos aler.
« Onques por el n'alai vers lui,
« Si m'aït Dius, quant je l'eslui,
« Que je l'fis por vos esprover !
« Sire, ù poroie aler,
« A mellor chevalier de vos ?
« .I. poi avés esté jalous
« De moi, certes, ce sai je bien,
« Et je vos aim, sor tote rien :

« Et or sai bien outréement,
« Que vos m'amés certainement. »
Quant mesire Gauvains l'oï :
« Ydain, fait il, oï, oï,
« Bien vos connoi, vos dites voir,
« Vos le fesistes por savoir
« Et por véoir que je feroie.
« Errés, metés vos à la voie,
« Alés avant, je vos sivrai.
« Vos verés bien que je ferai. »
Ains que li mos soit aconplis,
Folement est li muis enplis.
Enprès Ydain a respondu :
« Conment jà l'avés espondu ?
—« Espondu ? sire, non ai voir ;
« Vos povés bien de fi savoir
« Et entendre, se je l'amaisse,
« Ja por les ciens ne retornaisse.
« Et quant le fis à vos joster
« Savoie je bien, sans douter,
« Biaus sire, que vos l'ociriés ! »
—« Tot por noient le me diriés ;
« Errés, errés, je vos croi bien,
« Vos le fesistes por mon bien,
« Mais vos ne le quidastes pas. »
Atant s'en vont plus que le pas,
Ydain devant et il après,
Et tos jors vont parlant de près ;
Au plus qu'ele pot s'escondist ;
Mais ne vaut rien quanqu'ele dist ;
Que ja de riens ne le kerra.

Gauvain combat Druidain, le force à demander merci et lui cède la belle Ydain, en souhaitant qu'elle lui soit plus fidèle qu'elle ne l'a été à lui-même.

Mesire Gauvains tant erra,
Sans demourance et sans sejor,
Qu'il vint à la cort, à son jor,
Devant le roi Baudemagu.
Et Druidain venus i fu,
Et furent si li haut baron.
A .ii. jornées environ
N'ot preudoume que on séust,
A cui li rois mandé en eust
Que mesire Gauvains venroit.
Del bien tenir sa cort à droit
Fu porcaciés et entremis;
Et Druidain de ses amis
Manda tos cels qu'il pot avoir.
Issi le font partot savoir.
Tot i vienent communaument.
En haut, si com li rois l'entent,
Offri Druidain sa bataille.
Ja a il lacié sa ventaille
Et fu tos pret del can monter.
A .i. brief mos vos vuel conter
Conment ceste bataille ala.
Onques de pais nul n'i parla.
Al camp virent sans plus d'alonge.
Druidains, qui Ydain calonge,

S'est eslongiés enmi les prés.
Onques ne fu si atenprés,
Que de la pais vausist parler.
Lors laist cascun cheval aler,
Si s'envienent, par mult grant ire.
Et je, que vos saroie dire ?
De voir savés que il avint.
Là ù mesire Gauvains vint,
Li cans est vencus et passés !
Il se conbatirent asés,
Et mult se conbat Druidains.
En la fin mesire Gauvains
Le passe d'armes et conquiert ;
Et Druidain merci li quiert.
Si dist : « Sire, merci demant. »
— « Tu auras merci avenant,
Fait mesire Gauvains, Bocius,
« Tu connois bien tu es conclus
« Et que tu es d'armes lassés ? »
— « Sire, voire ; j'en ai asés.
« Por l'amor Diu, merci vos quier. »
— « Séurement me le requier ?
« Et tu auras merci mult bele !
« Tu demandas ma damoissele
« A mon oncle le roi Artu ;
« Or voit on bien que ta vertu
« Ne puet noient vers moi valoir.
« Je ne vuel mais la dame avoir.
« Quant tu m'as de merci requis,
« Je te le don, si t'en saisis,

« Voiant tos cels de cele cort. »
Et Druidains as piés li cort,
Puis s'esdrece, se l'mercia,
Et il gage qu'il s'en ira
Vanter devant le roi Artu.
— « Et t'amie menras i tu? »
—« Oïl. » — « Feras? » — « Oïl, por voir. »
— « Se tu ne vuels anui avoir,
« Ne croi pas ce que te dira :
« Par maintes fois te mentira
« Se tu le crois; ne le croi pas. »
Or est bien venu à conpas
Le sort en cui Druidains crut,
De quoi li rois mult le mescrut,
Le jor qu'il demanda Ydain,
Issi com li lions d'airain
Le faisoit prover par son non.
Nus ne l'cuidast à la cort, non,
Qu'il le déust nul jor avoir.
Issi torna li gas à voir,
Qu'il l'ot et issi li avint.

Gauvain trouve au bord de la mer la nef qui avait amené à Carléon le chevalier dont il doit venger la mort. Il rencontre aussi une dame qui portait tous ses vêtements à l'envers.

Li rois en son castel s'envint,
Et mesire Gauvains o lui,
Sans vilenie et sans anui.
Fu mesire Gauvains servi
De biaus mengier et de bials di.

Ne vuel mie tenir lonc plait.
Mult bon ostel a li rois fait,
La nuit à monsignor Gauvain ;
Et quant ce vint à l'endemain,
Ains que li solaus fu levés,
Fut mesire Gauvains armés.
Le roi mercie et prent congié.
Asés li rois l'a losengié
De remanoir, mais c'est noiens ;
Tot maintenant ist de laiens
Mesire Gauvains qui se muet ;
Onques ne torna à recet,
N'à bourg, n'à vile, n'à cité.
Tant chevauce, tant a erré
Par bos, par forests et par plaigne,
Qu'il vint desus une montaigne
Sus .I. roce, en .I. desert.
De sous de ce roce ù il ert,
Batait la mers noire et ennuble.
En .I. havene, sous le desruble
Vit .I. nef, voille tendu ;
Puis est avalés, tant qu'il fu
Sous la roce devant la nef.
Tot erranment qu'il vit le tref
Si dist : « a Dius ! » et s'aresta :
« Par foi ! ceste nés aporta
« Le chevalier del car ocis !
« Ce est ele, moi est à vis ;
« Bien le connoi, voire c'est mon !
« En cele pri je le tronçon

« Qui ert el cors au chevalier.
« A il dedens nul matonnier ?
« Ne sai : par foi ! le vuel savoir. »
Devant la nef vint por véoir ;
N'i ot ame, ne rien n'i vit.
Lors se porpense, si a dit :
« Dius ! que ferai ? enterrai je ens ?
« Del retorner est il noiens.
« Car se je entre, ele s'en ira :
« Mais je cuic qu'ele me menra
« A l'aventure que je quier.
« Or sui au point de l'escekier,
« Or puis laissier : je suis acois.
« Que ferai je ? par foi ! J'i vois ! »
Or descent, en la nef entra ;
Quant il fu ens, de fors jeta
Un petit pont qui i estoit ;
Par dessus le poncel estroit
Mist son cheval parmi es bors.
Lors a tiré par grans esfors
Le pont ariere, en eslés pas.
La voile leve à .I. windas,
Le vent fiert ens, la nés s'esmuet,
Plus tost s'en vait l'oissiels ne puet
Voler, quant il est esméus,
Jamais ne cuide estre véus.
Mesire Gauvains, qui s'en vait,
De ce que il a ensi fait
Se tint por fol et se repent ;
Mais il ne puet estre autrement ;

Si est noiens del repentir.
Se il péust terre sentir,
Il s'en issist et si jurast
Que à la terre se laissast,
Que jamais matonniers ne fust !
La nés fu bone et de bon fust,
Si s'en vait par la mer fendant.
Li vens fu bons ; si erra tant
Qu'il vit terre ; si ariva.
Ce fu Escoce qu'il trova.
  Quant à terre fu arivés,
Son cheval met fors, s'est montés,
Mult erranment atant s'enpart.
Mais il n'avoit de nule part
Voie ne sentier qui l'ameigne.
« Par foi ! fait il, or me retieigne
« Por le plus fol qui onques fust,
« Ne onques mais sus hom ne fust. »
Il ne voit ne borc, ne cité,
Mais païs mult desireté ;
Ne trove recet ne abit.
Vers .I. forest que il vit
Vait traversant parmi le plaigne ;
Par la forest sus la montaigne,
A chevaucié tot le matin ;
Mais onques ne trova chemin.
Mais tant oire qu'il trespassa,
Ne rien née ne rencontra.
Le haut conble de la forest,
Une tor aperçoit, qui nest ;



Contre solel le vit à destre.
Droit à la tor que il vit nestre
S'est adreciés parmi la lande.
Il n'ot castel jusqu'à l'Illande,
Nul mius asis que cil estoit ;
Bois et rivieres i avoit,
Jardins, praeries entor,
Et bele vile et haute tor.
Tot le surplus vos laisse ester.
  Mesire Gauvains del entrer
Pensa ; et tant a chevauchié
Qu'il vit, outre le bos plaissié,
Devant la ville issir d'un parc
.I. nain bouciu, qui tint .I. un arc,
Lais et kenus, si vait cantant
D'Isseut la Blonde et de Tristrant,
D'Elaine et de Paris de Troie.
Saulliers à bec, mantel de soie
Avait li nains, qui vait cantant.
Après li nain, vint chevauçant
Une pucele, à .II. envers.
Ne sai se fu faite en travers,
Mais tant vos di que tels estoit
Que tos ses dras envers vestoit.
D'un mantiel gris ert afublée ;
Mais li pene ert defors tornée,
Et li dras ert devers le cors,
Le cuir dedens, le poil de fors ;
Vestoit .I. peliçon hermin ;
Sanbue avoit d'un drap sanguin ;

Ert à l'envers misse en la cele ;
Nis les renes à la pucele
Sont ce dedens dehors tornées.
Issi estaient bestornées
Totes les coses qu'el avoit.
Meisme la dame se séoit,
Son vis vers la keu del cheval ;
Ses dos ert devers le poitral ;
Nis ses soullers envers cauçoit.

La dame lui apprend qu'elle a fait vœu de porter ainsi tous ses vêtements à l'envers, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré Gauvain, destiné à venger la mort de son amant le chevalier Raguidel tué par Guengasouin.

Quant mesire Gauvains le voit,
Si s'esmervelle et cort après.
Tot maintenant comme il fu près,
Le salue : « Dius vos saut, bele ! »
—« Et Dius vos gart ! » dist la pucele,
Qui mult estoit bele et cortoisse.
— « Dame, fait il, se ne vos poisse,
« Car me dites iço que soit
« Que vostre drap ne soit en droit ?
« Car, s'il vos plaist, je l'veul savoir. »
— « Dans chevaliers, fait ele, voir,
« Il me plaist que vos le saciés.
» Mais jà mes frains n'ert mais saciés,
« Ançois serrai en la maisson,
« Et se ce vos sanble raisson,

« Volentiers vos herbergerai ;
« Et en alant vos conterai
« Por coi sui atornée issi.
—« Dame, fait il, vostre merci
« Je retieng volentiers l'ostel.
—« Oés donc le conte mortel,
« Fait ele, et je vos conterai.
« Biaus sire, ciers sire, j'amai
« Un chevalier de cest païs,
« Et il moi, tant qu'il avoit mis
« Et cuer et cors en moi amer.
« Mais il n'avoit de ça la mer
« Un chevaliers, qui tant vausist
« De joste, qui le demandast,
« Et si laitiés que il donnast
« Plus qu'autres n'osast esgarder.
« Il savoit bien s'onnor garder
« Que nus n'i trovait à redire.
« En cest païs , ce vos os dire,
« Ne parloit on se de lui non ;
« S'onques connéustes son non,
« Ce fu Raguidan l'orguillous,
« Li preus, li biaus, li mervillous.
« Sires estoit de ceste tor,
« Et la terre de là entor
« Ert tote soie à justicier.
« Si ert haïs d'un chevalier
« C'on apele Guengasouain,
« Uns fels, traïtres Baskerain,

« Ki est niés le roi Aguisset
« D'Escoce, que ne cuic qu'il ait
« Plus mal traître jusqu'à Roume.
« En lui n'a mie rainable oume,
« Por cop ferir, ne por joster ;
« Car nul ne porrait ajoster
« A lui, que ne fust sempres mors ;
« Non pas por ce qu'il soit plus fors
« Que nus autres plus foibles hom ;
« Mais il fu el Castel sans non,
« Qui siet en .i. ille qui flote ;
« U damoissele Lingrenote
« Le mist par son encantement,
« Ele le tint mult longement
« En l'ille, tant qu'il l'adouba.
« A l'adouber se li dona
« Armes encantées, si fors,
« Que nus engiens, par nus effors,
« N'en porrait nule depecier.
« Le glaive fu de tés acier
« Que escus ne haubers ne l'tenroit ;
« Si n'ert elmet qui ja tenroit
« Contre s'espée, s'il i fiert,
« Ne ja si durement fors n'iert,
« S'il i fiert, qu'il ne l'truisse tendre.
« Nus ne devroit tel home atendre,
« Puis qu'arme ne le puet forfaire.
« Itels est et de tele afaire :
« Mult le crient on, en cel païs.
« Et tant avint que mes amis,



« Dont je commenchai à conter,
« L'encontra, et en l'encontrer
« S'entreslaissierent erranment.
« Tant erent plains de hardiment
« Mes amis, qu'il ne vaut fuïr.
« Mais au joster, en son venir,
« Le feri, et après l'enpains
« De la lance, que dusqu'as mains
« Le feri parmi la mamele.
« Mais au retraire, l'alimele
« Estort son cop, ele croissi,
« Si que li fers remest issi
« El cors et grans piece de fust.
« S'il demourast et plus i fust
« En la place trebuchié mors ;
« Mais il s'en vint par grans esfors
« Del cheval, qui l'en aporta.
« Tot maintenant que il entra
« En son castel, il y morut.
« Uns vallès vint, qui acorut
« A moi, qui me dist la novele.
« Si la trovai triste et cruele,
« Ne jamais de mon cuer n'istra
« Li dols, ne jamais ne naistra
« Si grans dols que j'en fi le jor.
« Mais au dol faire sans demor,
« Vint .I. pucele en la sale ;
« Del dol me vit pesant et pale.
« Si l'en pesa et descendi
« Et je cuic au dol entendi.

« Fis dol plus grignor que devant.
« La pucele se traist avant
« Vers moi, si me dit : bele amie,
« Laissiés cest dol, ne plorés mie.
« Car encor me venrés guengier.
—« Hé Dius ! est nés qui puist vengier ? »
— « Oil, dist ele, doi chevalier,
« Qui sont tuit né, la vengeront. »
— « Dame, por Diu fissent ! feront ? »
— « Oil, dit ele, ne doutés pas ! »
« Le cors fist metre, en eslés pas,
« Dedens .I. car, sor son escu.
« Si l'enmenames, tant qu'il fu
« A .I. havene, mult près de ci ;
« Et la pucele que je di
« Amena .I. nef au port.
« Le car traissimes et le mort
« Dedens la nef, qui mult ert bele.
« Voiant nos tos, prist la pucele
« .V. anials, se li mist ès dois,
« Dont li plus lés ert si estrois
« Qu'il n'ert pas là qui's en traissist ;
« Et en s'aumosnïère mist
« Unes letres qui ce disoient
« A cels qui ces letres liroient :
« Cis chevaliers si quiert vengance ;
« Ce saciés bien et sans doutance
« Que nus hon ne l'porra vengier
« Se cil non qui porra sacier



« Le tronçon qui li est el cors.
« Et del tronçon, quant il ert fors,
« Converra la vengance faire.
« Autre arme n'i porrait forfaire
« A celui qui cestui ocist.
« Encor ne l'vengera pas cist
« Qui li ostera le tronçon,
« Se par l'aide de celui non
« Qui les anials li porra traire
« Des dois; issi par tel afaire
« Converra la vengance prendre!
« Nonques cele ne vaut aprendre
« Son non, ni desquels il fu nés,
« Nonques el brief ne fu nonmés
« Guengasouins, qui cest mesfait
« Fist lors; et quant la dame ot fait
« En la nef son atornement,
« Li voiles par encantement
« Leva, et de la nef issi;
« Si s'escipa sa nés issi,
« Tote sole, parmi la mer.
« Jo qui tant le pooie amer
« Je regardai tant com je poi.
« Mais ce ne me dura c'un poi,
« Qu'à grant mervelle s'en alot.
« Et la damoisselle qui l'ot
« Eskipée, par son savoir,
« Ne vaut onques faire savoir
« Qui ele estoit et prist congié,
« Si s'en ala issi; et jé

« Qui mult grant dol oi, fis .I. veu,
« Que jamais nul jor en .I. leu
« Mi drap ne serroient en droit
« Vestu, devant que cil venroit,
« Qui devroit faire la vengance.
« Biaus sire, issi par penitance,
« Me sui vestue et demenée.
« La verité vos ai contée,
« Biaus sires chiers, or le saciés. »

La dame ajoute à son récit que Guingasouin a une fille aimée par le chevalier Yder, lequel, en se joignant à Gauvain, doit venger la mort de Raguidel.

« DAME, fait il, mult par avés
« Grant mervelle faite par lui.
« Fu onques séu par nului
« Que le mors et la nef devint ?
— « Oïl, je sai bien qu'il avint :
« Il ariva à Carlion.
« Li rois Artus et li baron
« I sejornoient à sejor ;
« Si je sai d'iluec à tierc jor
« Qui li osta del cors le fer.
« Je l'sai par monsignor Ider,
« Un chevalier de ceste terre
« Qui li ala ses anials traire,
« Ses traist et les en aporta.
« Le tronçon del cors li osta
« Mesire Gauvains li guerriers ;
« Onques n'en pot estre saciés



« Par chevalier, se par lui non.
« Por ce qu'il est de tel renon.
« Eu mult grant joie, quant je l'soi,
« Mais onques puis oïr ne poi
« Noveles que soit devenus.
« Si cuic je qu'il fust ça venus,
« Se il le séust, grant piéca.
« Mais il va tant et ci et là,
« Par tot le mont querre aventure,
« Que c'est trop grans mesaventure
« Que il n'arive en cest païs. »
— « Dame, fait il, je vos plevis,
« S'il le séust qu'il i venist.
« Li chevaliers qui ce vos dist
« Que li anials des dois li traist,
« U est il ? » — « Sire, se vos plaist,
« En la forest de Cabroan.
« Certes, il ne fina à uan
« De guaitier et pors et passages,
« Savoir s'il péust estre sages
« Quant mesire Gauvains venroit.
« Et encor est il orendroit
« A la trencie des sapins.
« C'est mesire Yder li meschins,
« Qui mult se fait de tos loer. »
— « J'ai bien oï de lui parler,
Fait mesire Gauvains après ;
« Et monte il rien, ne lonc ne près,
« A vous de rien, n'à vostre ami,
« Quant il de vos vengier issi

« Se painne et tant s'en entremet?
— « Sire, la painne qu'il i met
« N'est pas por moi, ne por m'amor.
« Nonques à mon ami nul jor
« N'apartinc, n'acointes ne fu. »
— « Dont li est ce dont avenu,
« Qu'il s'entremet de lui vengier?
—« Bials sire, il het le chevalier,
« Et il het lui plus a d'un an.
« Sire, une fable escoute l'an;
« Or oiés por coi il le het.
« Sire, il est voirs et on le set,
« Une fille a Guingasouains;
« Se Dius l'avoit faite à ses mains,
« Ne cuic je pas que fust plus bele.
« Trémionete est la pucele
« Apelée par son droit non.
« Mais n'est biautés se de lui non;
« Trop est bele, ce n'est pas fins,
« Et mesire Yder, le meschins,
« L'aime d'amors et ele lui.
« Issi s'entraiment anbedui.
« Rien ne puet outre plus amer.
« Or la fist antan demander
« Mesire Yder à ses amis;
« Mais onques n'i pot estre pris
« Guengasouains par nule rien;
« Non pas por ce qu'il ne fust bien;
« En lui asise si l'avoit;
« Mais ses peres ne le donroit



« A signor, n'à voissin qu'il ait.
« Et savés por coi il le fait,
« Et dont la felonie vient?
« Tote la terre que il tient
« En cest païs vint de la mere;
« Et la pucele si n'a frere,
« Ne suer, qui part i puist avoir.
« Ne set Guengasouains de voir
« Que par justice apartendroit
« La terre à cui il le donroit.
« Si a juré, ce m'est à vis,
« Que ja devant qu'il soit ocis
« La pucele signor n'aura,
« Ains a juré que cil l'aura
« Qui l'ocira, quant il ert mors.
« Et à ses honmes les plus fors
« Fait jurer que il li donront
« En eslé pas que il sauront
« Qu'il ert ocis et trespassés.
« Or s'est encontre ço pensés
« Mesire Yder, qu'il set de voir
« Qu'il ne pot pas s'amie avoir
« Devant que Guengasouains muire;
« Si s'entremet mult de lui nuire
« Et se porcace, quanqu'il puet;
« Il n'en puet més, amors le muet. »
Fait mesire Gauvains après :
— « Mais connuisse il nul liu ci près
Guengasouains? » — « Sire, oïl, voir,
« Sovent le poriés véoir

« De ça cel bois, en .I. angarde.
« Il est si sires, que il garde
« Tos sels le bois et le trespas.
« Jo ai mesdit, sels n'est il pas ;
« Ains maine .I. ors, dès ce qu'il sot
« C'onques mesires Gauvains ot
« La vengance prisse sor lui.
« Li ors est fels et plains d'anui,
« Et grans et fors outréement ;
« Et si est duis si faitement
« Que vos m'orés dire et conter.
« Se ses sires vuelt encontrer
« .I. chevalier, et il i joste,
« Li ors laist et se siet de joste ;
« En pais ses esgarde à conbatre.
« Se cil puet son signors abatre
« Por lui ja l'ors ne movera ;
« Mais se plus chevaliers i a
« Li ors lor saut en mi le vis,
« Ausi come .I. diables vis,
« Mort des dens et des pates fiert,
« Que ja nus haubers si fors n'iert
« Qu'il puisse contre lui durer.
« Si de rien ne puet endurer
« Qui le courout et li anuit.
« Guensgasouains issi l'a duit,
« Por ce qu'il set et a enquis
« Qu'il ne serra jamais conquis
« Fors par .II. chevaliers ensanble.
« Mais trop demeure, ce me sanble,
« Mesire Gauvains longement. »



Gauvain se décide aussitôt à aller attaquer Guengasouin. Plusieurs indices apprennent à Yder la venue du vaillant chevalier. Lui aussi, de son côté, se prépare au combat.

Quant mesire Gauvains l'entent,
Si s'aresta et dist en lui :
« Je troverai par tans celui
« Que j'ai si longement carcié !
« De hait ait qui tant l'a cacié,
« Se je ne le vois ja requerre.
« Por lui ving je en ceste terre.
« Se l'sai ici, plus ne querrai ;
« J'i vois, ja celui n'atendrai
« Qui les anials li traist des dois. »
Lors s'estendi plus de .vii. fois
D'angoisse et de joie qu'il ot :
Et la damoissele qui l'ot
Regardé, voit qu'il est pensis.
— « Sire chevaliers, biaus amis,
Fait la pucele, vos pensés ;
« Si ne sai coi, mais plus asés
« Vos voi pensif que je ne suel. »
— « Dame, fait il, je pense et vuel
« Aler véir Guengasouain.
« Ne lairoie dusqu'à demain
« Por .c. mars, que je ne l'véisse
« Et que mon pooir ne fesisse
« Vers lui de mon anui vengier ! »
— « Vos n'i poriés rien avancier,

Fait la pucele, biaus duls sire,
« La vostre grant merci del dire ;
« Mais cest noiens, n'i alés mie. »
— « Avoi ! fait il, ma douce amie,
« G'i vois, ne l'me desloés pas ;
« Jamais ne renterrai el pas
« Devant que je l'aurai véu. »
— « Biaus sire, or tos vos ai esmeu
« De folie, ce poisse moi ! »
—« Dame, fait il, en bonne foi,
« Saciés que bon gré vos en sai ;
« Et que je vif en renvenrai,
« Ma doce amie, à vostre ostel. »
— « Sire, Dius vos i ramaint tel
« C'onnors vos soit et à moi joie ! »
— « Dame, fait il, Dius vos en oie ! »
« Alés, adiu ! car je m'en vois ! »
Maintenant s'en vait par le bois,
Par .I. sentier, grant aléure,
Et la pucele, à l'anbléure,
S'en vait à son ostel tot droit.
Et mesire Yder qui estoit
Outre le bois, en la gaudine,
Garda et vit en la marrine
La nef ù mesire Gauvains
Estoit venus. Plus tost que dains,
Vint à la nef, bien le connuit.
« Par foi ! fait il, en ceste nuit,
« Raguidax, puis qu'il fut ocis,
« Lors a véu enmi son vis



« La trace del cheval celui
« Qui là est arivés par lui. »
Lors dist, si s'est apercéus
Mesire Gauvains ert venus
En cest païs. « Dius, ù irai ?
« Que ferai je ? par foi ! g'irai
« Tote la trace ! » Lors s'esmuet
Et vait quanques li chevals puet
Aler sous lui, et oirre tant
Qu'il vint, sor son cheval batant,
El castel ù la dame estoit
Entrée, et quant ele le voit
Venir, si s'est vers lui drechie ;
Et cil qui tost l'ot aprochie
Le salua et ele lui.
— « Dame, fait il, véistes hui
« Un chevalier par ci devant
« Passer ? » — « Oïl, si Dius m'amant,
Fait la pucele, il me trova
« De là cel bois et demanda
« Por coi mi drap ne tinc à droit.
« La vérité, come ele estoit,
« Li contai, et quant il l'oï,
« Je ne sai s'il s'en esjoï,
« Mais li vi son sanblant muer
« Et lui estendre et remuer ;
« Après me dist, en eslés pas,
« Que jamais n'enterroit il pas,
« Devant ce qu'il éust trové
« Guensgasouain et esprové

« Si ses armes erent si dures.
« Si venimes nos ambléures
« Et cest castel, jou et cis nains. »
— « Dame ! c'est mesire Gauvains ! »
— « Non est. » — « Si est, bien le saciés ;
« Car je ai hui les pors cerkiés,
« Si ai icele nef trovée
« Qui o le mort fu escipée
« Del havene, par encantement. »
— « Mesire Yder, qu'est ce ? Conment ?
« Cuidiés vos donc que ce soit il ? »
— « Je l'cuic et l'sai. — « Savés ? » — « Oïl,
Fait il, n'en soiés pas en doute ;
« Car il est tels que il ne doute
« Guensgasouain. Se l'conperra. »
— « Mesire Yder, or i parra
« Que l'aïde vos li ferois !
« Alés tost, vos i consivrois.
—« Ferai. » —« Oïl, il n'est pas loing. »
Lors s'en torne comme a besoing
Iriés et plains de mautalent.

Gauvain rencontre Guengasouin. Il le défie. Il se sert d'abord de ses armes ordinaires et ne peut triompher de son adversaire qui se rit de ses efforts. Il est plus heureux avec le tronçon de la lance de Raguidel. Guingasouin a peur et s'enfuit.

Et mesire Gauvains atant
Erre, qu'il vint desus l'angarde ;
Arestés est et si esgarde

En la gaudine contreval
Si a coissi el fons d'un val
Guengasouain qui abevroit
Son cheval; et por ce qu'il voit
Son ors o lui, se l'reconnut.
Mesire Gauvains lors s'esmut
Vers lui et dist : « Dius ! que ferai ?
« On dist que ja ne forferai
« Guengasouain, fors del tronçon.
« Se Dius me doinst benéiçon,
« Ja de tronçon n'i josterai
« A cest premier, ains le ferrai
« De ma lance, por esprover
« Se je porrai sor lui trover
« Si fors armes, come on m'a dit. »
  Atant Guengasouains le vit
Del bois issir et avaler ;
Lors hurte et laist cheval aler,
L'escu au col, la lance el puing ;
Et mesire Gauvains de loing
S'est dreciés droit encontre lui.
Onques d'els .II. n'i ot celui
Qui mot desist, ains s'entrefierent
Sor les escus, lançes brisierent
Rainable sans encantement ;
Mesire Gauvains durement
Guengasouain fiert enmi le pis.
Mais li haubers qui est trelis
Ne fraint, ne ront, ne departi.
Ains le fer en est resorti,

Comme s'on frist sor .I. tor
Quarriaus qui d'abalete ator.
Estrais n'i forsfesist noient
Icels se resort durement
Et la lance brisse à estros
Que li esclas et li retros,
En volent et si s'enpasserent
Outre ; mais sempres retornerent,
Les espées nues es puins.
Et lors Guengasouains est poins
Vers monsignor Gauvain, se l'fiert
Sor son escu ; si trançans ert
S'espée, que l'escu depiece;
A terre ciet la grande piece ;
De grant vertu li cols descent
Sor le hiaume, si faitement,
Que li cercles peçoie et font,
Et qu'il li trence sor le front
Le coiffe et le car jusqu'as os.
Ja li éust tolu son los ;
Mais mesire Gauvains guenci
Sa teste, et le grans cols chaï
Desus l'arçon, si l'a trenchié
Quanques l'espée a consuivé,
Trence et depiece outréement ;
Et mesire Gauvains qui sent
Le sanc aval son front raier,
Se drece et fiert le chevalier
Sor son elme, par mult grant force.
Mais de grant folie s'esforce ;

Quant plus fiert, plus i rebondist.
Autant li vaut com s'il ferist
Son cop sur l'aguille Saint Père,
Qu'il ne la quaisse ne enpère
De son haubert la pior maille.
Et tant i fiert et tant i maille
Grans cops, que s'espée depiece.
Lors li sovient, à cief de piece,
De son tronçon : le caple laisse,
Le tronçon a pris, puis s'eslaisse
Vers Guengasouain, si l'encontre,
Et cil jete l'escu encontre,
Qui fu faés ; mais rien ne vaut ;
Aussi come un deljé bliaut,
Li perce, si que li haubers
Fausse et desront, et que li fers
Li passe parmi les costés.
Ains que li fers ne fust ostés
Sot et connut Guingasouains
Que c'estoit mesire Gauvains
Qui l'ot feru ; lors ot paor
Si grant, c'onques n'en ot grinnor,
De mort, qu'il ne craint se lui non.
Le fel, li plain de traïsson,
De cele mort si s'apenssa ;
L'espée tint, le col baissa,
Si s'est joste à lui jostés
Et fiert le cheval es costés
De l'espée, jusqu'ens el heut.
Li chevals qui de mort se deut

Saut en travers et cil s'esloigne ;
Et mesire Gauvains enpoigne
Le tronçon, se li cort séure.
Mais li chevals en itel eure
Caï sor lui, tot en .i. mont,
Et le plus cruels hon del mont
Le vit et puis s'est escriés :
« Mesire Gauvains, remanés,
« Gardés la place, je m'en vois !
« Car il n'est pas en vostre cois
« De cevaucier, ce m'est à vis ;
« Encore est Guengasouains vis,
« Et Raguidaus n'est pas vengiés,
« Itant vuel je que vos saciés
« Que jamais n'i venrés à point ! »
Lors hurte le cheval et point,
Grant aléure, droit au gué,
Et mesire Gauvains el pié
Remest dolens et entrepris.
A soi méisme a consel pris
Qu'il le suivra, tant qu'il le truisse.
Jamais por tant qu'il aler puisse,
N'iert en pais ains l'aura trové.
Si s'en vait et passe le gué
Et vait après Guengasouin.
Cis l'a véu et tint son frain
Vers lui, et il l'a contredi,
Et di, si que il l'entendi :
« Mesire Gauvains, retornés ;
« Vos n'estes pas bien atornés

« A errer n'à mener nul leu :
« Ne je n'ai cure de cor leu.
« Retornés ; si devés savoir
« Vos n'i porés puissance avoir,
« A moi mal faire, ce saciés ! »
Et mesire Gauvains iriés
Fu, si qu'à poi qu'il n'est dervés.
Il ne dist mot, ains est alés
Vers lui ; mais il ne l'ataint pas.
Ains s'en vait tot le petit pas
Droit en l'engarde contre mont.

Yder, à son tour, se présente au combat. L'ours qui accompagne Guingasouain défend son maître et est tué par Yder.

Mais là sus en la garde amont,
Mesire Yder, qui bien savoit
Les voies, et venus estoit,
Par .i. trespas, comme à besoing,
Garda de haut, et vit en loing
Guengasouain, qui retornoit,
Et monsignor Gauvain qui vait
Point del cheval et se l'sivoit.
Lors sot enfin, quant il le voit,
Qu'il avoient josté ensanble.
De monsignor Gauvain li sanble
Mervelle, qui est abatus.
Lors dist : « Li pris est abatus
« Del millor chevalier del monde ! »
Lors hurte et vait, plus tost qu'Aronde,

Tot le costil, tant qu'il vint là.
Si tost com Guengasouains l'a
Apercéu, si set de voir,
S'il l'atent, qu'il ne puet avoir
De la mort terme, ne respit :
Mais mult li torne à grant despit
Quant por lui fuïr li convient.
Le cheval hurte, se li vient
A l'encontre, por lui atendre
Et s'estent si, qu'il fait estendre
D'angoisse les fers des estriers,
Par tel aïr, que li destriers
Arçoie et font, quant il s'estent.
Et mesire Yder n'i atent
Plus, ains li vient, lance levée,
Et cil ot enpuignié l'espée,
Se li est venu au devant.
Mesire Yder le fiert avant,
Par deseur l'escu en travers,
Si qu'il le porte tot envers
Del cheval, enmi le laris.
Li ors le voit, si fu maris
De son signor, qu'il vit à terre;
Les piés drece, les dens desserre,
Si cort à monsignor Yder,
Plus caus que diables d'enfer,
Li saut au vis, mais il guenci.
Li ors saut à lui, si feri
Son cheval deriere l'arçon,
Si qu'il l'i mist jusqu'al pomon

Le destre pié dedens le cors;
Après le cop l'a el flanc mors,
Si qu'il li traist le mestre coste.
Et li chevals caï sor coste,
Qu'il se senti navré à mort;
Et l'ors le fiert as dens et mort
Tant qu'il l'a errant devoré.
Après n'a gaires demoré;
Ains recort seure au chevalier;
Et quant il le vit adrecier
Vers lui, se li tendi l'escu,
Li ors i fiert de tel vertu,
Qu'il li fent dusques ens el puing;
Et mesires Yder s'est joing
Encontre l'ors, se l'boute ariere;
Et li ors redrece la ciere
Et li revint guele baée.
Mesire Yder a trait l'espée
Por lui desfendre et il l'enguele,
Et il li enpaint en la guele
L'espée et le bras jusqu'al coute.
L'espée est fors et il le boute,
Tant que li saut parmi le flanc,
Puis l'en retrait à tout le sanc
Le bras et l'espée del cors.
Mais li ors l'a si el bras mors
Qu'il li blemi les os as dens.
Mais il fu si navrés dedens
Que plus ne se puet soutenir.

Guengasouins demande à renouveler le combat en présence de tous ses barons. On leur donne des armes nouvelles. Guengasouins est vaincu, refuse de demander merci et Gauvain le tue. Ainsi est vengée la mort de Raguidel.

GUENGASOUAINS le vit muerir,
Ainc par lui ne fu secorus,
Car il estoit si esperdus
Et entrepris de ce qu'il voit
Monsignor Gauvain qui venoit
Au caple, le tronçon el puing.
Onques alors a son besoing
Aidé ne fu tos en estant;
Et mesire Gauvains atant
Vint au caple tos essouflés :
« Sire! sire! soufrés, soufrés,
Fait Guengasouains erranment,
« Parlés à moi! » — « Quel parlement
« Veus tu? » Fait mesire Gauvains.
— « Sire, ce dist Guengasouains.
« Vos estes doi et je sui seuls
« Ce seroit hontes à vos .II.,
« Se par vos .II. me conquerrés.
« Ostés vos armes et querrés
« Unes autres, et je querrai
« Un autre, ù je vos conquerrai
« Par moi, u vos me conquerrés.
« Plus long hui sera recréans
« Li uns de vos. » — « C'est mescréans,

Fait mesire Gauvains après,
« Mais je te garderai si près
« Que ja de ci ne te movras,
« Ne je, devant que tu auras
« Autres armes et je aurai
« Autres. » — Cil dist : « Venés, g'irai
« Devant le castel orendroit,
« A la dame qui clame droit,
« Et ma teste par vostre escu ;
« Et s'à li me rendés vencu,
« Ele en fera sa volenté.
« Mais tant me fera de bonté,
« Mesire Yder, qui montera
« Seur mon cheval, et si ira
« A mon castel dire à mes houmes
« Qu'il viegnent ça et que nos soumes
« A la bataille cors à cors,
« Et que il m'amainnent ça fors
« Cheval et quanqu'il me covient.
« S'il est issi et il avient
« Que me puissiés par vos conquerre,
« Tuit li baron de ceste terre
« Vos en donront honnor et pris. »
Il li respont : « Ja de çou pris
« Tot mon consel : avant venés ;
« Mesire Yder, por Diu ! alés
« El mesage, je vos en pri. »
— « Sire, dès qu'il vos plaist issi,
Fait mesire Yder, et g'i vois.
« Mès se de ço fust à mon cois

« Jamais de ci n'alast avant ;
« Se mes pooirs alast devant
« Il n'éust pas de vos merci. »
— « Or ne vos caut, tornés de ci ;
« Je li doins trives dusques ça. »
Lors fu issi que cil ala
Au castel la novele dire.
Mesire Gauvains si plains d'ire,
Com il est, et Guengasouains
S'en vont ensanble, mains à mains,
Au canp desous l'autre castel,
Vengier la mort de Raguidel.
  Quant au castel furent venu,
U l'amie Raguidel fu,
Ele les vit, ses reconnut
A grant mervelle en acourut
A els la verité savoir
De cele ouvre trestot le voir.
Si conterent conment alot.
Et quant la damoissele l'ot,
Mult ot grant joie et grant paor.
Ele fist traire le millor
Cheval, qui fust en son ostel,
Cauces, hauberc et elme tel
Come à si preudhoume covient.
Mesire Yder sempres revient
Et cil o lui que cil manda.
Cheval et quanqu'il conmanda
Li amenèrent en la place.
On li desvet, on li deslace

Les armes dont il fu armés ;
Et quant il fu tos desarmés,
Se l'ront armé tot de recief.
Il est montés, l'elme lacié,
Sor .I. blançant de Cornouaille.
Fiers et hardis de sa bataille
S'ofre et dist que plus ne demande.
Et mesire Gauvains conmande
Que ses cevals soit trais avant.
Por lui tenir son covenant,
A totes ses armes ostées
Et on a celes aportées
Que la pucele li donna.
Ele méïsme si li a
Caucies ses cauces de fer.
L'espée monsignor Yder
Li çaingnent, qu'il li a donnée,
Por ce qu'el païs n'ot espée
Si bonne, ne de si haut pris.
Lors monte et a son escu pris,
Tos près, conme por asanbler ;
Et on fist les gens dessanbler
Qui à canp estoit asanblée.
Ce ne fu pas fait en enblée,
Que tuit cil del païs i furent.
Atant desrengent, si s'esmurent,
Por encontrer, sans plus atendre.
Li cheval furent fors et tendre,
Et les lances roides et fors ;
Et cascuns vient de son esfors ;

Si s'entredonnent mult grans cols,
Si qu'il font les escus des cols
Hurter as costes et as cors,
Si qu'al joster lor volent fors
Des mains, li frains et les enarmes.
Mais tant estoient fors lor armes,
Que li cors n'ont des lances garde ;
Et li cheval, qui sont de garde,
Vienent si droit, qu'il s'entrencontrent
Et qu'il s'acolent et afrontent,
Et volerent loing en arière,
Si qu'il descarcent par deriere
Les chevaliers qui furent sus.
Et cil, qui se sentirent jus,
Salent en piés ; si s'entrevienent,
Les escus drecent et soutienent
Les espées nues es puings ;
Et mesire Gauvains s'est joins
Guengasouain et si l'encontre;
Et Guengasouains vient encontre,
Agas et plains de mautalent,
Issi escerveléement,
Qu'il ne guencissent, ne ne faillent,
S'entrevienent et s'entresaillent,
Ne ne se remuent d'un leu.
Mais puis que vont au droit del geu,
Que les armes furent raisnables,
Ne fu pas li jus acostables,
Ce saciés, à Guengasouain.
Tant a en monsignor Gauvain

Proece et tant puet endurer,
Que cil n'i puet au lonc durer ;
Ains le mainne tant qu'il l'abat ;
Et cil qui plus ne se conbat
Ne li daigne merci requerre,
Ne il ne puet vers lui conquerre
Noient, ains s'estent et devoutre ;
Et cil qui l'a conquis tot outre
Li dit : « Fols, tu t'i es trop voltrés ;
« Reconnais que tu ies outrés
« D'armes, et si crie merci
« A la pucele ; voi le ci
« Qu'il est ensi, ensi faut il. »
— « Dehé aie, se tant m'avil,
« Que je de merci le requiere !
« Trop me serroit la mercis chiere,
« Se je l'en proioie par non,
« Je n'en auroie mie non,
« S'ele voloit ; de cest afaire
« N'ai cure ; ce que tu dois faire
« De moi, fai tost, el ne te quier.
— « D'ele, Guengasouain, requier
« Merci, por alongier ta vie ! »
— « Tais, je ne daigneroie mie
« N'à toi, n'à li crier merci.
« Qu'atens tu mais ? fier, si m'oci !
« Morir puis je, c'est .I. trespas ;
« Mais recréans ne sui je pas,
« N'onques ne fui, ne ne vuel estre.
« Mais chevaliers trove son mestre

« Ja de moi el n'enporterés ! »
Cil hausse et li dit : « Ja morés ! »
Et fiert si que il li a trencie
La teste : or est la mort vengie
De Raguidain, qui fu ocis
Et qui dedens la nef fu mis,
Et tant sigla qu'il vint à cort ;
Vengiés est, et s'amie i cort,
Por le teste Guengasouain ;
Et dist a monsignor Gauvain :
— « Sire, la teste me donés ! »
Et il respont, si dist : « Tenés. »
Se li donne ; et quant ele l'ot
Ne puet muer qu'ele n'en sot ;
Et dist : « Or est cangiés li vers ;
« Mi drap qui sont vestu envers
« Serront ancui vestu en droit.
« Sire, qui m'as mise orendroit
« Si grant joie dedens mon cuer,
« Voire que jamais à nul fuer,
« Cuers de feme si grant n'aura !
« Icius Dius que Longis navra
« Te doist joie et honnor t'envoit,
« De cele rien, ù qu'ele soit,
« Que li tuens cuers desire plus !
« Par mult grant proece as confus
« Celui qui mult en confondoit. »

La fille de Guengasouin doit être le prix du vainqueur. Ses vassaux viennent l'offrir à Gauvain. Yder, qui l'aime, se jette aux pieds de Gauvain et le supplie de la lui céder.

Issi com la dame parloit
Si sont venus illuecques lors
Bien dusqu'à .xxx. vavassors,
Vius et floris, de grant éage;
Mais mult furent prodome et sage,
Que c'estoit del païs li mius;
Et si i ot de plus biaus vius
De tot le roiaume à devisse.
Cascuns ot sortot et cemisse
Ridée, et esperons à or,
Et palefroi bauçant et sor
A lorains et arçons d'ivoire,
A or taillé et à trifore.
Une pucele o els avoit
Si bele, que nus ne le voit
Que ne die : c'est la plus bele
Del mont; et cest la damoissele
Qui fu fille Guengasouain.
Desus un mul, tient en sa main
Une corgie, à .iii. boutons,
A or, et d'or fu li bastons
U sa corgie estoit nouée.
En un bliaut desafublée
Et delïée chevaucoit.
Mais li lorains que ses mors ot

N'ert pas povres à esligier.
Un capel soutil et legier
Ot en son cief, qui le tenoit
Ses crins; mais si très biaus estoit
Que mult le prissoient la gent ;
Et si n'estoit d'or, ne d'argent,
D'or et d'argent ce n'estoit mon,
Ains ert de l'euvre Salemon
Voire, ce dient li pluissor.
Mais non fu, ains fu d'autre ator.
Nus ne sot de coi ele estoit ;
Li rois Bueves, qui cier l'avoit,
A la pucele le tramist ;
Ses oncles fu, ele le mist
En son cief, por l'amor de lui.
Des vavassors furent andui,
Plus viel et qui plus sage estoient,
En costé li, qui le tenoient
Par le frain, et tant l'ont menée,
Qu'il l'ont par le regne donée
El canp, à monsignor Gauvain.
— « C'est la fille Guengasouain,
« Sire, font il, recevés la.
« Ses pères, dont li cors gist là,
« Nos fist jurer, quant il vivoit,
« Qu'al chevalier qui l'ociroit,
« Quels qu'il fust, la donnerait on,
« Sans terme, quant nos venrïon,
« Qu'il serroit mors outréement.
« Il est mors et de sairement

« Qui fu fais nos aquitons nos.
« Vés ci la damoissele, et vos
« En ferés vostre volenté. »
Cil dist qui a son elme osté :
« Grans mercis ! mult a ci bel don ;
« Je déusse grant gueredon
« Guengasouain, qui conmanda.
« Mais onques ne me demanda
« Merci, ne ne le vaut avoir.
« Or puet la pucele savoir,
« Puis qu'ensi est que ele est moie,
« Que desoremais li vaudroie
« A mon pooir honnor garder,
« Or n'i a fors de l'esgarder. »
— « Sire, dient li vavassor,
« Vos friés bien et vostre honnor,
« Se vos li consilliés par droit. »
A ces mos, en vient là tot droit
Mesire Yder, cil qui l'amoit
La damoissele, et por li oit
La mort son pere porchacie.
Tant a por li sa mort chachie
Qu'il en est bien venus à cief.
Il vit la pucele au blont cief,
Qu'il ama et qui tant fu bele.
Lors li rescaufe et renovele
L'amors dont il estoit espris ;
Car ses cuers en avoit tant pris,
Qu'il se rendoit de totes pars.
Il vint plus fiers que .i. lupars

Entre les autres, si parla
Voire, si conme amors li a
Son bon enfraint et encacié.
Amors li a .I. fais carcié
Si pesant, mais si s'en deporte,
A poi que li fais ne l'enporte,
Qui plus le destraint à porter
Dont se doit il mult deporter,
Quant ço qu'il porte le sousleije,
Cis fais est de plonc et de liege,
Qui or pese et ore est legiers;
Mais qui si cange de legiers;
Est mult greveus à soustenir.
Oïl, car nus ne l'puet tenir,
Ne nus ne sait que ce devient;
Ains est .I. fais qui va et vient:
Or vient, or vait, or s'entrevait
Nus ne set plus conment ce vait,
Ne set nus, ne ne l'puet savoir.

Gauvain consulte les barons et la demoiselle elle-même, et, en vainqueur généreux, il fait le sacrifice de sa conquête.

MESIRE Yder ne puet avoir
Plus de l'amor qu'il n'en a pris;
Si comme amors li a apris,
Parole et vient avant et dist
A monsignor Gauvain, qu'il vit
Qui ot la pucele en baillie:
« Biax sire, fait il, c'est m'amie

« Donés le moi, vostre merci ;
« Le gueredon vos demanc ci,
« Se onques vos servi de rien.
« Se je ne l'ai, ce saciés bien,
« En fin je en perdrai la vie ;
« Car mes cuers a si grant envie
« De li et tant l'aim et desir,
« Que me ferés lès li morir
« Enfin, se vos m'en escondites ! »
— « Avoi ! mesire Yder, ne l'dites
« Tel outrage; vos requerrés
« Cest cose, se me créés,
« Dont vos ne parlerés mes hui;
« Car folie sanble et anui,
« Que me doiés tel don requerre;
« Car la damoisselle et sa terre
« M'est donée, et si est à moi
« Del tot, et je del tot le doi
« Consillier et s'onor garder.
« Aillors vos convient esgarder
« Vostre besoigne, que sor li.
« Il est voirs, vos m'avés servi
« Et je vos pris tant en mon cuer
« Que ce fust ma niece u ma suer,
« Je l'amaisse mult à vostre oues.
« Mais il m'en blameroient lues,
« Je cuic, se je le vos donoie,
« Et s'autres consels le looie
« Que li miens, vos n'en arés mie ;
« Et s'ele estoit tant vostre amie

« Que le vausist et m'en priast,
« Et que ses causauls le loast,
« La proiere en seroit plus bele. »
— « Sire, ce dist la damoissele,
« S'il vos plaissoit, mult le vauroie;
« Car je l'aim et si n'ameroie
« Nul chevalier tant conme lui.
« Vos méismes, à cui je sui,
« Ne me plaissiés tant com il fait.
« Et se je di de ce forfait,
« Sire, ne vos en poist il mie;
« Car je li sui del tot amie,
« Et il del tot li miens amis;
« Car cuers ne porroit estre mis
« Entre les nos, si loials sont! »
Et mesire Gauvains respont:
« Pucele, mult enparlés bien;
« Mais nostre bon n'i vauroit rien,
« Se votre ami ne le looient.
« Femme estes, espoir diroient,
« Se vos looie cest afaire,
« Que por vostre volenté faire,
« Vos auroie desparagie:
« Ci seroit ma raisson trenchie,
« Trenchie voire laidement! »
Li vavassor communaument,
Qui iluc sont et l'ont oï,
Li dient: « Sire, donnés li
« La pucele, nos le loon,
« Se il vos plait, nos n'éusson

« Liu ù mius puist estre asisse :
« Car c'est liu miudres, à devisse,
« De cest païs, que nos saçon ;
« Et si est asés gentius hom
« Aveuc son eus, ce quidons nos.
—« Signor, fait il, loés le vos,
« Que je l'en saisisse ?—De voir
« Nos ne poons nul leu véoir
« U el soit mius ; or li donnés. »
—« Par foi ! puisque vos le loés,
« Et ele veut, je n'en grouc pas ! »
Lors l'en saisit en eslés pas,
Voiant tos cels, qui sont el gaut :
Et mesire Yder, de si haut
Com il estoit, li vient au pié.
Mais senpres l'en a redrecié
Cil qui tote sot cortoisie.
Cascuns d'els par soi s'umelie,
Et li autre grant joie font
En cele joie que il ont,
Et tuit font joie et tuit sont lié.
Mesire Gauvains a proié
As chevaliers que enterrer
Facent le cors, sans demourer.
Quant enterrés est, si s'en vont,
A mult grant joie contremont.
L'amie Raguidel fut lie
Et ele s'est tant porchacie,
Qu'entre els li ont acreanté
Qu'en son castel, par verité,

Herbergierent icele nuit ;
Et il juent à grant deduit
Et liement sont recéu.
De la grant joie qui i fu,
La nuit, ne fait pas à conter;
Mais nus ne poroit raconter
Le moitié, ne le tierce part.
Joie vient et joie depart
Del son le mius et le plus bel.
Et la pucele del castel
Vesti la nuit ses dras en droit.
Il estoit bien raisons et droit
Qu'ele ot fait sa penitance.
Des vins, ne de la contenance,
Ne des mangiers, ne des biaus dis,
Ne seroit li contes faillis,
En piece qui vauroit parler.
Il orent la nuit au souper
Tant quanqu'à bone cort covient ;
Et quant eure de coucier vint,
Coucier alerent, si dormirent,
Et l'endemain quant le jor virent
Tot maintenant si se leverent
Messe oïrent et puis dingnerent.

Les barons et les vavasseurs témoignent à Gauvain leur admiration et leur reconnaissance. Arthur fait à son neveu une réception magnifique. Toute la cour le félicite d'avoir vengé la mort de Raguidel.

QUANT li baron orent mangié.
Mesire Gauvains prist congié,

Et dist qu'il se vieut retorner.
Et quant de ço l'oï parler
S'ostesse, forment li desplot;
Après a dit mius qu'ele sot;
Se li prie de remanoir.
« Sire, ce dist, cest mien manoir
« Met en votre conmandement. »
Mesire Yder, quant ce entent,
Que la damoissele le prie,
Si dist : « Sire, n'enparlés mie
« De l'errer, car noians serroit
« Qui cest consel vos loeroit
« Il ne serroit pas vostre amis.
« Vos nos avés en joie mis,
« Que tuit soumes joiant de vos,
« Por la conpaignie de nos,
« Car demourés huimais chaens. »
Mult li prient, mais c'est noiens,
Que pas ne remanra, ço dist.
Quant mesire Yder l'entendist
Que par priere n'auroit rien :
« Sire, fait il, or sai je bien
« Que por noiant en parleron.
« Mais puisqu'ensi est, nos iron,
« Je et m'amie et vostre ostesse
« O vos; car trop est felonesse
« La langue Ké, ce savons nos.
« S'à la cort venissiés sans nos,
« Kex diroit : riens n'arïés fait;
« Tant est maus, et plains de forfait,

« Que il ne se set mie taire.
« Si vos voulons tant d'honnor faire,
« Que ensement o vos irons
« A la cort, et garandirons
« Que Raguidans est bien vengiés ! »
— « Je ne vuel pas que i viegniés. »
— « Por coi ? » — « Trop seroie vilains,
Ce lor dist mesire Gauvains,
« S'en cest point vos faisoie errer
« Ançois vos pri de sejorner
« Et de deduire o vostre amie.
« Aveuc moi ne venrés vos mie
« Ne cist, ne ceste n'i venra.
« Mais quant talens vos en prendra,
« Se i venés, il m'ert mult bel. »
Ce dist l'amie Raguidel :
« Sire, c'est bons, dès qu'il vos plest,
« En vostre dit n'a point d'arest ;
« Mais nos movrons par tans, ce quit. »
Et mesires Yder li dist :
« Sire, puisqu'il vos plaist issi,
« D'ui en .VIII. jors movrons de ci
« Après vos ; jà plus n'atendron
« Et irons tant que nos venron
« A la cort, por vos garantir. »
— « Je ne vos en veul pas mentir
« Por que je soie en ma baillie. »
Lors fu la parole faillie,
Et mesire Gauvains s'arma.
Asés fu qui l'i amena

Son cheval et il est montés ;
Et lors, quant il fu atornés,
N'i ot plus, ains s'en est partis;
Et cels que il avoit servis,
Qui mult l'amerent et prissierent,
Monterent, si le convoierent
Fors de la vile, à grant deduit,
Mais senpres retornerent tuit.
Et il se mist en la forest,
C'est un deduis qui mult li plest,
Cerkier par bois et par montaignes.
Tant cerke les bos et les plaignes,
Et tant vait partut demorant,
Com cil qui tos jors va querrant
Chevalerie et aventures,
Asés en trova et de dures.
Batailles ot, tant a corut.
Et mesire Yder qui i mut,
.VIII. jors après qu'il s'en torna,
Vint à la cort, tant se hasta,
Le jor méisme qu'il i vint.
Issi par aventure avint
Que à la cort s'entretroverent.
Li rois ef tuit cil qui i erent
Sont lié de monsignor Gauvain.
Li rois Artus prist par le main
Son neveu, mult le conjoï,
Puis a dit : que cascuns l'oï :
« Biaus niés, mult sui je par vos lié.
« Fu puis li chevaliers vengiés,

« Dont li vengance fu sor vos ?
« S'il est vengiés, dites le nos ;
« Car ce me plaist mult à savoir.
Cil li respont : « Sire, oïl, voir ;
« Il est vengiés outréement !
Mesire Yder, quant il l'entent,
Se traist avant et si parla
Si dist : « Sire rois, je fui la,
« U li chevaliers fu vengiés.
« Et je sui cil, bien le saciés,
« Qui les .v. anials enporta. »
Oiant la cort, au roi conta
Conment la vengance fu prisse.
La parole a sempres reprisse
L'amie Raguidel, et dist :
« Biaus sire rois, si Dius m'aït,
« Cis chevaliers vos conte voir. »
Cele li conte et fait savoir
De tot en tot la verité.
Et quant li rois a escoté
Le conte, tot de cief en cief,
Si ferait joie de recief ;
Et tot et totes en font joie.
Il n'est nus qui parle ne oie
La dame, qui ço garantist,
Qui pris et honnor n'en méist
Del tot sor mon signor Gauvain.
Issi sont tuit de joie plain.
Li rois est liés, en joie maint
Ses cuers. Issi faut et remaint

Li contes, qu'il ne dure mais.
Raols qui l'fist, ne vit après
Dont il fesist grinnor acontes
Qui n'i soit noumés. Cest li contes
De la vengance Raguidel.
Nus ne l'porroit trover plus bel
N'avoir, car de lui est estraite;
Et por ce doit estre avant traite.

EXPLICIT LI VENGANCE DEL RAGUIDEL.

